BnF Gallica

Bulletin de la Société belfortaine d'émulation

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

BnF Gallica

. Bulletin de la Société belfortaine d'émulation. 1892.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

F. A. KETTNER
STRASSBURG

584
42

A500202

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

N° 11

1892

BELFORT

IMPRIMERIE DU JOURNAL « LA FRONTIÈRE »

—

1892

An
4133

KAIS. UNIVERS. & LANDES BIBLIOTHEK
STRASSBURG

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

ADMINISTRATION

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Le Général de division Gouverneur,
L'Administrateur du Territoire de Belfort,
M. le Maire de Belfort.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. Corbis, docteur en médecine, Président.
Schirmer, proviseur du Lycée, Vice-Président.
Dubail-Roy, Secrétaire.
Bardy Victor, docteur en médecine.
Baumann, peintre.
Bécourt, professeur d'histoire.
Bornèque Eugène, Beaucourt.
Jundt, inspecteur honoraire des Ponts-et-Chaussées.
Menétrez, avocat.
Merle, propriétaire.
Papuchon, Lieutenant-Colonel du Génie.
Pourchot, conseiller général, Giromagny.
Touvet Charles, négociant.
Veillard Léon, maître de forges, Morvillars.
Vuillaume, professeur de physique.
Beck, bibliothécaire.
Kauffmann, bibliothécaire-adjoint, Trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Anathole de Barthélemy, à Paris.
Contejean, professeur à la Faculté des Sciences, à Poitiers.
Le général Munier, à Bayonne.
Henner, peintre, à Paris.
Scheurer-Kestner, Sénateur.

Le Supérieur des Bénédictins, à Delle.
Cestre, conducteur des travaux, à Brisach.
Le docteur Faudel, à Colmar.
Bleicher, professeur à la Faculté de Nancy.

MEMBRES TITULAIRES

MM. Abt, pasteur, à Belfort.
Ackermann, vétérinaire, à Delle.
Audran, professeur au Lycée de Belfort.
Bailly Louis, employé à la Préfecture, à Belfort.
Barnet, notaire. id.
Bardo', propriétaire. id.
Bardot Louis, Ingénieur en chef des manufactures de l'Etat, à Paris.
Bardy Henri, Pharmacien, à Saint-Dié.
Bardy Victor, docteur en médecine, à Belfort.
Baumann, peintre, id.
Bauve, entrepreneur, id.
Beck, commandant en retraite, id.
Beck, bibliothécaire, id.
Bécourt, professeur au Lycée, id.
Belin, avocat, à Besançon.
Bellenot, ingénieur, à Giromagny.
Beloux Auguste, pharmacien, à Giromagny.
Beloux Abel, propriétaire à Belfort.
Beltz, chef de division à la Préfecture, à Belfort.
Benner, ingénieur, à Belfort.
Benoit, docteur en médecine, à Giromagny.
Bentzinger, directeur de l'école supérieure, à Giromagny.
Berger, sous-bibliothécaire à l'Institut, à Paris.
Bernard, médecin-major au 27e, à Dijon.
Bernheim, propriétaire, à Belfort.
Bertin, substitut du Procureur, à Belfort.
Berthold, juge au tribunal, id.
Bertrand (l'abbé), curé, à Amagney (Doubs).
Besnier, conseiller de Préfecture, à Belfort.
Billet, capitaine au 35e de ligne, id.
Blanchot, ingénieur, id.
Bideaux, maire de Châtenois.
Bigenwald, chef de section des chemins de fer de l'Est, en retraite, à Belfort.

Bischof, médecin-major au 151e, à Belfort.
Bizot, vétérinaire principal en retraite, à Delle.
Blanc, proviseur du Lycée de Lons-le-Saulnier.
Blondé Victor, négociant, à Belfort.
Blum, chef d'entretien au chemin de fer de l'Est, à Belfort.
Bohl, rentier, à Bavilliers.
Boigeol Louis, maire de Giromagny.
Boigeol Charles, manufacturier, à Giromagny.
Boigeol Jules, id. id.
Boigeol Fernand, id. id.
Bonnaymé, conducteur principal des mines, à Belfort.
Bordes-Gesser, négociant, id.
Bornèque Eugène, manufacturier, à Beaucourt.
Mlle Boulangier, institutrice, id.
MM. Bourquard Célestin, trésorier de la Caisse d'Epargne, à Belfort
Bourquard Célestin, propriétaire, à Belfort.
Bourquard, professeur à l'école normale de Chaumont.
Bourquin, conducteur des ponts-et-chaussées, à Belfort.
Bretegnier, pasteur, id.
Briottet (l'abbé), vicaire, id.
Brun Emile, négociant, id.
Brunhammer, régisseur de la fabrique Dollfus-Mieg, à Belfort.
Bubendorf, docteur en médecine, à Belfort.
Bumsel Jules, négociant, id.
Bury Joseph, propriétaire, id.

Cacheux, chef de section aux chemins de fer de l'Est, id.
Callias, ingénieur, à Belfort.
Canet Alphonse, directeur du Comptoir d'escompte, id.
Canet Gustave, ingénieur civil, à Paris.
Canitrot, commis-greffier, à Belfort.
Chapuis, négociant, id.
Charpiot, directeur, à Morvillars.
Mme Charpentier, à Belfort.
MM. Charpentier-Page, ingénieur, à Valdoie.
Claudel-Page, id. id.
Chaton-Merle, à Belfort.
Chavin-Collin, professeur au Lycée, à Belfort.
Chevalier, négociant à Colmar.
Christ Louis, greffier du tribunal de commerce, à Châlon-sur-Saône.

MM. Christen, propriétaire, à Belfort.
Clavey Célestin, à Foussemagne.
Clémencet, professeur à l'école normale, à Belfort.
Clément Désiré, propriétaire, à Offemont.
Clerc, vétérinaire au 11e hussards, à Belfort.
Clerc, instituteur, id.
Clergé, sous-chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Belfort.
Cœurdane, receveur d'enregistrement, à Belfort.
Cointet, commis principal des postes, id.
Conraux, négociant, id.
Comte-Cogno, propriétaire, id.
Corbis, docteur en médecine, id.
Cordier, architecte, id.
Coré Georges, professeur au Lycée, id.
Cotton, id. id.
Coupette Eugène, à Chaumont.
Cousin Jules, fabricant d'horlogerie, à Recouvillier (Suisse).
Cuenin, directeur des écoles en retraite, à Beaucourt.
Cusin, commissaire de surveillance de la gare, à Belfort.
Cusin, caissier de la Banque de France, à Boulogne-sur-Mer.

Dantzer, propriétaire, à Belfort.
Danzas, négociant, à Delle.
Dardar, id. à Belfort.
Daul, dentiste, id.
Dauphin, ancien juge de paix, à Belfort.
Mlle Daval, institutrice, à Chèvremont.
MM. David, agent d'affaires, à Belfort.
Delsart, pharmacien, id.
Devantoy, propriétaire, id.
Devillers, lithographe, id.
Deubel, négociant, id.
Didier, id. id.
Didier, employé de commerce, à Belfort.
Diény, Sous-Préfet, à Cherbourg.
Dirand, géomètre, à Ronchamp.
Dollfus Georges, manufacturier, à Belfort.
Dollfus Daniel, id. id.
Dolbeau, propriétaire, id.
Mlle Dorvaux, institutrice, id.

MM. Donzé, propriétaire, à Belfort.
Dreyfus, gérant de la *Frontière*, à Belfort.
Dubail, chef d'état-major, à Epinal.
Dubail-Roy, propriétaire, à Belfort.
Dujardin, id.
Dupuy, ingénieur, id.
Doumerc, directeur de la Société Alsacienne, à Belfort.
Drouin, photographe, id.
Dumas, lieutenant-colonel en retraite, id.
Dupont, propriétaire, id.
Dupont fils, id.
Dusquenoy, médecin-vétérinaire, id.
Duvernoy, docteur en médecine, id.

Eissen, manufacturier, à Valentigney.
Ehringer, dentiste, id.
Emonet, colonel du 50e de ligne, à Périgueux.
Engelspach, professeur en retraite, à Paris.

Faivre, employé des postes, à Belfort.
Félène, entrepreneur, id.
Felber, directeur des écoles, id.
Feltin, avocat, id.
Flamand, directeur de l'enseignement, à Belfort.
Fleury de la Hussinière, architecte, id.
Fournier François, propriétaire, id.
Fournier, caissier à la Banque de France, id.
Fournier, professeur au collège d'Epinal.
Frappier, entrepreneur, à Belfort.
Freléchoux, directeur, à Grandvillars.
Fricker, négociant, à Belfort.
Frisch-Lang, propriétaire, à Belfort.
Friez, vétérinaire, à Petit-Croix.

Gallet Auguste, instituteur, à Belfort.
Garnache, agent d'assurances, à Belfort.
Gasc, ingénieur des mines, à Giromagny.
Gasser, docteur en médecine, à Chagny.
Gasser, pharmacien, à Massevaux.
Gautherot, professeur de musique, à Belfort.
Géant, professeur au Lycée, id.
Géant, ancien lecteur à l'Université de Munich, à Belfort.

MM. Géhin, capitaine en retraite, à Belfort.
Geiger, architecte, id.
Geist, négociant, id.
Genot, Emile, propriétaire, à Danjoutin.
Genty, architecte, à Belfort.
George, juge au tribunal, id.
Georgino, ancien pharmacien, à Colmar.
Gérard, capitaine au 11e régiment d'Artillerie, à Versailles.
Gesser, parfumeur, à Belfort.
Gerschel, commissaire de police, à Belfort.
Girard, maire de Montreux-Château.
Girardez, huissier, à Belfort.
Giroux, id. id.
Mlle Girol, institutrice, id.
MM. Goffinet, négociant, id.
Goumoëns (de), directeur des houillères de Ronchamp.
Grasser, négociant, à Beaucourt.
Greiner, directeur de la Banque de France, à Belfort.
Grisez, député du Territoire de Belfort, à Paris.
Grille, serrurier, à Belfort.
Grosborne, propriétaire, à Belfort.
Grosjean, ancien député, à Montbéliard.
Gromier, docteur en médecine, à Delle.
Grumbach Jacques, négociant, à Belfort.
Grunfelder, agent d'affaires, id.
Guldemann, entrepreneur, id.
Guthmann, id. id.

Haas Joseph, banquier, id.
Haas Prosper, id. id.
Hanrion, général de division en retraite, à Belfort.
Hæffelé, directeur de filature, id.
Harmand, professeur au Lycée, id.
Hattenberger, brigadier d'octroi, id.
Hattich, relieur, id.
Hauser Fernand, étudiant, id.
Hauser Léon, négociant, id.
Hausser, chef de musique au 35e de ligne, id.
Henry, géomètre, à Ronchamp.
Heilmann Josué, ingénieur, id.
Heilmann Jean-Jacques, ingénieur, à Paris.

MM. Hechinger, dessinateur, à Belfort.
Herbelin Eugène, propriétaire, à Belfort.
Herbelin Louis, agent d'affaires, id.
Herbrecht Thierry, comptable, id.
Hepp, général de division, à Besançon.
Herrgott, professeur à la Faculté de médecine, à Nancy.
Herzog, manufacturier, au Logelbach (Alsace).
Hosatte, directeur des écoles, à Belfort.
Houbre Léon, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, à Tulle.
Huckel, libraire, à Belfort.
Humbert, inspecteur de l'association de propriétaires d'appareils à vapeur, à Belfort.
Humbrecht (l'abbé), curé de St-Joseph, à Belfort.
Huntzbuchler, instituteur, id.

Jeanneret, professeur au Lycée, à Belfort.
Jenny, percepteur, à Giromagny.
Jundt, inspecteur honoraire des ponts-et-chaussées, à Belfort.
Japy Frédéric, général de division en retraite, sénateur du Haut-Rhin, à Paris.
Japy Jules, manufacturier, à Beaucourt.
Japy Adolphe, id. id.
Japy Gaston, id. id.
Japy Henri, id. id.
Japy René, id. id.
Jeannin, étudiant, à Belfort.
Joachim Camille, négociant, à Belfort.
Joachim Joseph, id. id.
Jobert, secrétaire d'Académie en retraite, à Gap.
Jobin, avoué, à Belfort.
Jolibois, dentiste, id.
Jolivet, négociant, id.
Joseph, instituteur, id.
Jourdain, propriétaire, à Altkirch.
Juif-Conrad, négociant, à Belfort.
Juster Auguste, à Paris.
Juster Louis, agent de change, à Lyon.
Julien, avoué, à Belfort.
Juvigny (de), avocat, à Belfort.
Kaltenbach, employé à Lyon.

MM. Katterlet, négociant, à Belfort.
Kauffmann, dessinateur, à Sceaux.
Kauffmann, propriétaire, à Belfort.
Keller Emile, ancien député, à St-Nicolas.
Keller, Jean, ingénieur, à Paris.
Keller, propriétaire, à Belfort.
Kiener, employé, id.
Kissel, dessinateur, id.
Kessler Fritz, fabricant à Soultzmatt.
Klem, receveur des contributions indirectes, à Champagnole (Jura).
Koch, manufacturier, à Rougegoutte.
Kœchlin Georges, manufacturier, à Belfort.
Kœhler, négociant, id.
Kraut, juge suppléant, id.
Krœll, pharmacien, id.
Kuntz, sous-intendant, id.
Kubler, directeur du musée d'Altkirch.

Lablotier fils, à Bourogne.
Labussière, employé, à Belfort.
Lafosse, propriétaire, id.
Lamy, docteur en médecine, à Foussemagne.
Laubser, directeur de la *Société générale*, à Belfort.
Laurent Thiéry, rédacteur en chef de la *Frontière*, à Belfort.
Laurent Paul, fabricant, à Plancher-les-Mines.
Lapostolest, ancien avoué, à Belfort.
Lapostolest Noël, propriétaire, id.
Lachiche Amand, coiffeur, id.
Lacreuse (l'abbé), vicaire, à Etueffont-Haut.
Lardey, libraire, à Belfort.
Laroyenne, agent d'assurances, id.
Lauxerois, négociant, id.
Lebleu Xavier, négociant, id.
Le Dérof, professeur au Lycée, id.
Lehmann, avocat, id.
Lehmann Salomon, négociant, id.
Lehmann Isidore, id. id.
Lehmann Léonord, id. id.
Lépine, propriétaire, id.
Lesmann, président du tribunal de commerce, à Roppe.

MM. Letterlé, sculpteur, à Belfort.
Lévy Michel, négociant, à Belfort.
Lévy Jules, à Epinal.
Lévy Nephtalie, négociant, à Belfort.
Ley, négociant, id.
Lhomme Joseph, greffier de la justice de paix, à Giromagny.
Lhomme Edouard, id.
Loillier, médecin-major, à Belfort.
Loth, directeur de tissage, à Valdoie.
Louis, professeur, id.
Loviton, horticulteur, id.

Mackler, docteur en médecine, à Colmar.
Mahler, chef de bureau à la gare, à Belfort.
Maillard, propriétaire, id.
Maître, ingénieur des mines, à Morvillars.
Marchal, professeur au Lycée, à Belfort.
Marchal (l'abbé), vicaire, id.
Maré, capitaine des pompiers, id.
Marmet, employé à la Préfecture, id.
Mathey, directeur d'usine, à Senones.
Martzloff, président du tribunal, à Belfort.
Martzloff, maître d'hôtel, id.
Martz, procureur de la République, id.
Matte, professeur au Lycée, id.
Maurice (l'abbé), professeur à l'institution Ste-Marie, à Belfort.
Meillière, docteur ès-sciences, chef des travaux chimiques de l'Académie de médecine, à Paris.
Menétrez, avocat, à Belfort.
Menétrez, commandant au 129e de ligne, à Paris.
Menétrez, docteur en médecine, à Belfort.
Mény, chef de bureau, à Paris.
Mercelat, conducteur principal des ponts-et-chaussées, à Belfort.
Mercier, instituteur, à Bavilliers.
Merle, propriétaire, à Belfort.
Mercky, opticien, id.
Mérot, percepteur, à Seurre.
Metz-Juteau, conseiller général, à Belfort.
Metz Arthur, négociant, à Paris.
Metz, représentant de commerce, id.

Mlle Metzger, institutrice, à Giromagny.
MM. Meyer, inspecteur d'Académie, à Gap.
Meyer Emile, caissier, à Belfort.
Meyer, clerc de notaire, id.
Monnier, instituteur, à Belfort.
Monnier (l'abbé), vicaire, id.
Molck, docteur en médecine, à Colmar.
Moret, géomètre à Ronchamp.
Moritz, négociant, à Belfort.
Morlot, propriétaire, id.
Mourgeon, inspecteur des forêts, à Belfort.
Muenier Alexis, homme de lettres, à Vesoul.
Muller, vétérinaire, à Belfort.
Muller, négociant id.
Muller, commissaire-priseur, à Belfort.
Mugnier, professeur au Lycée id.
Munerot, id. id.

Nardin, pharmacien, id.
Netzer, professeur honoraire, id.
Nicot, relieur, id.
Niedergang, docteur en médecine, à Belfort.
Noblat (l'abbé), curé doyen de St-Christophe, à Belfort.

Olivier, ancien juge de paix, id.
Oriat-Zeller, négociant, à Giromagny.
Oriez, coutelier. à Belfort.

Page, propriétaire, id.
Pagnard, agent-voyer en retraite, à Montreux-Château.
Pajot, professeur au Lycée, à Belfort.
Mme Papillon, rentière, id.
MM. Papillon, capitaine au 9e bataillon d'artillerie, à Belfort.
Papuchon, lieutenant-colonel du génie, id.
Parisot, lieutenant au 1er régiment de Dragons, à Lure.
Paronelli, propriétaire, à Belfort.
Pellier, professeur à l'école normale, à Belfort.
Pélot, libraire, id.
Pélot, imprimeur, id.
Pernelle, photographe, id.
Petit, employé à la Banque de France, id.
Petitjean, entrepreneur, id.

MM. Petitjean, docteur en médecine, à Belfort.
Phelpin, professeur au Lycée, id.
Picard Alfred, négociant, id.
Picard Gustave, id. id.
Pélisson, id. id.
Perron, employé, id.
Pétard, marchand-tailleur, id.
Petitclerc, directeur du musée, à Vesoul.
Phetter, lieutenant au 42e de ligne, à Belfort.
Pezet, comptable, id.
Plubel, professeur à l'école normale, id.
Piningre, instituteur, id.
Pochard, serrurier, id.
Potdevin, négociant, id.
Porterat, agent de la compagnie de l'Est, à Meaux.
Pourchot, conseiller général, à Giromagny.
Pourchot, fils, id.
Prétet, comptable, à Belfort.
Prétot, directeur de tissage, à Giromagny.
Preiss Georges, retraité, à Belfort.

Quiquerez, négociant, à Belfort.

Raclot, notaire, id.
Ratte, propriétaire, id.
Renault, agent d'affaires, id.
Rey, préposé en chef de l'octroi, à Belfort.
Richert, pharmacien, à Neufchâteau.
Ricklin, négociant, à Belfort.
Ricklin, notaire, à Rougegoutte.
Rogenmoser, receveur des postes, à Belfort.
Rœsch, pharmacien, id.
Rœlly, négociant, id.
Rolland, employé, à Giromagny.
Romann, agent d'assurances, id.
Romond, avoué. id.
Romond, greffier du tribunal de commerce, à Belfort.
Rouget, directeur de l'école normale, à Blois.
Roy, juge de paix, à Belfort.
Royer, propriétaire, à Montbéliard.
Rueff Abraham, négociant, à Belfort.

Saglio Emile, propriétaire, id.

Saglio Florent, propriétaire, à Paris.
Salomon, négociant, à Belfort.
Sauvageot, instituteur, à Lebetain.
Schad, entrepreneur, à Belfort.
Schelle, receveur des Douanes, à Bourogne.
Schemmel, pharmacien, à Belfort.
Saugier, directeur d'usine, à Morvillars.
Scherrer, commissionnaire, à Belfort.
Schlatter, pharmacien, id.
Schirmer, proviseur du Lycée, id.
Scheurer-Sahler Fernand, manufacturier, à Lure.
Scheurer-Sahler Julien, id. id.
Schicklin, directeur des écoles, à Belfort.
Schmerber Charles, manufacturier, à Rougemont-le-Château.
Schmidt, ingénieur, à Paris.
Schmidt, brasseur, à Belfort.
Schmidt, libraire, id.
Schneider, juge au tribunal de Commerce, à Belfort.
Schultz, entrepreneur, id.
Schwalm, propriétaire, id.
Senger, contrôleur des Contributions directes, id.
Senglé, conducteur des ponts-et-chaussées, id.
Seydel, propriétaire, id.
Sigrist, directeur de teinturerie, id.
Simonin, inspecteur primaire, à Corte (Corse).
Sombstay, chancelier de résidence, à Hanoï.
Sombstay, commis des Contributions indirectes, à Epinal.
Spalinger, photographe, à Belfort.
Stehlin, préfet de Meurthe-et-Moselle, Nancy.
Steiner, manufacturier, à Belfort.
Stoll, procureur de la République, à Montbéliard.
Spindler, manufacturier, à Plancher-les-Mines.
Spitzmuller, imprimeur, à Belfort.
Spitzmuller Georges, rédacteur en chef du *Ralliement*, à Belfort.
Mlle Stiegler, institutrice, à Belfort.
MM. Stiegler, propriétaire, id.
Stractman, entrepreneur, id.
Strasser, professeur d'allemand, à Belfort.

Taboureau, greffier, id.

MM. Tassin de Villepion, professeur au Lycée, à Belfort.
Taufflieb, docteur en médecine, à Giromagny.
Thary, professeur au Lycée, à Belfort.
Thiault père, avocat, id.
Thiault Michel, avocat, id.
Thomas, professeur au Lycée, à Belfort.
Thomas, employé des postes, id.
Thouvenin, avoué, id.
Thuriot, pharmacien, id.
Tisserand, architecte, id.
Tisserand, géomètre, id.
Mme Tissot, directrice des écoles, id.
MM. Tournesac, entrepreneur, id.
Touvet, négociant, id.
Touvet, directeur des manufactures de l'Etat, à Paris.
Travailleur, commis des Douanes, à Belfort.
Tresch, agent-voyer, id.
Triponé Adolphe, négociant, id.
Trouillat, contrôleur des Douanes, à Epinal.

Valanzasca Félix, employé de commerce, à Belfort.
Vallet Charles, négociant, id.
Vaurs Antoine, propriétaire, id.
Vaurs Jules, négociant, id.
Vautherin, docteur en médecine, id.
Vautherin, pharmacien, à Paris.
Mlle Velle, rentière, id.
MM. Vermot Arthur, industriel, à Châtenois.
Vernier Charles, ingénieur, à Paris.
Verny, contrôleur des Douanes, à Belfort.
Viellard Félix, rentier, id.
Viellard Léon, maître de forges, à Morvillars.
Viellard Armand, id. id.
Villemain Paul, hôtelier, à Belfort.
Vital, conducteur des ponts-et-chaussées en retraite, à Belfort.
Voiland, conducteur des ponts-et-chaussées, à Belfort.
Voirin, professeur à l'école d'agriculture de Saulxures.
Vuidard, notaire, à Belfort.
Vuillaume, professeur au Lycée, id.
Warnod-Herr, manufacturier, à Giromagny.

MM. Walser Ferdinand, négociant, à Belfort.
Walser Xavier, négociant, à Belfort.
Welté, rentier, id.
Welté Alfred, pharmacien, id.
Wetstein Léonard, commis des douanes, à Belfort.
Wœlfelé (l'abbé), vicaire, id.
Wœlflin, ancien notaire, à Nancy.
Zœpffel, conseiller de préfecture, à Nancy.
Zeller, recteur de l'Académie de Chambéry.
Zeller, instituteur, à Belfort.

SOCIÉTÉS SAVANTES CORRESPONDANTES

Société nationale des Antiquaires de France, à Paris.
Société industrielle de Mulhouse.
Société d'Histoire naturelle de Colmar.
Société d'Emulation de Montbéliard.
Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.
Société d'Histoire naturelle de Toulouse.
Académie du Gard, à Nîmes.
Société d'Emulation du Jura, à Lons-le-Saulnier.
Société jurassienne d'Emulation de Porrentruy.
Société philomatique de Saint-Dié.
Société de médecine de Besançon.
Académie des Belles-Lettres de Besançon.
Société des Arts et des Sciences de Vitry-le-François.
Société des Sciences et des Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.
Société nationale académique de Cherbourg.
Société des Sciences et des Arts agricoles du Havre.
Société des Archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge, à Saintes.
Musée Guimet, Avenue du Trocadéro, 30, à Paris.
Société d'Agriculture, Sciences et Arts du Nord, à Douai.
Bulletin des Antiquités africaines, à Oran.
Société de Statistique de l'Isère, à Grenoble.
Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, Auxerre.
Société d'Histoire, d'Archéologie et de Littérature de Beaune.
Société nationale d'Agriculture d'Angers.

Société d'Agriculture, Industrie et Sciences de la Loire, à Saint-Etienne.
Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc.
Société académique de Laon.
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille.
Société d'Archéologie et de Statistique de Valence.
Société d'Histoire naturelle de la Rochelle.
Smithsonia Institution, à Washington.
Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
Académie Stanislas, à Nancy.
Société des Sciences, Lettres et Arts des Alpes-Maritimes, à Nice.
Académie des Belles-Lettres de Dijon.
Société historique et archéologique de Langres.
Société philomatique de Paris.
Société d'Anthropologie de Paris, rue Antoine Dubois, 4.
Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.
Revue bibiographique, rue Saint-Simon, 5, à Paris.
Musée historique de Mulhouse.
Club Alpin français (section des Hautes-Vosges), à Belfort.
Société de Géographie de l'Est, à Nancy.
Société archéologique de Nantes.
Annales de l'Est, à Nancy.
Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.
Société d'Agriculture, des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Rochefort.
Association philotechnique de Paris.
Société historique et archéologique de Château-Thierry.
Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.
Société des Sciences historiques et naturelles de Semur.
Société d'Emulation de Cambrai.
Société des Sciences et Arts de Bayonne.
Commission des Antiquités de la Côte d'Or, Dijon.
Société des Sciences naturelles de Berne.
Institut géologique d'Alsace-Lorraine, à Strasbourg.
Société d'Histoire et d'Archéologie lorraine, à Metz.

RÉUNION GÉNÉRALE DU 26 AVRIL 1891

Rapport de M. le Président

Messieurs,

La mort si prématurée de M. Parisot, second président de notre Société, m'a légué, je ne me le dissimule pas, une charge bien lourde qu'allégera l'indulgence que vous m'accorderez, j'en ai la conviction, et dont j'ai grand besoin. Loin de moi la prétention d'accomplir ma mission comme l'a fait M. Parisot, et quoi que je fasse, je ne pourrai jamais atteindre le but ; car pour succéder à des Dietrich, à des Parisot, il faut apporter des qualités que je suis loin de posséder, quelque dévouement que je puisse apporter à l'accomplissement de la tâche qui m'est confiée. Il est des lutteurs qu'il faut admirer, mais bien se garder de vouloir les égaler, même quelque peu : la prudence le commande.

Parisot, vous le savez, était un savant, un citoyen dévoué à la chose publique, et les services incontestables qu'il a rendus à sa ville natale, lui donnent le droit à la reconnaissance de tous, de tous ceux, surtout, qui lui sont redevables de choses toujours accordées avec empressement, et de ces derniers grands en est le nombre. Les articles nécrologiques qui ont été publiés sur son compte, constituent un éloge plus vrai que celui que je pourrais tenter en cette circonstance. Ces articles recueillis donneront lieu à une biographie qui sera insérée dans le prochain bulletin.

Si la ville de Belfort doit à M. Parisot, en grande partie l'organisation de sa bibliothèque et de son musée qu'il a enrichi de pièces innombrables, l'organisation primitive du Musée étant dûe à M. Dietrich, elle lui doit plus encore, elle lui doit son agrandissement, son extension, son importance. En effet, vous n'ignorez pas, Messieurs, que quand les riches industriels de Mulhouse ont pris la résolution de quitter l'Alsace pour transporter en France leurs industries, c'est M. Parisot, alors maire, qui leur désigna les terrains qui devaient se couvrir de constructions. Il a déployé, en cette circonstance, un dévouement, un zèle digne d'éloge, car il eut à lutter contre les prétentions exagérées et ridicules des propriétaires de terrains et contre les convoitises des localités voisines désireuses de posséder des établissements qui apportent la richesse et le bien-être partout où ils s'établissent. M. Parisot, malgré les immemses services qu'il a rendus à sa ville natale, a éprouvé bien des déboires, bien des amertumes qu'il a supportés avec stoïcisme, mais qui, malgré sa grande modestie, ont peut-être quelque peu contribué à aggraver la maladie qui l'a enlevé à l'affection des siens, de ses amis, en un mot, de tous ceux qui ont connu cet honnête homme. Il est dans la nature humaine que les âmes les mieux trempées ne peuvent, quoi qu'elles fassent, résister à certains chocs.

Si Parisot n'a pu recueillir, de son vivant, les récompenses, et surtout certaine récompense, auxquelles il avait droit, son nom ne doit pas être frappé d'oubli ; c'est dans ce but que je me permets

d'émettre un vœu, celui de donner le nom de Parisot à une des rues du faubourg des Vosges qui doit son existence aux usines et, par conséquent, à l'ancien maire Parisot, à la rue de Chateaudun, par exemple, cette ville n'ayant en somme que des rapports assez éloignés avec notre cité dont l'héroïsme pendant le siège vaut bien la défense de Chateaudun qui n'a que faire ici, bien d'autres villes étant dans le même cas.

La ville de Belfort, pour qui n'est pas vraie, elle vient d'en donner la preuve par de splendides funérailles accordées à un Belfortain désireux de reposer dans sa ville natale, cette quasi-vérité : « l'ingratitude est la reine du monde », fera, j'en ai la conviction, droit au vœu que je viens d'émettre et qui est celui de tous.

Musée

Depuis la dernière réunion générale le Musée s'est enrichi d'un tableau donné par l'Etat : la mort du Colonel Froideveau, Commandant les Sapeurs-Pompiers, tué au terrible incendie de l'Opéra-Comique ; du portrait de M. Mény, ancien maire de Belfort, offert par son fils et peint par un Belfortain, Gustave Dauphin, peintre de grand talent, auteur de la descente de Croix transportée depuis peu du Musée à l'Eglise, sa place naturelle. Du reste le tableau avait toujours été à l'Eglise ; il ne se trouvait au Musée que depuis 1871 où il avait été déposé à la suite de réparations faites à sa toile trouée par les obus prussiens ; du portrait de M. Parisot peint par M. Baumann. Ce tableau d'une ressemblance par-

faite fait honneur à l'auteur qui s'est empressé d'accéder au vœu de la Société désireuse d'avoir au Musée le portrait de son second président placé à côté du buste de M. Diétrich, le créateur de notre Société et par conséquent son premier président.

La riche collection de coquilles qui nous a été donnée par la famille Kestner, a été placée dans deux vitrines spécialement destinées à loger ce don magnifique. Les pièces qui composent cette collection d'une réelle valeur et que beaucoup de villes d'une plus grande importance que la nôtre pourraient nous envier, ont été cataloguées et étiquetées par un de nos collègues, M. Merle, auquel nous devons tous nos remerciements pour la patience de Bénédictin et la science compétente qu'il a apportées dans ce travail.

Numismatique

Nous n'avons rien acheté, l'occasion favorable ne s'étant pas présentée et les dons nous ayant fait totalement défaut. Cela s'explique jusqu'à un certain point, par le fait que presque toutes les pièces que nous possédons et elles sont nombreuses, ont été données dans les premières années de la Société, les donateurs s'étant défait avec empressement de ce qu'ils possédaient. Espérons que parmi les nouveaux adhérents, il s'en trouvera de généreux qui suivront l'exemple des premiers.

Archéologie

Le Comité a voté dans sa séance du 12 février dernier une somme de 200 francs dans le but de faire de nouvelles recherches sur l'habitation préhisto-

rique des Grottes de Cravanche. Nous avons fait circuler des listes de souscription parmi les sociétaires et les membres de la Section des Hautes-Vosges du Club alpin français, Société qui agit de concert avec nous dans les travaux projetés. La souscription a produit près de 900 francs, somme qui permettra de faire des études sérieuses dans les cavernes mises à jour en 1876. Les premières recherches ont fait découvrir à 1 mètre 50 de profondeur différents objets, tels que ossements humains, poinçons, racloirs, silex taillés, débris de poteries. Parmi les objets recueillis je mentionnerai une pierre en serpentine plate, triangulaire, à arêtes mousses d'environ un centimètre d'épaisseur et dix centimètres de diamètre et que les personnes qui s'occupent activement des trouvailles faites dans cette grotte, regardent comme un instrument fort curieux dont la destination leur est inconnue. Cette pierre n'est pas et ne peut être un instrument, ce ne peut être qu'une ébauche destinée très probablement à devenir un instrument tranchant dans le genre d'une toute petite hachette réellement fort curieuse trouvée par le plus grand des hasards dans des déblais sortis de la caverne. En voyant dans les Musées ces quantités de haches, d'instruments tranchants de toutes variétés taillés dans des pierres d'une dureté presque égale à celle du diamant, on devient vraiment rêveur en songeant à la patience que devaient apporter et au temps que devaient employer ces hommes à obtenir de pareils résultats avec les moyens absolument primitifs dont ils disposaient. Nous avons le ferme espoir que les travaux

de déblaiement de ces cavernes enrichiront nos collections archéologiques déjà fort riches en objets préhistoriques. Les trouvailles resteront la propriété de la Ville et seront déposées soit au Musée, soit dans des vitrines spéciales qu'on installera dans l'intérieur de la Grotte, ce qui serait peut-être plus rationnel, la présence de ces objets donnant à ces grottes une plus grande importance.

Bibliothèque

La bibliothèque s'est enrichie de 385 volumes dont 165 ont été donnés par le Ministère de l'Instruction publique. Parmi ces derniers certains ouvrages sont d'une grande valeur : je citerai entre autres un magnifique volume : « La Franche-Comté de Bouchot ». Les dons particuliers ont été peu nombreux et diminuent d'année en année. Je fais un appel aux sociétaires qui pourraient se défaire de quelques ouvrages en faveur de la bibliothèque de la Société. Que la crainte que les ouvrages dont ils pourraient disposer ne soient pas assez importants pour figurer dans une bibliothèque ne les retienne point, car Pline l'Ancien avait coutume de dire « qu'il n'y a si mauvais livre où l'on ne puisse apprendre quelque chose ». Loin de moi, bien entendu, la pensée de faire allusion à certains romans, à certains ouvrages qui tout en augmentant la fortune de leurs auteurs diminuent les qualités morales de ceux qui les lisent.

Les acquisitions du Comité ont surtout porté sur les ouvrages relatifs à l'histoire du pays manquant encore à nos collections : je citerai le 5^{e} volume du

Cartulaire de Mulhouse par Mossmann ; le Dictionnaire dramatique en 3 volumes de notre compatriote l'abbé de Laporte ; le Protestantisme dans le pays de Montbéliard ; le 1er volume des Châteaux pittoresques d'Alsace de Ganier ; l'ouvrage de Laugel sur Henri de Rohan qui assiégea notre ville en 1635 ; le Siège de Belfort par Caillé ; nous avons la collection à peu près complète des nombreux ouvrages publiés depuis 1871 sur la défense de Belfort ; le 2e volume des Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine ; l'Histoire des Séquanois de Dunod ; un magnifique exemplaire de l'Histoire de Lorraine de Don Calmet, 3 volumes in-folio ; les Mémoires du Duc de la Force, 4 volumes ; les Mémoires du Marquis de Beauveau, etc., etc.

Nous avons acquis également pour la bibliothèque populaire 5 volumes de la Bibliothèque des Merveilles et 130 volumes de romans d'Alexandre Dumas, Jules Verne, etc. Cette dernière acquisition absorbera le crédit voté par la Ville à la bibliothèque populaire. L'achat et la reliure de ces ouvrages de littérature courante coûteront environ 250 francs à la Société. C'est une trop forte dépense pour nos modiques ressources et nous constatons avec regret que nous sommes dans la nécessité, vu les demandes des nombreux lecteurs, de consacrer le crédit de 200 fr. alloué par la Ville uniquement à acquérir des romans qui sont demandés à l'exclusion d'ouvrages de science, d'histoire et de géographie. La bibliothèque populaire en délivrant une aussi grande quantité de romans atteint-elle bien le but qu'elle se propose, on a le droit d'en douter ? Que les nombreux lecteurs

qui viennent demander les livres se pénètrent donc bien de cette maxime : « lisez peu, mais lisez de bonnes choses ; c'est surtout dans les lectures que la quantité ne remplace pas la qualité ».

Pendant l'année 1890, la bibliothèque a été fréquentée par 472 lecteurs qui ont emprunté 6935 volumes. Malheureusement dans ces derniers chiffres les romans entrent pour la presque totalité et au bout de quelques mois d'usage, ils nous reviennent nécessairement en si mauvais état que nous sommes obligés de les remplacer. Les demandes de romans diminueraient certainement si les parents rappelaient souvent à leurs filles que le plus bel emploi d'une femme est celui de ménagère et que pour l'homme sensé le tablier de cuisine a sa poësie tout comme la mantille de dentelle. Les conséquences de la lecture des romans avait déjà frappé l'auteur du *Contrat social* qui ne cessait de dire : « on a voulu depuis peu, on a voulu rendre la lecture des romans utile à la jeunesse. Je ne connais pas de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes ». Qu'on ouvre des bibliothèques populaires, rien de mieux ; c'est un devoir sacré que doit remplir la Société actuelle, mais que l'on soit spécialement guidé dans cette mission par l'idée qu'il ne faut prêter que des livres de fonds à ceux qui ne peuvent se les procurer ; c'est le seul moyen de résoudre le problème du jour : instruire sérieusement le peuple et surtout moralement.

Il y a deux ans, à la réunion générale, M. Parisot faisait pressentir qu'on n'achèterait plus de romans ;

il avait raison, une bibliothèque communale ne doit pas être la succursale d'un cabinet de lecture qui vend la littérature du rez-de-chaussée des journaux.

Bulletin

Le bulletin est à l'impression et sera distribué sous peu. Il contiendra différents articles qui, nous l'espérons, seront bien accueillis par nos collègues : la Conspiration de Belfort de 1822 par M. Georges Spitzmuller avec une préface d'Alexis Meunier ; le Tombeau d'un Seigneur du pays, un Reinach-Foussemagne enterré en Lorraine, article de M. Henri Bardy ; la Ville et la Seigneurie de Delle au siècle dernier par M. Léon Viellard, etc. Nous préparons les matériaux pour le prochain bulletin que nous espérons faire paraître en 1892. Nous recevons les mémoires de 45 sociétés savantes avec lesquelles nous échangeons notre bulletin.

Nous avons à regretter le décès de plusieurs de nos collègues : MM. Foltz, Grünfelder, Morey, Muller-Colasson, Tagant, Stanislas Vallet et Warnod. Notre Société qui comptait à la réunion générale de l'année dernière 306 membres en a actuellement 459 et 9 membres honoraires. Cette rapide augmentation est dûe à la propagande active faite auprès de nos concitoyens et de nos compatriotes établis hors de notre ville. Dans la liste vous trouverez beaucoup de Belfortains qui depuis longtemps ont quitté leur pays natal, mais n'ont pas oublié la Pierre de la Miotte.

Situation financière

Notre encaisse s'élevait à plus de mille francs à la fin de 1890. Le trésorier va vous exposer la situation qui

est excellente. Nous avons cru utile, pour plus de simplicité, clore l'exercice financier à la fin de chaque année et non à la réunion générale dont la date varie chaque année.

Dr Corbis.

M. Kauffmann, trésorier, présente son rapport sur l'état financier de la Société au 31 décembre 1890.

Dépenses

(Du 22 juin au 31 décembre 1890)

Achat de livres et abonnements	206 95
Reliure	93 05
Achat d'objets mobiliers pour le musée	159 05
Travaux et fournitures diverses pour le musée	22 55
Achat d'objets mobiliers pour la bibliothèque	178 50
Travaux et fournitures diverses pour la bibliothèque	23 80
Gardien du musée et nettoyage des salles	99 »
Allocation à l'aide bibliothécaire	163 55
Achat d'imprimés divers	39 70
Frais de correspondance, de port et d'encaissement des quittances	46 55
	1033 15

Recettes

(Du 22 juin au 31 décembre 1890)

En caisse au 22 juin 1890	597 15
Subvention du département : au musée	200 »
à la Société archéologique	300 »
id. de la ville : à la bibliothèque populaire	100 »
à la Société d'Emulation	500 »
Cotisations restant à recouvrer	237 »
Vente de l'Histoire militaire de Belfort	96 »
Vente de catalogues	3 »
Intérêts des sommes déposées à la Caisse d'Epargne	33 27
	2066 42

Recettes	2066 42
Dépenses	1033 15
Reste en caisse au 1er janvier 1891. .	1033 37

Les comptes du trésorier sont approuvés par l'assemblée.

Il est procédé à la nomination pour 3 ans de cinq membres du comité en remplacement de MM. Bardy, Baumann, Jundt, Schirmer et Viellard, sortants et rééligibles.

Sont élus : MM. Schirmer 29 voix, Viellard 29, Bardy 28, Baumann 28, Jundt 28.

Le Comité procède à l'élection de son bureau pour une période d'une année. Les membres sortants sont réélus à l'unanimité.

SOUVENIRS

D'UN

MONTAGNARD

d'après le manuscrit

DE GEORGES SIMON

NOTICE

SUR

M. GEORGES SIMON

Ancien Juge de Paix à Giromagny

1788-1869

L'auteur des notes qui vont suivre — et qu'on a recueillies sous le titre de « *Souvenirs d'un Montagnard* » — était un enfant du pays, un de ceux dont l'ambition ne fut jamais de briguer les honneurs de la publicité.

Né à Lepuix, près Giromagny, le 27 décembre 1788, il passa ses premières années dans un milieu fort modeste, dont il parvint à sortir à force de travail et d'opiniâtre volonté.

Je n'ai pas à apprécier ici son rôle politique ; mais, si j'avais à le faire, je dirais, pour l'intelligence de plusieurs points de son récit : catholique et royaliste, il n'a cessé d'être fidèle à la religion des siens et à la maison de Bourbon.

D'ailleurs, pour bien expliquer ce double attachement, qui fut la grande, et l'on peut même dire la seule passion de la vie si calme de M. Simon, il suffit de citer ce qu'il disait lui-même de sa famille, en 1832 : « Mon père était nne des notabilités de son village, non par sa position de fortune, (il fut successivement instituteur et maire) ; mais par son inflexible vertu, par son grand caractère, par l'invariabilité de ses principes religieux et politiques, par son bon sens naturel et ses connaissances, dans un temps où il n'y en avait guère dans le village qu'il habitait. La Révolution de 1789 le trouva profondément attaché à la royauté, aux descendants d'Henri IV et saint Louis. Il n'en fallait pas autant alors pour être persécuté ; il le fut. Qualifié d'aristocrate, il fut porté sur la liste des émigrés, impliqué dans un procès politique devenu fameux dans le pays. Il ne sauva sa tête que par son grand

courage et par le respect qu'il inspirait, même à ses ennemis. Voilà seulement quelques traits de son caractère... Tel était mon père : je ne crois pas avoir dégénéré. »

Cette dernière phrase éclaircit tout. Pour M. Simon donc, il était évident — comme il l'écrivait encore en 1849 — que « l'hérédité est une garantie d'ordre, de sécurité, même de liberté que rien ne peut remplacer. » Avec cela, disciple fervent du progrès, qu'il plaçait non dans le perfectionnement de la matière, mais dans l'amélioration des choses morales et intellectuelles. Fils de ses œuvres, il avait d'abord appris à Cernay l'art de la gravure, puis était venu établir une teinturerie à Giromagny où il se maria le 1er avril 1813. Esprit attentif, plein de bon sens, il a suivi avec beaucoup d'observation les principaux événements de son siècle et, souvent même, il lui est arrivé de les prévoir avec une étonnante perspicacité. Je n'en veux pour preuve que ces lignes de lui, qui datent de 1847, et ont trait à cette fameuse campagne de banquets, alors menée contre la monarchie de Juillet : « Les mots banquets, réformes, ne sont que des prétextes ; le but est une Révolution. »

La Restauration fit de M. Simon un magistrat. Nommé suppléant de la justice de paix de Giromagny, il devint bientôt après juge, puis conseiller d'arrondissement pour le même canton. Il figure, en cette dernière qualité, à l'Annuaire du Haut-Rhin de 1838. Il prit enfin sa retraite à Cernay, où il avait été appelé à exercer ses fonctions judiciaires en 1849.

Promu Chevalier de la Légion d'honneur, il vit combler tous les vœux de sa modeste ambition. Comme magistrat, ce fut un caractère ferme, d'une intégrité absolue, d'une loyauté à l'épreuve. Aussi, tout en rendant des arrêts et non des services, sut-il se concilier l'estime et l'rmitie de tous. *Juge de paix*, dans le sens le plus strict du mot, il connaissait à la lettre les devoirs de sa charge et s'appliquait à être en justice un vrai père de famille, un de ces hommes d'apaisement, dont la mission a été si sagement définie par l'illustre Assemblée qui réforma la magistrature française.

Parmi les anciens du pays, il en est encore plus d'un qui se

souvient de l'action bienfaisante exercée par M. Simon dans le canton de Giromagny. On se plait toujours à y rappeler ses exhortations, ses conseils, ses remontrances pleines de bonté, ses efforts enfin pour amener la réconciliation des parties en cause, le rapprochement de ceux que divisaient de mesquines questions d'intérêt. « Il parlait comme un curé », me disait-on un jour, en me causant de lui.

Voilà pour l'homme public. On voit que ses qualités ne le cédaient en rien à celles de l'homme privé.

Mais nous avons uniquement à envisager M. Simon comme auteur. — Auteur ? Le mot sûrement l'aurait fait sourire. Sans la moindre prétention littéraire, il écrivait par inclination naturelle, sans arrière-pensée de publicitè, et déjà sur le tard de la vie, dans le seul but d'échapper à l'oisiveté et de fixer ses souvenirs. Que de fois n'a-t-il pas répété, que de fois n'a-t-il pas déclaré : « Je n'ai écrit que pour moi ; j'y ai trouvé ma satisfaction et, quelque informe que soit mon œuvre, je ne m'en repens pas ! »

Si donc, l'on a cru devoir soulever un coin du voile, sous lequel le sincère écrivain tenait à rester ignoré, c'est qu'il a paru y avoir un certain intérêt à soustraire ses pages à l'oubli.

Bien peu connaissent, en effet, l'histoire de leur région. Et pourtant, il est instructif au premier chef de garder la mémoire de ce qui fit époque dans l'existence de ses ancêtres. A ce titre, nous devons savoir gré à tous ceux qui ont pieusement recueilli ces traditions locales, ces récits transmis de père en fils, où l'on retrouve la pénétrante saveur d'un autre âge, et dont l'ensemble est souvent la seule lumière capable d'éclairer le passé.

Quant au style de M. Simon, il ne faut pas être surpris d'y rencontrer, de ci de là, de légères imperfections. Lui-même, au surplus, a pris soin de nous le déclarer nettement : « Je n'ai fait aucune étude — régulière, s'entend ; — je ne sais pas ma langue, pas même l'orthographe, et si l'on doit s'étonner de quelque chose dans mes écrits, c'est de n'y trouver encore plus de fautes qu'il y en a réellement. »

A coup sûr, cet aveu trahit un excès de modestie, car la phrase chez lui revêt fréquemment une certaine élégance et ne manque point de vivacité d'allure. Si l'on y trouve parfois une teinte mélancolique, la cause en est due à de simples influences de milieu. Et puis Nisard n'a-t-il pas dit que la mélancolie est l'état des âmes d'élite en notre siècle? « Je suis arrivé — écrivait M. Simon, dès 1832 — à un âge où les forces commencent à diminuer sans que l'esprit ait encore perdu de sa vigueur. Né dans les montagnes, j'ai vécu au milieu des montagnes, des rochers, des torrents, des cascades, des forêts; au milieu d'une nature sombre et sauvage. Mon caractère, d'abord gai et persifleur, s'est peu à peu empreint d'une mélancolie profonde : j'aime les hommes, mais je fuis leur société. La solitude a pour moi des attraits puissants; je la recherche sans cesse; *elle fait le bonheur de ma vie.* »

Ce penchant à la solitude est un trait caractéristique de cette âme rêveuse.

Outre les pages données ci-après, il existe d'autres manuscrits de M. Simon, les uns sous forme de lettres datées « *Des bords de la Savoureuse* » et relatives à la politique du règne de Louis-Philippe; les autres, d'un caractère religieux, concernant notamment la paroisse de Giromagny. Peut-être leur publication viendra-t-elle à son heure. On y trouverait, en tout cas, de curieux détails rétrospectifs dont notre histoire locale, si pauvre en documents, pourrait certainement faire son profit.

Pour terminer cette brève notice, il reste à ajouter que M. Georges Simon mourut à Giromagny, à quatre-vingts ans, le 1er janvier 1869, avec la réputation la plus enviable qu'il soit possible d'acquérir : celle d'un parfait homme de bien.

Arsène Zeller.

Belfort, 8 janvier 1892.

PROMENADE A LA ROCHE DU SARAZIN

La roche du Sarazin jouit de toute mon affection ; j'ai pour elle depuis mon enfance des sentiments de tendresse qui ont leur source dans des relations de bon voisinage. Elle ne s'est jamais déplacée pour me rendre visite ; mais moi, je l'ai visitée souvent. Je me suis assis mille fois à ses pieds, mille fois à son sommet au milieu des bruyères fleuries qui la couronnent. Il m'a toujours semblé qu'elle me recevait bien, que nous étions de vieilles connaissances, de bons amis. Je me suis toujours bien trouvé de mes courses près d'elle ; je lui ai toujours attribué les sensations de bonheur dont mon âme est inondée par la contemplation des beautés de la nature qui se déploient devant elle. Enfant, je la saluais le matin, de la fenêtre de ma chambre ; le soir, en la regardant, il me semblait recevoir ses souhaits de bonne nuit. Mon affection pour la roche du Sarazin, n'a donc rien que de bien naturel, et s'explique sans autres arguments.

Cette roche est située sur le versant occidental de la montagne du mont Jean, à quelques centaines de mètres au-dessus de la petite plaine du Puix. Elle domine l'antique village, la modeste église, les champs chargés de moissons dorées, les prés émaillés de fleurs, elle a en face les formidables montagnes de la haute planche, des belles filles, des sombres mousseux de l'ordon verrier. A gauche se voyent la tête des planches et les anciens bâtiments de l'exploitation des mines ; à droite se présente la tête Sainte Barbe, et toute la haute vallée du ballon. Ces montagnes sont couvertes de sombres forêts parsemées de rochers granitiques gigantesques : des sentiers bizarres, rapides, serpentent dans tous les sens ; on y voit des torrents fougueux ; des cascades de grandes hauteurs. Des prés plantés çà et là de grands arbres et de buissons s'étendent le long des coteaux. Les deux branches de la Savoureuse descendant, la première de la vallée du Ballon, la seconde des montagnes de la buicinière et de la goutte Saint-Guillaume, baignant d'un bout à l'autre les deux rues du village, se réunissent à l'extrémité sous un pont monumental, fuient ensemble dans la plaine vers Giromagny sous une voute de saule, d'aulne et de verdure. Tout cet ensemble, vu depuis la roche du Sarazin forme un tableau riche, émouvant qui surprend et ravit. Nulle part, à mon sens, la vue n'embrasse une plus grande variété de sites pittoresques grandiosement rustiques ; nulle part, l'es-

prit n'est plus porté à la méditation, à la mélancolie. Je me suis demandé souvent d'où vient le nom de la roche du Sarazin. Déjà vieux, j'ai interrogé les vieux sur ce point, personne n'a pu me l'apprendre, personne n'a pu m'en rien dire : ce nom est sans doute trop ancien pour qu'il ait pu en être dressé acte ; il parait qu'alors, on n'écrivait pas encore sur du papier timbré. Quoiqu'il en soit, ce nom subsiste, il se transmet de génération en génération, et il subsistera apparemment jusqu'à la fin du monde. Chose surprenante, les noms des hommes fameux passent, s'oublient même de leur vivant, et le nom d'une simple pierre vivra de siècle en siècle, jusqu'à la fin. Cependant le nom de la roche du Sarazin a une origine, cela me paraît certain, et comme on ne la connait plus maintenant, il doit être permis à un admirateur de la rechercher, de la rétablir, sinon par des preuves authentiques, du moins par des suppositions vraisemblables qui dans tous les cas ne font de mal à personne. Or, voici mes suppositions : dans le temps que les Maures guerroyaient dans notre beau pays, contre Charles Martel et ses preux, il est probable, à peu près certain même, qu'un Sarazin échappé d'une bataille (on se battait fort alors) poursuivi par Amadis de Gaule ou un autre preux, peut-être par Roland le furieux, se sera caché sous la roche dont il s'agit pendant quelque temps et lui aura donné son nom (1). Sous la roche, il existait autrefois une caverne suffisante, elle est un peu comblée aujourd'hui, mais n'importe, un Sarazin a bien pu s'y cacher dans les temps anciens. Pour moi, je crois que la chose n'a pas pu se faire autrement, et si elle n'a pas pu se faire autrement, c'est ainsi qu'elle s'est faite. Ce qui le prouve sans réplique ou à peu près, c'est que quand j'étais marmot et que je faisais le méchant, ma bonne mère me menaçait du Sarazin caché sous la roche, qu'elle allait appeler pour me prendre, si je ne restais pas tranquille. Or, toutes les bonnes mères du village faisaient les mêmes menaces à leurs marmots dans le même cas. Toutes ces mères avaient appris cela de leurs mères, et celles-ci des leurs, toujours en reculant jusqu'au grand Charlemagne. Ainsi la chose me parait certaine et je m'en tiens là.

---

(1) L'hypothèse émise par l'auteur de ces mémoires n'a rien d'invraisemblable, car on sait qu'au 8e siècle, les Sarazins se sont avancés jusqu'au pied des Vosges méridionales. A Luxeuil, en 725, les Sarazins vinrent mettre tout à feu et à sang et y massacrèrent les religieux de l'abbaye (Cf. Dict. topog. de la Hte-Saône par Suchaux). Dans la même localité, l'abbé périt en 732 avec ses compagnons et le cloitre fut abandonné pendant 15 ans (Cf. Besson, Mémoires sur l'abbaye de Lure). Dans les environs de Montbéliard, de nombreux lieux-dits rappellent la présence des hordes mahométanes dans le pays.

La roche du Sarazin conserve donc toutes mes sympathies, j'y continue mes courses malgré la rapidité du chemin. Je m'y trouve si bien aujourd'hui, j'y jouis d'une telle liberté d'esprit, d'une si belle vue ; les objets qui frappent mes yeux me rappellent de si doux souvenirs, que cédant à l'enthousiasme dont mon âme est saisie, sans invoquer les muses que je connais pas, je vais chanter doucement, sans prétention, la maison paternelle et les lieux qui m'ont vu naître.

Je vous salue, maison de mon père, où venant à la vie, j'ai vu la lumière du jour, où, faible créature, j'ai reçu les soins empressés de la plus tendre des mères. Je vous salue, maison de mon père, autrefois l'asile de la vertu, de la paix, du bonheur. Votre souvenir m'a suivi partout : dans les contrées lointaines où j'ai porté mes pas, je me suis toujours rappelé avec une douce joie, les années de mon jeune âge passées sous votre toit hospitalier, sous l'égide des plus tendres parents. Je vous salue, maison de mon père !

Je vous salue, modeste église de mon village où il y a soixante ans, j'ai été reçu chrétien, où de tendres parents ont répondu pour moi. Après une longue absence, votre vue remplit mon âme des plus doux sentiments : dans mon jeune âge, j'ai prié, j'ai chanté les louanges du tout puissant dans votre enceinte ; j'en conserve le plus ineffable souvenir. Je vous salue, modeste église de mon village !

Je vous salue, ô tombes silencieuses de mon père, de ma mère, de mes frères, de mes sœurs, de tous mes parents. Vous renfermez les restes mortels des êtres vertueux auxquels je dois la vie, qui m'ont tendrement aimé et dont la mort fait encore couler mes larmes. Reposez en paix, ô tendres parents ; jouissez dans le ciel des récompenses que vous avez méritées sur la terre par votre bienfaisance, votre charité et vos vertus. Je vous salue, ô tombes silencieuses de mon père, de ma mère, de mes frères, de mes sœurs et de tous mes parents !

Je vous salue, cascades écumantes, torrents impétueux, ruisseaux limpides : je suis une de vos plus vieilles connaissances. Vous rappelez-vous cet adolescent qui demeurait des heures entières, immobile, silencieux, devant vos flots argentés, écoutant avec avidité et ravissement la musique harmonieuse de vos eaux ? Vous rappelez-vous cet enfant qui, la ligne ou le filet à la main le jour et la nuit, faisait la guerre aux habitants des ondes ? Dans ce vieillard aux cheveux blancs, à la démarche lente et pénible, vous ne reconnaissez plus l'adolescent d'autrefois ? Je vous salue, cascades écumantes, torrents impétueux, ruisseaux limpides.

Je vous salue, montagnes élevées, sombres forêts, antres sauvages, rochers sourcilleux. Je vous ai rendu mille fois visite, vous gravissant avec l'agilité du daim. Dans vos profondeurs, sous vos noirs sapins, sous vos ombrages bruyants, alors que l'éclair sillonnait la nue, avec le fracas du tonnerre, j'ai ressenti d'étranges et de profondes émotions. Je me suis assis mille fois sur vos pics les plus élevés, planant en esprit sur le monde entier, aspirant avec force un bonheur inconnu que je croyais atteindre et que je n'ai trouvé nulle part. Je vous salue, sombres forêts, montagnes élevées, antres sauvages, rochers sourcilleux !

Je vous salue, sentiers de la prairie, joyeux vallons, coteaux verdoyants. Vous m'avez vu autrefois, parcourir vos contours mystérieux avec la rapidité du cerf, sans but et sans objet ; vous m'avez vu, un livre à la main, marchant lentement, dévorer une tendre histoire. Vous m'avez vu assis sous vos ombrages, versant des larmes sans cause connue ; vous m'avez vu d'autres fois, écoutant silencieusemeet la grande voix de la nature, agité de sentiments inconnus qui faisaient bat re mon cœur avec force. Je vous salue, sentiers de la prairie, joyeux vallons, coteaux verdoyants !

Je vous salue, lieu de ma naissance, village paisible, chalets isolés, autrefois l'asile de la paix, de la simplicité, de la vertu et du bonheur. Je vois avec regret que vos joies innocentes ont disparu, qu'elles sont remplacées par des apparences de luxe sous lesquelles se cachent le vice et la misère. Vous devez ce triste changement aux prétendus progrès du siècle que de prétendus sages préconisent, mais que la véritable sagesse déplore. Je vous salue, lieu de ma naissance, village paisible, chalets isolés, autrefois séjour de la paix, de la simplicité et du bonheur.

Adieu, contrée chérie, ornée de toutes les beautés de la nature. Je vous ai toujours aimée, vous avez toujours éveillé dans mon cœur les plus doux sentiments ; vous avez toujours fait partie du peu de bonheur que j'ai goûté sur la terre. Je regrette de ne point vous laisser mes ossements : ils ne doivent point reposer près de ceux de mes pères. Non loin d'ici, ils doivent être réunis et confondus avec d'autres très chers ossements ; c'est là qu'ils attendront la fin des siècles, le son de la trompette sacrée ! Adieu, contrée chérie, ornée de toutes les beautés de la nature !

Debout, silencieux sur la roche du Sarazin, j'embrasse d'un coup d'œil tout le village qui se déploye du levant au couchant sur les deux rives de la Savoureuee. Les rues sont remplies de monde de tout âge et de tout sexe ; le petit nombre se dirige vers l'église pour

prier Dieu ; le grand nombre marche vers les fabriques pour y travailler moyennant un salaire qui, le plus souvent, est employé au profit du luxe et de la dégradation morale.

Le village (1) est un des plus anciens du pays, moins cependant que celui de Chaux (Capelle Tscha) dont il était une annexe.

La tradition, conforme avec les faits, rapporte qu'il doit son origine à des migrations d'ouvriers mineurs venus de la Germanie pour extraire de la terre l'or, l'argent, le cuivre et le plomb, renfermés dans son sein. Les noms des familles d'origine germanique qui existent encore donnent à ce fait une probabilité évidente. En effet, on y trouve des Wimmer, des Steineck, des Raphenn, des Rorbach, des Baumann, des Franckhausen, etc. Dans tous les cas, les mines (2) étaient déjà exploitées avant l'invention de la poudre, d'anciens travaux en font foi, ce qui donne au village une date assez ancienne. Son nom vient du mot puits. Schœpflin lui donne le nom de Soda. La plus ancienne mine porte le nom de puits, d'où vient évidemment le nom du village.

Tout porte à croire que la petite plaine occupée par le village était autrefois une forêt. Les anciens avec lesquels je me suis entretenu, ont vu défricher la partie du nord appelée les boulets : c'était une forêt de petits bouleaux. Elle a été convertie en champs qui portent encore aujourd'hui la désignation de champs des boulets (champs des petits bouleaux). Dans l'un d'eux, on a trouvé à différentes époques une poignée d'épée et plusieurs ducats d'Espagne. On a conclu que pendant les guerres de la France avec l'Espagne en Franche-Comté, pays voisin, un soldat espagnol était mort en cet endroit.

Nous avons dit que le village du Puix était annexe de la paroisse de Chaux. C'était, en effet, les curés de Chaux qui administraient spirituellement l'annexe du Puix, où il n'existait alors qu'une simple chapelle. Chaque samedi, un prêtre venait de Chaux pour entendre la confession, passait la nuit chez un paroissien, le lendemain chantait les offices divins avant de retourner dans la mère paroisse. Cet

---

(1) Lepuix est cité en 1347 sous le nom de Puteo dans le titre de fondation du chapitre de Belfort et la même année sous celui de Sode dans le partage entre les filles de Jeanne de Montbéliard.

(2) Il n'existe aucun document permettant d'établir même approximativement l'origine de l'exploitation de ces mines ; les premiers travaux paraissent remonter à la fin du 14e siècle. Il ne semble pas que les comtes de Montbéliard, seigneurs de la contrée, y aient fait travailler. Selon toute probabilité, c'est la maison d'Autriche, héritière du domaine du Rosemont par le mariage d'Albert le Sage avec la fille de Jeanne de Montbéliard, qui a pris l'initiative de ces établissements.

état de choses a duré longtemps. Il me revient dans la mémoire sur ces temps passés deux anecdotes peu connues aujourd'hui ; je ne puis résister au désir de les consigner ici. Un des curés de Chaux se rendait ordinairement à cheval dans l'annexe du Puix. La distance est assez longue pour se servir d'une monture, c'était d'ailleurs son habitude d'user de ce moyen de locomotion. Dans la saison des fleurs, il ornait ou faisait orner son cheval de roses. A la tête, à la queue, devant, derrière, partout il faisait mettre des roses et traversait ainsi avec ses fleurs la longue rue de Giromagny. La femme du bailli, intriguée de voir le cheval du curé couvert de roses, l'attendit un jour dans la rue et lui demanda la cause de cette singularité. Madame, répondit le bon curé, ne soyez pas surprise de voir des fleurs sur mon cheval, lorsque je passe dans la rue de Giromagny, notamment devant votre demeure, je respire un air si mauvais que je cherche à le corriger par l'odeur de ces belles roses. La dame ne répliqua pas, le bon curé poursuivit son chemin.

Un autre bon curé confessait quelquefois ses bons paroissiens de l'annexe, sur la route, au milieu de la campagne. Les pénitents montagnards venaient l'attendre au petit pont, à l'entrée de Giromagny, cheminaient à côté de lui, faisant leur confession qui, étant terminée, se mettaient à genoux sur la route et recevaient l'absolution. La chose ayant été rapportée à monseigneur l'archevêque de Besançon (nous étions alors de ce diocèse), il parait qu'il ne l'approuva pas. Un doyen fut envoyé sur les lieux et s'adressant à l'un des pénitents qui devait s'être confessé sur la route, lui demanda si le fait était vrai, et comment la chose avait eu lieu. Le montagnard répondit avec modestie et fermeté « Monsieur le doyen, quand on va se confesser, on ne prend pas de témoins ». Le bon curé, à ce qu'il parait, avait quelques craintes, il vint à son tour interroger son pénitent et lui demanda ce que le doyen lui avait dit. Monsieur le doyen, répondit-il, m'a demandé s'il était vrai que vous m'aviez confessé en route. Et qu'as-tu répondu ? Ma foi, M. le curé, j'ai répondu au doyen que quand on allait confesser, on ne prenait pas de témoins. Oh ! répliqua le bon curé, c'est le Saint Esprit qui a répondu pour toi !

L'église actuelle du village n'est pas très ancienne, elle a été construite sous l'administration municipale de mon grand-père, qui fut, d'abord instituteur, puis pendant un certain nombre d'années, maire de la commune. Il eut, à cette occasion, un procès avec les seigneurs qui refusèrent de bâtir le chœur de la nouvelle église, prétextant qu'elle était trop grande. Ils perdirent le procès

et furent obligés de construire le chœur, mais les premières places leur étaient dues et réservées, quoiqu'ils n'habitaient pas le pays et ne les occupaient jamais. Tels étaient les droits réciproques de la commune et des seigneurs. Le premier curé du Puix fut M. Cuvier, mort quelques années avant la révolution de 1789 ; le second fut M. Clerc, décédé dans le schysme et pendant le schysme. Aujourd'hui cette église est trop petite ; elle ne peut plus contenir toute la population. On songe à en construire une nouvelle ; mais il y a un obstacle, on n'agira sérieusement pour cette construction que lorsque l'obstacle sera levé.

Pour descendre dans la plaine depuis le sommet de la roche du Sarazin, il n'y a que des sentiers rapides et rocailleux. Je n'en suis aucun, je m'enfonce dans les broussailles, les ronces, les épines, les genets plus élevés que moi. Seul, isolé, n'entendant aucun bruit, perdu au milieu des halliers sauvages presque impénétrables, je m'arrête et j'éprouve une satisfaction dont je ne puis me rendre compte, mais très réelle. Une douce rêverie s'empare de mon être, il me semble que je suis seul au monde, et que j'en suis le souverain, je sens l'existence avec force, je sens vivement la vie ; tout me rappelle que l'homme est le roi de la création, et que tout a été fait pour lui. Insensiblement, je m'approche de la petite forêt des champs du mont qui descend jusque dans la plaine et d'autres pensées s'emparent de mon esprit : des souvenirs d'enfance se présentent en foule : c'est dans cette même forêt que mon grand-père, âgé de quatre-vingt-dix ans, me conduisit par la main. Il en était propriétaire, c'était le but ordinaire de ses promenades. Je descends lentement, suivant autant que possible les anciennes traces de ses pas ; je reconnais encore quelques vieux arbres qu'il affectionnait particulièrement ; je retrouve les différentes stations où il se reposait et j'arrive enfin au bas de la forêt, près d'un énorme bloc de granit entouré de gazon où il avait l'habitude de s'asseoir sur une pierre platte. C'est là que je l'ai vu souvent, la tête penchée sur ses mains, absorbé dans de profondes méditations au sortir desquelles relevant son noble front ridé par son grand âge, il adressait à Dieu ses ferventes adorations. Je m'arrête.... Ces lieux ont pour moi quelque chose d'indéfinissable, de doux, d'attachant qui m'y retient, qui m'y fixe, j'y goûte des sensations ineffables que je ne puis expliquer ni rendre. Il me semble qu'un esprit ami est là qui me sourit, qui m'entoure et m'y retient. Je m'éloigne lentement, le cœur attristé, des larmes dans les yeux...,

PROMENADE A LA GRANDE ROCHE (Roche Trompette)

Clopin clopant, je m'achemine lentement vers la montagne de la grande roche. Au lieu dit, la scie bénie, je prends à droite, je monte le sentier rapide de la fouillie des poules, j'arrive à la planche Démeusy où je fais une pause. Puis, je passe au pré Belot, puis sur Saint-André et bientôt je parviens au plateau de la grande roche. Il y a soixante ans, il m'était plus facile d'y arriver qu'aujourd'hui, mes pauvres jambes ne se plaignaient pas de la course comme elles le font maintenant, non pas sans raison, car la course est longue et rapide. Asseyons-nous encore sur ce beau plateau, près de cette belle source d'eau limpide et fraiche, où je me suis assis tant de fois; ce sera probablement la dernière fois; il y a toute apparence que la grande roche ne me verra plus.

Et d'abord, je suis agréablement surpris de voir le signe de notre rédemption élevé sur ce sommet. Une grande croix, érigée depuis quelques années seulement, la surmonte; vue de loin, elle fait naître dans l'âme la joie et l'espérance, elle protège les montagnes et les vallées; grâce en soit rendue à la personne vertueuse qui l'a fait ériger. Elle est due à une douce et pieuse pensée. Je voudrais voir la croix plantée sur toutes les hauteurs où l'homme peut porter la vue; rien ne serait plus propre à le faire rentrer en lui-même et à lui inspirer des sentiments de charité et de vertu. Pour l'homme sage, la vue de la croix est une douce espérance, une touchante consolation; pour le méchant, le criminel, c'est une cause d'effroi. de crainte, bien propre à le faire rentrer dans le devoir. La croix exerce sur les hommes un mystérieux prestige; personne ne peut s'en défendre, tous ressentent sa bienheureuse influence.

Le nom de la grande roche s'explique de lui-même : elle est en effet très grande, très élevée et debout comme un géant. Elle domine les forêts qui l'environnent, les sapins qui croissent à ses pieds; elle domine aussi les belles vallées du ballon, de la goutte des forges et de la goutte Thiéry. On assure et le fait paraît vrai, qu'elle renferme une grotte dans son sein; mais on ne peut y parvenir qu'en s'exposant aux plus grands dangers, en se suspendant snr l'abyme; je n'ai jamais été tenté de m'y exposer.

La grande roche parait occuper sa place depuis le commencement du monde. S'il en est ainsi, elle est bien vieille, et cependant elle

parait toujours jeune, elle n'a point changé. Elle a vu passer les générations qui ne sont plus ; elle verra disparaître les générations futures ; elle restera debout jusqu'à la consommation des siècles. Pourquoi ces témoins irrécusables du passé ne sont-ils pas doués d'intelligence et de raison, pour nous narrer les évènements qui se sont succédé depuis le commencement du monde ? L'homme reste si peu sur la terre, qu'il ne peut presque rien voir, rien apprendre : sa vie est si courte, si bornée, tout passe si vite autour de lui, qu'il n'a pas le temps de méditer sur le passé, de réfléchir sur le présent et de penser à l'avenir. Les grands monuments de la nature ne lui apprennent rien ; ils sont muets pour lui ; il passe à côté avec indifférence ; ils ne font naître dans son esprit aucune pensée sérieuse, il arrive à la fin de sa vie sans avoir rien appris.

Si la grande roche pouvait me répondre, je lui ferais de nombreuses questions. Je lui demanderais d'abord depuis quand et comment elle a été placée debout presque au sommet d'une montagne élevée, reposant sur des terrains moins pesants qu'elle, et qui, dès lors, se trouvaient déjà en place, lorsqu'une puissance quelconque l'a mise elle-même au lieu qu'elle occupe ? D'après les lois de la pesanteur, les corps lourds doivent occuper les bas-fonds, du globe terrestre ; les corps légers doivent leur être supérieurs. Dans un grand nombre de cas, il n'en est point ainsi : des corps lourds reposent sur des terrains très légers, très mouvants. Ce fait prouve que ces terrains étaient déjà placés, lorsqu'à leur tour, les corps lourds sont venus prendre place au-dessus d'eux. Ce raisonnement est juste sans doute, mais comment cela a-t-il pu se faire ? Je n'en sais rien. Les explications que donne sur ce point la géologie ne m'ont point satisfait.

Je lui demanderais aussi si, comme le prétendent certains savants, il est vrai que les montagnes, telles qu'elles sont aujourd'hui, ne sont plus que les enfants des montagnes d'autrefois ? S'il est vrai que ces montagnes d'autrefois touchaient aux nues ? Dans le cas de l'affirmative, je lui demanderais ce qu'elles sont devenues et depuis quand elles ne sont plus. Des montagnes gigantesques ne disparaissent pas dans un jour : il faut de la place pour les mettre ; il faut surtout du temps et des bras pour les ôter.

Je lui demanderais encore s'il est vrai, comme le prétend un autre savant, que la terre a brûlé, qu'elle brûle encore et qu'il n'y a qu'une croûte d'une lieue, de deux lieues au plus qui est refroidie. Ceci me parait fort intéressant à savoir au juste, car j'aimerais à fixer une demeure dans l'endroit où la croûte est la plus épaisse. Il

n'y a peut être rien à craindre ; mais en pareilles circonstance, les précautions ne sont jamais de trop.

O grand Buffon ! écoute : je lui demanderais des nouvelles d'un certain soufflet, donné au soleil par une certaine comète et de l'éclaboussure que ce soufflet a produite, éclaboussure qui a tourbillonné pendant des siècles dans l'espace, et qui, en définitive, a donné la petite boule de terre que nous habitons. La réponse serait décisive, car la grande roche faisait indubitablement partie de l'éclaboussure ; elle a dû entendre nécessairement le bruit du soufflet : paff.... Elle a du moins ressenti le contre-coup ; elle a tourbillonné dans l'espace pendant des siècles ; elle doit donc savoir la chose au plus juste. Je continuerais mon interrogatoire en m'informant de la question de savoir ce qu'est devenue la comète, surtout de savoir, si elle ne reviendra pas bientôt donner au soleil un nouveau soufflet qui produira une nouvelle éclaboussure qui, tourbillonnant à son tour dans l'espace pendant des siècles, formera une nouvelle boule terrestre. Ce qu'on a vu une première fois peut bien se voir une seconde fois.

Je lui demanderais enfin des nouvelles du déluge universel. J'aimerais à savoir si ce pays, si éloigné des lieux de la création, était déjà habité par l'homme lorsqu'il a été entièrement submergé par les eaux. Dans le cas de l'affirmative, étaient-ce les descendants d'Abel ou de Caïn qui étaient venus s'y fixer ? Et après le déluge l'arche de Noé s'étant arrêtée sur une des plus hautes montagnes de l'Arménie, il a dû s'écouler quelques siècles avant que les enfants de Japhet soient parvenus jusqu'ici. Ces montagnes, ces sombres forêts, ces vallées sauvages ont donc existé longtemps avant d'être habitées par l'homme. Quel aspect présentaient-elles alors ? Peut-on s'en faire une juste idée ? Dans les temps calmes, il devait y régner un silence solennel, majestueux ; dans les temps d'orage, de tempêtes, on devait y entendre la voix formidable du tonnerre, le craquement, la chute des arbres séculaires, rompus par les vents ou brisés par la foudre. On devait y entendre des bruits étranges, épouvantables ; il devait y régner une horrible et sauvage confusion ! Et l'homme n'y était pas pour jouir de ces grands tableaux ! Des animaux carnassiers : l'ours, le loup, le sanglier, le cerf, d'autres encore, y avaient précédé l'homme et étaient seuls en possession de ces sauvages et profondes solitudes.

J'aurais encore une foule de questions à faire, mais comme je n'attends pas de réponse, je les remets à une autre fois.

Du sommet de la grande roche, je vois à mes pieds une partie de la vallée du ballon, puis, un peu plus élevée, à droite, celle

de la goutte des forges. Le mot goutte est patois, il signifie torrent, ruisseau. En effet, le fond de la vallée est occupé par un petit ruisseau limpide comme le cristal, tombant de pierre en pierre, formant de petits bassins où se jouent de petites truites noires, agiles comme les éclairs. Les deux côtés du torrent sont occupés par des prairies en pente, arrosées, s'élevant graduellement. Plus haut sont des champs, ensuite des forêts profondes couvrent toutes les montagnes. Des chalets isolés çà et là, des troupeaux, des bergers, des bergères complètent le tableau qu'offre au regard la vallée de la goutte des forges.

Cette vallée ne parait avoir été habitée que vers le 15ᵉ siècle. Les premiers habitants ont été des bucherons, des charbonniers travaillant dans les bois. Le comte Rodolphe de Reinach, seigneur du pays, leur fit des concessions emphythéotiques ; ils défrichèrent, bâtirent et le vallon fut habité. Les titres de concession datent du 15ᵉ siècle et existent encore.

En face de la grande roche, ou couchant de la goutte des forges, se présente la montagne dite de St-Nicolas couverte de noirs sapins. A ses pieds serpente la belle route du ballon, taillée sur ce point dans le roc granitique pur. A côté, coule avec fracas, de chute sn chute, de rocher en rocher, le torrent du ballon, dont la source principale se trouve au point culminant des Vosges. Plus loin, à droite, à l'occident de la montagne St-Nicolas, se cache la vallée de la goutte Thiéry, en tout semblable à la goutte des forges : même aspect, même caractère, même situation, même origine. C'est dans cette vallée que Charles Nodier a pris le sujet de son roman, *la belle Thérèse,* faisant partie de ses souvenirs de jeunesse. Charles Nodier a, en effet, habité Giromagny en 1799. Il était attaché à une commission de minéralogistes envoyée à Giromagny par le gouvernement, alors qu'il était question d'y établir une école des mines.

Au bas de la goutte Thiéry, se trouve la vallée de *Malvaux :* c'est une petite plaine marécageuse qui, anciennement, à dû être un lac. Entourée de tous côtés par des hautes montagnes très-rapides, les terrains supérieurs entraînés par les eaux ont dû le remplir. D'ailleurs tout démontre que les eaux se sont ouvert une issue au point du *Creux-du-Van,* et le lac s'est ainsi rempli et desséché. C'est aujourd'hui une petite prairie ; on y voit quelques champs, quelques maisons rustiques. Hélas ! on y voit en outre un tissage mécanique, remplaçant un moulin et une papeterie.... triste établissement attestant la soif de l'or, caractère distinctif de notre époque.

Lors de notre première révolution, la petite prairie de Malvaux appartenait au duc de Valentinois comme héritier du duc de Mazarin. Il va sans dire qu'elle a été vendue comme propriété nationale.

L'acquéreur, un pauvre bûcheron, en paya le prix avec celui d'une vache qu'il échangea contre des assignats, et devint ainsi, en un instant, un riche propriétaire. Hélas, son acquisition ne lui profita point, il vécut assez longtemps ponr devenir un pauvre mendiant.

A l'extrémité du vallon, au point du *saut de la truite* commence l'ascension de la belle route du ballon contournant les montagnes, au milieu des forêts. Elle est embellie en été par les ombrages, la verdure et les fleurs ; en hiver elle est attristée par la neige, les vents et les frimas. Cette route est un ouvrage de Louis XV : elle fait honneur à l'ingénieur Clinchamp qui en a fait le tracé, accompagné d'un de mes ancêtres, alors maire de la commune du Puix.

Au milieu de ces montagnes, dans un endroit bien choisi, en face des gigantesques rochers des *blanches roches,* du *petit haut,* de *l'eau qui tourne,* on y avait construit une fontaine monumentale, remarquable par une pyramide en granit. Moïse y frappait le rocher comme autrefois dans le désert, et des eaux abondantes, claires comme le cristal, coulaient à flots pour désaltérer le voyageur fatigué. Le beau monument que j'ai encore vu dans mon enfance n'existe plus aujourd'hui : les vandales de notre première révolution l'ont détruite de fond en comble, il n'en reste pas pierre sur pierre. C'était un bienfait de la monarchie, une inscription l'annonçait ; il fallait le faire disparaître ; il a disparu. Du reste, la route du ballon mérite une description particulière, elle sera le sujet d'une de nos prochaines promenades.

Portons nos regards sur un autre point. En face, plus à gauche, se présentent les paisibles chalets de la côte, situés au-dessus des neufs prés faisant suite à la montagne Ste-Barbe. Ces neufs prés (prés neufs) proviennent de concessions emphythéotique qui datent de 1770. De là leur qualification de prés neufs. Ces concessions de date récente comparativement à d'autres plus anciennes ont occasionné des troubles sérieux entre les habitants. Ils exerçaient sur les terrains concédés des droits d'affouage, de pâturage ; les nouveaux concessionnaires, en s'en mettant en possession, froissaient ces intérêts. Il en est résulté des querelles, des troubles, des rixes sanglantes par suite desquelles un habitant perdit la vie.

Les hommes ont toujours été les mêmes ; leurs intérêts ont toujours été la mesure de leurs actions. Les prés neufs ont un aspect

très pittoresque : parsemés de bois, de buissons, de petites forêts, de rochers, arrosés par une multitude de petites sources jaillissant du sol, ils ont une certaine fertilité, et reposent agréablement la vue. Plus à gauche, au fond de la vallée, se voit une partie du village du Puix, mon village natal, où reposent les restes mortels de mes bons et excellents père et mère, de mes parents, de mes ancêtres ; village bien aimé, anciennement paisible, tranquille, riche par le travail, la bonne conduite et l'économie ; aujourd'hui, ruiné et malheureux par les prétendus progrés de l'industrie. Mais laissons les tristes pensées que cet état de choses fait naître ; nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs.

Au fond de la vallée, en face de la grande roche existait encore il y a quelques années, une modeste usine hydraulique établie par mon père. Elle avait pour objet la pulvérisation du tabac dont, avant l'établissement de la régie, mon père faisait un commerce étendu. Plus tard, il y ajouta un moulin à huile, plus tard encore un foulon. Mes frères aînés s'y sont occupés pendant de longues années à la pulvérisation du tabac ; quant à moi, à peine sorti de l'enfance, j'y travaillais déjà à la fabrication des huiles.

Je m'y étais rendu si habile, j'avais établi une telle perfection dans l'usine et dans le travail, que j'en recevais souvent les félicitations de mon père. Je couchais le plus souvent seul dans l'usine, qui était isolée de toute autre habitation. Je m'endormais d'un profond sommeil au murmure des eaux : d'un côté, le torrent rapide roulait ses ondes de rocher en rocher, de l'autre, la chute hydraulique formant ensemble, un bruit étrange, formidable, au milieu duquel il me semblait entendre mille voix humaines confondues se croisant dans tous les sens ; d'autres fois une musique sauvagement harmonieuse et barbare.

J'avais pour compagnons quelque livres : une traduction d'Horace, quelques volumes du journal de Trévoux, les métamorphoses d'Ovide, les fables de La Fontaine. Mes moments de loisir étaient occupés à la lecture. J'aimais cette usine d'un attachement peu commun ; je ne voyais rien au-delà ; je ne désirais rien de plus : au milieu de mes occupations, je ne formais aucun autre souhait. O combien de fois les premiers rayons de l'aurore m'ont trouvé dans de délicieuses rèveries, marchant à pas lents, sous les aulnes touffus qui bordaient la rivière ; combien de fois les dernières lueurs du crépuscule m'ont rencontré dans les mêmes rèveries ! Plus tard, les exigences de la vie m'ayant éloigné, puis ramené à la maison paternelle, ô avec quel bonheur je me dérobais par des sentiers

solitaires et arrivais sans être vu des hommes près de la petite usine que je irouvais délaissée, triste et silencieuse. Dans l'endroit le plus désert, au confluent du canal de fuite et du ruisseau, sur un banc rustique caché sous le feuillage, je m'asseyais, le cœur oppressé de tristesse. Toutes simples, toutes communes qu'elles étaient ; je repassais dans mon esprit les différentes circonstances de ma vie. Je me demandais ce que j'étais, ce que je faisais dans ce monde, pourquoi j'y étais et quelle serait ma destinée. Sans doute, je savais mon catéchisme, et les réponses étaient là, mais j'avais grandi, le temps des illusions était arrivé et les réponse du catéchisme ne satisfaisaient pas entièrement mon cœur. La vue extérieure de la petite usine, le souvenir de mes jeunes ans que j'y ai passés augmentaient ma tristesse et je finissais par répandre des torrents de larmes. Quelle était la cause de ma tristesse, de mes larmes ? Je n'en savais rien ; je n'aurais pas pu le dire je n'en connaissais aucune. J'étais triste, je pleurais sans savoir pourquoi. En me retirant, j'adressais chaque fois à la petite usine de tendres adieux. Elle n'existe plus aujourd'hui : échue en partage à l'un de mes frères, il lui donna peu de soins et finit par s'en défaire. L'acquéreur la vendit à un adorateur du veau d'or qui la détruisit entièrement. Depuis la grande roche, je n'aperçois plus que la place qu'elle occupait ; elle fait encore naître mes regrets et j'ai soin de ne plus m'en approcher.

Portons nos pensées ailleurs et achevons notre promenade par une petite ascension dans la montagne. A son sommet, je rouve un sentier tracé par les rares pas des hommes : il me conduit promptement à la pierre écrite. Mais avant tout qu'est-ce que la pierre écrite (1) ? Suivant la tradition, c'est une pierre druidique, pour

---

(1) Voulot, dans son ouvrage : *Les Vosges avant l'histoire*, s'exprime ainsi au sujet de la Pierre Ecrite : « Je viens de trouver la preuve matérielle de l'ensemble de mes croyances sur la présence des peuples préhistoriques d'Asie dans nos Vosges. C'est précisément sur une cime escarpée que je l'ai rencontrée ; une simple roche située au sommet d'un col entre Lepuix et Riervescemont a conservé le nom de Pierre Ecrite. Le moyen-âge parait l'avoir vénérée et l'avoir couverte du symbole du christianisme qui côtoie les plus anciens hiéroglyphes. Je crois y avoir distingué à première vue une grande ascia particulière qui en fait un tombeau et le nom d'une divinité, parfois en combinaison, d'autrefois seul, tel qu'il figure sur les plus anciens hiéroglyphes médo-scythiques. L'existence seule dans nos montagnes d'une inscription de ce genre, la seule en Europe, c'est la certitude d'un monde nouveau à découvrir, c'est le sceau même des Pélasges qu'ils nous ont légué pour témoigner des milliers d'années après leur mort de leurs travaux impérissables, dûs à leur foi inébranlable dans l'avenir. » L'ascia, observée par M. Voulot, aurait-elle été gravée par le jeune savant accompagnant, vers 1835, l'auteur de ce récit ?

mon compte, je n'en crois rien. Au temps où vivaient les druides, il est probable que le lieu qu'elle occupe était inaccessible aux humains. Rien d'ailleurs n'indique une origine druidique. C'est tout simplement un rocher ordinaire de quelques mètres de longueur, d'un côté au niveau du sol, un peu peu plus élevé de l'autre. Il est situé au milieu d'une clairière entourée de gazon, à quelques pas du sentier qui conduit au *chante-oiseau*. On y remarquait autrefois quelques caractères, quelques figures gravées grossièrement sur une de ses faces, et c'est de là sans doute que lui vient le nom de pierre écrite. Aujourd'hui tout est effacé, on n'y voit plus rien qui mérite l'attention. La pâte du rocher est assez molle, on peut facilement le couper avec la pointe d'un couteau. Cette circonstance explique les caractères qu'on y a vus autrefois, que j'y ai vus moi-même il y a plus d'un demi-siècle. Je l'ai examiné de nouveau, il y a environ trente ans, accompagné d'un jeune savant auquel on avait parlé de la pierre écrite et qui avait voulu la voir. Il n'y vit comme moi qu'un rocher ordinaire. Puis, tirant de sa poche une règle et un couteau, il y grava un superbe quarré d'hypothénuse et quelques attributs des Dieux païens. Je cherche aujourd'hui ce quarré, ces attributs ; il n'en reste plus rien, le temps a tout effacé. Raison de plus pour croire que si les druides y avaient tracé des caractères, ils ne seraient pas venus jusqu'à nous. D'ailleurs les druides n'écrivaient pas ; leur histoire civile et religieuse était enseignée oralement ; ils n'ont laissé aucun monument écrit. La pierre écrite restera donc pour moi une pierre ordinaire. Sa situation non plus n'a rien de remarquable : presque à la sommité de la montagne, la vue ne découvre que des forêts, des montagnes. La vallée de Riervescemont qu'elle domine à une grande hauteur n'est point aperçue ; il est impossible de s'en faire un point de perspective. Cependant lorsqu'on passe dans son voisinage, on s'y arrête volontiers pour se reposer et manger si l'on a soin de garnir ses poches en partant.

Le sentier tout près, d'abord uni, descend ensuite par une pente assez rapide au *plain du chante-oiseau*. Là, il se bifurque : une branche se dirigeant à gauche conduit au pâturage des plaines où se voyent deux métairies. Une autre branche allant à droite conduit au pâturage de Sewen, commune allemande. Il suffit pour arriver à ce village de descendre ce pâturage où il n'existe aucune trace de chemin ; mais il est si rapide qu'il faut prendre des précautions pour se tenir debout et ne pas rouler en bloc du haut en bas de la montagne. Le même sentier qui mène au pâturage de Sewen continue sa course à la sommité des montagnes de la *goutte du four* peuplée

de noirs sapins, de la concentrie aux jeunes taillis, arrive au pâturage de la *felmatte* où se trouve une autre métairie et conduit enfin au territoire de Dolleren, commune du canton de Massevaux. J'ai toujours aimé ces sentiers sauvages des montagnes que les pas des hommes ne foulent que rarement, et qui se conservent comme s'ils étaient très fréquentés : c'est un de leurs caractères distinctifs. Ils sont pleins de mélancolie, de tristesse ; ils éveillent en nous des sentiments indéfinis, inconnus et portent à une douce rêverie. Il y règne un silence profond, qui n'est troublé que par les cris des oiseaux de proie, ou par les mille voix du feuillage agité par les vents. On y respire un air pur embaumé qui délecte l'âme. Planant au-dessus des montagnes, des vallées et des plaines, au-dessus des villes et des habitations des humains, les grands tableaux qui se déroulent aux yeux, élèvent la pensée vers Dieu, créateur de l'univers.

Il ne reste à l'homme qu'à reconnaître son néant, se découvrir, s'incliner, tomber à genoux et adorer.

LA ROUTE DU BALLON

Aujourd'hui, je dirige mes pas vers le ballon, en suivant la belle route qui y conduit. J'aurai le temps d'examiner encore une fois, à mon aise, ce beau travail exécuté sous le gouvernement de Louis XV et qui ne le cède à aucun autre du même genre. J'aime cette route à différents titres : d'abord parce qu'elle est admirablement tracée et parfaitement exécutée, ensuite parce que mon grand-père, alors maire du Puix, a contribué à son exécution. Il accompagnait l'ingénieur Clinchamp qui en a fait le tracé. L'époque ne m'est pas parfaitement connue, mais c'est vers les années 1740 à 1745.

L'ingénieur fut d'abord conduit dans les montagnes rocheuses de *l'eau qui tourne*, au-dessus du saut de la truite. Là, il reconnut l'impossibilité d'y placer la route. Il tira un couteau de sa poche, et le montrant aux personnes qui l'accompagnaient, il leur dit : « Il en est de la route que vous sollicitez comme de mon couteau ; si je l'ouvre, elle se fera, si je le ferme, elle ne se fera pas. Or, s'il n'y a pas un autre lieu pour la placer, vous n'aurez pas de route. » Il fut ensuite conduit dans la montagne à droite ; là, il changea d'avis, la route fut tracée et exécutée.

Les travaux ont duré à peu près vingt ans. D'abord, on n'a donné

à la route que la moitié de sa largeur ; on a repris les travaux ensuite, et on lui a donné la largeur qu'elle a aujourd'hui.

L'Etat n'y a contribué que pour les travaux d'art, le surplus a été fait par corvées. Tous les habitants du Rosemont, ceux du comté de Belfort dans une circonférence assez étendue, ont été appelés à y travailler par tâches avec la faculté de les faire exécuter par d'autres travailleurs, mais toujours sous la surveillance et la direction des agents des ponts-et-chaussées.

Les intendants d'Alsace venaient quelquefois visiter les travaux : on les recevait toujours avec honneur et souvent par des spectacles aussi inattendus que grandioses. Les mineurs qui brisaient les rochers, préparaient et chargeaient un grand nombre de mines, et lorsque ces grands personnages étaient en vue, on y mettait successivement le feu. Les détonations mille fois répétées par les échos de montagne se succédaient sans interruption ; les rochers brisés sautaient en l'air, volaient en éclats, retombaient avec fracas et produisaient des effets féeriques, impossibles à rendre.

Un jour, un de ces intendants fit prévenir le maire du Puix (Claude-Jacques Simon, mon grand-père) à dix heures du matin, de lui tenir des chevaux prêts à 11 heures pour se rendre aux travaux. Grand fut l'embarras du maire : il y avait bien dans la commune trois mauvais chevaux, mais ils étaient précisément absents. Il envoya les chercher en toute hâte, tout en prévoyant qu'ils ne seraient pas présens à 11 heures à l'entrée du village où toute la commune étaient réunie. Il demanda le maire et les chevaux qu'il l'avait requis de fournir. Le maire se présenta, et lui exposa respectueusement son embarras, lui déclarant qu'il avait, dès la réception de ses ordres fait chercher les seuls chevaux du lieu, absents, et que malgré toute sa diligence, ils n'étaient point encore arrivés. L'intendant reprit : « Il me faut des chevaux à l'instant même ». Alors le maire : « M. l'intendant, j'en suis peiné, mais je n'en ai pas ». L'intendant, furieux de colère, répliqua : « Il me faut des chevaux sur le champ où je te f.... des coups de bâton ». Sur ce, le maire s'approcha tout près de la voiture et répondit lentement, d'une voix ferme et grave : « M. l'intendant, je ne vous conseille pas de frapper trop fort ». Celui-ci, outré de colère, se contint cependant et partit avec les mèmes chevaux qui l'avaient amené jusque là. Mais à peine eut-il fait un quart de lieue qu'il fit arrêter sa voiture, envoya chercher le maire du Puix, disant qu'il voulait revoir cet homme. Il se présenta et demanda à l'intendant ce qu'il désirait de lui. Celui-ci répondit : « Je voudrais savoir ce que tu

aurais fait si je t'avais donné des coups de bâton ». « M. l'intendant, répliqua le maire, pour un, je vous en eus rendu cent. » Cette réponse, faite avec calme et fermeté, fit tomber la colère de l'intendant. Il tendit la main au maire, le fit monter dans sa voiture et depuis ils furent bons amis.

La route du ballon commence à l'entrée de la vallée du Puix, à la sortie de Giromagny, près du premier pont, dit le pont Véry. A un demi kilomètre plus loin, vis-à-vis l'ancien château des mines se trouve le deuxième pont, dit le pont de la chapelle. Il existait, en effet, à une petite distance de ce pont une chapelle érigée par mon grand-père maternel Nicolas Viellard, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait, dit la tradition, dans un grand danger. Une messe annuelle de fondation y était attachée. Mais quel avait été ce grand danger? Personne ne l'a jamais su, parce que mon grand-père ne l'a jamais dit.

Interrogé à cet égard, il gardait le silence, même avec les membres de sa famille. Les amateurs du merveilleux en ont conclu qu'il avait eu dans l'endroit même où la chapelle était bâtie un entretien secret avec un esprit (un revenant) et depuis, il a été admis comme certain, qu'un revenant faisait sa résidence habituelle près de la chapelle en question. Aujourd'hui encore, les bonnes gens du pays ne passent jamais là sans se le rappeler et la nuit sans une certaine crainte inspirée par la présence d'un habitant de l'autre monde. Quant à la chapelle, elle n'existe plus ; les vandales de notre première révolution l'ont détruite de fond et comble. Enfant, j'ai vu personnellement cette destruction : je me trouvais à côté de mon père travaillant dans un pré voisin lorsque cet acte d'impiété a été consommé. Je n'ai jamais oublié, je n'oublierai jamais que mon père suspendit son travail et s'appuyant sur un instrument aratoire, il fondit en larmes et se retira pour ne pas être témoin plus longtemps de cette œuvre satanique. Les démarches de ma mère ont sauvé quelques-une des statues des saints qu'elle renfermait ; elles sont religieusement conservées dans la famille.

Un peu plus loin, sur la rive droite de la Savoureuse se voyaient anciennement deux grandes croix en bois rappelant deux malheureux évènements : deux hommes noyés dans la rivière, les nommés Lieblin et Dollet, dit la jambe de bois. Ces deux croix n'existent plus : l'oubli des morts est là. Sur un point intermédiaire se voit une autre croix ; mais elle n'a plus de rapport avec les deux premières.

Entre les deux villages de Giromagny et du Puix, la route décrit

quelques sinuosités, au milieu d'une petite plaine. A gauche, en montant, sont les champs de la cave, les ruines des anciens bâtiments des mines autrefois très considérables, mais dont il ne reste bientôt plus rien. Plus loin, du même côté sont les grands champs ; à droite est une petite prairie au milieu de laquelle coule la Savoureuse, encaissée sous une voûte de verdure variée de saule vert tendre et d'aulne au sombre feuillage. A droite et à gauche s'élèvent les montagnes du montjean, de la charme, parsemées de prairies en pente, boisées, reposant agréablement la vue.

A l'entrée du village du Puix se trouve le troisième pont, recevant sous ses trois arches les deux branches de la Savoureuse venant la première des montagnes des belles-filles, de la goutte Saint-Guillaume, de la buisinière, traversant l'endroit dans toute son étendue, fournissant une eau limpide aux habitants ; la seconde venant du ballon même. Du côté droit, la route passe au côté gauche et continue sa direction vers le nord, contre les formidables rochers de St-Nicolas qui semblent former la limite du monde. De chaque côté sont des champs, des prés, des chalets, des montagnes couvertes de forêts.

A la sortie de ce troisième pont, à gauche, se trouve une maison maintenant occupée par des ouvriers qui, anciennement, était le bureau des péages entre la province de l'Alsace et celle de la Lorraine. Mon père était titulaire de ce bureau, mais comme il était en même temps instituteur, il avait peu de temps à lui donner ; c'était ma bonne mère qui remplissait les fonctions de buraliste ; elle s'en acquittait avec une telle régularité, avec une telle exactitude qu'elle en recevait des félicitations, des compliments chaque fois que le chef des gabelles venait en faire la vérification. Un droit qui était perçu dans ce bureau m'a toujours paru singulier ; il concernait les juifs (1). Un juif qui passait d'une province à l'autre payait un droit

---

(1) Avant 1784, les juifs étaient soumis à des droits de péage particuliers et même à des droits d'octroi à l'entrée des villes. Dans les pays appartenant à la famille de Mazarin (Belfort, Delle, Ferrette, etc.), on leur accordait chaque année un billet de franchise sur un papier qui changeait pour la couleur et portait, dit Gœtzmann, le nombre, le nom, le snrnom, la taille, le poil, l'âge et la demeure, lequel ils sont obligés de présenter aux bureaux où ils passent. En janvier 1784, le roi supprima ces vexations. « Nous avons reconnu, porte l'édit, que suivant plusieurs tarifs et pancartes des droits, notamment en Alsace et à l'entrée de la ville de Strasbourg, les juifs sont assujettis à une taxe corporelle qui les assimile aux animaux et comme il répugne aux sentiments que nous étendons sur tous nos sujets de laisser subsister à l'égard d'aucun d'eux une imposition qui semble avilir l'humanité, nous avons cru devoir l'abolir. »

Tout juif qui, avant la Révolution, passait par la seigneurie de Montbéliard devait payer un droit de circulation de 8 sols 6 deniers ; celui qui

de trente sous tournois, le même droit qu'un âne ! Ce bureau produisait peu ; il y eut cependant une exception à l'occasion du mariage de Paul Ier avec une princesse de Montbéliard qui devint la mère d'Alexandre Ier (1) D'énormes voitures chargées de bonbons, venant de Verdun, y acquittèrent des droits importants. A cette occasion, il me revient à l'esprit une petite anecdote, suivant moi, bonne à conserver : dans le cours de l'invasion de 1814, l'empereur Alexandre passa par Montbéliard et arrivé vis-à-vis du château demanda quel était ce monument. Un Montbéliardais présent s'empressa de répondre avec suffisance : Sire, c'est le château de Montbéliard !... Un quidam, qui se trouvait là par hasard, lui dit : Imbécile, dis lui donc que ce monument est le berceau de sa mère. Il parait que le Montbéliardais n'en savait rien.

On rencontre le quatrième pont vers le douzième kilomètre, vis-à-vis de la vallée de la goutte des forges. Le torrent qui descend de cette vallée traverse la route sur ce point et va se jeter dans la Savoureuse, roulant ses eaux impétueuses dans la saison des pluies, au milieu d'une prairie en pente. On trouve là quelques maisons, les unes récentes, les autres très anciennes, formant aujourd'hui un petit hameau. Vis-à-vis de la vieille maison des Collin se voyent à gauche plusieurs couches de schyste noir, friable, sans empreintes de végétaux, mais qui par leur position presque perpendiculaire, au milieu de rochers primitifs, paraissent avoir une certaine importance géologique. Plusieurs savants, dit-on, s'en sont occupé. A une époque encore récente, un professeur de l'école de Lyon, ayant une certaine répu ation dans la science vint exprès sur les lieux. Il m'avait été adressé, et j'eus l'honneur de l'accompagner dans la visite qu'il en fit. Leur formation, l'inclinaison, la position lui en ont paru à peu près inexplicable.

A quelques pas plus loin, au pied de la montagne de St-Nicolas, on entre véritablement dans la gorge du ballon. Sur ce point, la route est entièrement pratiquée dans le roc granitique ; on y voit encore les traces des perforations faites par les mineurs pour briser le rocher au moyen de mines. C'est un point des plus curieux de la route, par les obstacles que présentait son établissement et le gran-

---

traversait le Grand Pont de Montbéliard payait 36 deniers et on marquait son chapeau de deux barres à la craie qui leur donnaient le droit de circulation dans la ville et dans son territoire (Cf. Duvernoy, Montbéliard au 18e siècle).

(1) Paul Ier, tzar de Russie de 1796 à 1801, épousa en 1776 Marie Dorothée, fille ainée du prince régnant de Montbéliard. De ce mariage naquit Alexandre Ier qui gouverna la Russie de 1801 à 1825.

diose des tableaux qu'on a devant les yeux. A droite, une masse de rochers perpendiculaires d'environ cent pieds de hauteur ; à gauche, un torrent impétueux roulant ses eaux rapides de chute en chute, tombant bientôt dans un précipice dont la profondeur se dérobe à la vue, et qu'on ne peut voir sans être saisi de crainte. De chaque côté s'élèvent à des hauteurs prodigieuses des montagnes couvertes de noirs sapins ; de toutes parts la vue ne rencontre que des montagnes rapides, des rochers gigantesques qui semblent faire obstacle à tout passage humain.

A l'issue de cette gorge, on trouve le cinquième pont. Du côté droit, la route passe au côté gauche de la Savoureuse. Il est très regrettable que ce pont n'ait qu'un parapet très insuffisant : il en résulte un véritable danger pour le franchir dans les nuits sombres, et elles le sont toujours dans ces rochers. Dans mon jeune âge, en venant de la Lorraine et traversant ce passage par une nuit sombre, au milieu d'un orage, ne voyant plus la route, j'étais prêt à me précipiter du haut du pont dans le torrent lorsqu'un éclair me fit voir le torrent sous mes pas, Je reculai avec effroi et pus, grâce à l'éclair, reprendre le milieu de la route. Chaque fois que je franchis ce passage, je me rappelle avec un élan de reconnaissance envers Dieu, qu'un éclair m'y a sauvé la vie.

A l'entrée du pont existe une croix rappelant un évènement sinistre : un rocher détaché de la montagne voisine, roulant avec une épouvantable vitesse a tué un pauvre bûcheron du nom de Verrier. De l'autre côté du pont, se voyait encore une autre croix rappelant la mort accidentelle d'une pauvre femme idiote dont le nom est resté inconnu : « J'ai passé sur la terre comme un songe, et mon nom est tombé dans l'oubli ». Je regrette que cette croix n'ait pas été rétablie ; le signe de rédemption rappelle au voyageur notre état précaire ici bas, et fait naître en nous des pensées sérieuses qui occupent trop rarement notre esprit.

Après avoir fait quelques pas au-delà du pont, la vue se porte naturellement à droite, vers une cascade très remarquable : le torrent sortant d'un bassin profond appelé le *creux-du-van*, répand ses eaux en large nappe sur un rocher de granit : tombant de chute en chute, sur le versant rapide du rocher ; elles se transforment en écume brillante, répandent au loin un bruit étrange d'une sauvage harmonie. Elles se réunissent au pied du rocher et reconstituent le torrent dans son état normal.

A partir de là, la route contourne la montagne. A droite, elle est supportée par des murs en pierres sèches d'une assez grande hau-

teur parfaitement construits et très solides. A l'extrémité de ces murs, du même côté, existe un rocher peu élevé de quelque étendue coupé à pic. Vers son extrémité, touchant le fossé, on peut voir une petite excavation, maintenant obstruée par des ronces et des épines à laquelle on ne donne aucune attention. Elle n'a rien de remarquable en effet, sinon qu'elle a été creusée par M. Duhamel, membre de l'Institut. M. Duhamel a habité Giromagny, comme membre d'une commission de minéralogistes envoyée par le gouvernement qui voulait y établir une école des mines, M. Duhamel s'était lié avec mon père ; il passait souvent chez lui, en faisant ses explorations minéralogiques. Enfant, je m'emparais de son sac à marteaux et je l'accompagnais dans ses excursions. C'est ainsi que j'ai travaillé avec lui, à la petite excavation dont il s'agit. Il souriait à mes faibles efforts pour briser le roc. J'ignore quel intérêt minéralogique il attachait à la vérification de ce rocher.

Plus loin, se présente la petite plaine de *Malvaux* encore marécageuse qui, anciennement a dû être un lac. A droite se voit la vallée de la goutte Thiéry, autrefois habitée par des familles religieuses patriarchales, C'est dans une de ces maisons qu'en 1799 Charles Nodier (1), accompagné d'un autre jeune homme du nom d'Auguste, arriva par une chaude journée du mois de mai, exténué, mourant de faim, y trouva une rustique hospitalité. Une belle jeune fille, d'un esprit naturel remarquable, leur servit du lait et les rafraîchissements dont elle pouvait disposer. Charles Nodier partit de là pour en faire l'héroïne d'un roman sous le titre de la belle Thérèse. Il fait partie de ses souvenirs de jeunesse.

En revoyant de loin la colline de la goutte Thiéry, une foule de souvenirs se présentent à mon esprit ! J'ai gravi ses pentes rapides, abruptes dans mon âge ! Dans le temps de la terreur révolu-

---

(1) Charles Nodier, né à Besançon (1783-1844), littérateur distingué, membre de l'Académie française a écrit dans les *Souvenirs de jeunesse* une nouvelle intitulée *Thérèse* dont l'action se passe à Lepuix. Son héroïne, Thérèse, fille de Christ Burtscher qui fut une des personnalités marquantes du mouvement révolutionnaire dans sa commune, a exercé la profession de sage-femme à Lepuix où son souvenir est encore conservé par nombre d'anciennes familles. En 1802, Nodier écrivait à son ami Weiss : « Du courage, mon bon ami, et au mois de fructidor prochain, nous herboriserons dans ma chère montagne des Vosges et je te montrerai la belle mine de Giromagny et le beau vallon du Puix et la chaumière où habitait cette inconcevable Thérèse Kriss qui a servi de modèle à ma pauvre Stella ». Stella ou les Proscrits, la première nouvelle qu'ait publiée Nodier parut en 1802, trois ans après avoir quitté Lepuix. Cet ouvrage fut une œuvre d'opposition politique contre Bonaparte et valut un emprisonnement à son auteur.

tionnaire, à l'époque malheureuse du schysme, élevé par la fatale constitution civile du clergé, un certain nombre de prêtres voués à la mort ou à l'exil, y ont trouvé un asile assuré. Une maison, si uée presque au sommet de la montagne, près de la forêt, leur servait particulièrement de refuge. Un digne prêtre du nom de Noblet, que par anagramme on nommait M. Bontet, ancien chanoine de la cathédrale d'Auxonne, y faisait souvent de longs séjours. Une chambre particulière était destinée à la célébration du saint sacrifice de la messe ; on y voyait un autel, et on y avait non seulement les vases sacrés, mais encore tous les ornements nécessaires. Les familles qui étaient demeurées catholiques y venaient secrètement, même depuis Belfort, remplir leurs devoirs religieux. On était forcé de se cacher, comme autrefois les premiers chrétiens dans les catacombes. Quant à moi, dans l'âge de faire ma première communion, j'allais à l'école le matin à Giromagny près d'un excellent maitre bon catholique, qui me portait le plus vif intérêt et l'après-midi, je me rendais avec ma jeune sœur, par des sentiers détournés, quelquefois par les bois sans suivre aucun chemin, au sommet de la goutte Thiéry, dans la maison où était le digne prêtre, où il avait l'extrême bonté de nous faire tous les jours le catéchisme. C'est ainsi que j'ai pu faire une première communion avec une douzaine d'autres enfants, non pas dans la colline de la goutte Thiéry, mais dans une autre ferme isolée, à gauche et tout près du saut de la truite, dont nous dirons un mot ci-après, et où se trouvait alors le digne prêtre. Ces hommes apostoliques étaient souvent obligés de changer de demeure pour éviter les soupçons des persécuteurs. J'ajouterai encore un mot : lorsque la conclusion du concordat de 1801 fut connue, mon père fut un des premiers qui en eut connaissance. Deux prêtres se trouvaient alors cachés dans les montagnes : M. l'abbé Pergaud et M. l'abbé Laffé, le premier décédé depuis, curé cantonal à Jussey, près de Vesoul, le second mort vicaire à la cathédrale de Dijon.

Mon père s'empressa de leur donner connaissance de la conclusion du concordat ; il leur écrivit et je fus chargé de porter les missives. Je m'acquittai de ma mission, et je n'oublierai jamais les larmes de joie que je vis couler des yeux de ces bons prêtres ; leur bonheur était sans mélange, leur reconnaissance envers Dieu sans borne. Heureusement que ces temps sont déjà éloignés de nous et qu'on peut croire que nous ne le reverrons plus. Mais le souvenir en est toujours présent à mon esprit et je n'ai pu résister au désir d'en consigner ici les épisodes qui me touchent de si près.

Du lieu où nous avons laissé la route, elle s'élève graduellement le long de la montagne, à gauche de la petite plaine de Malvaux, au milieu des forêts de sapins. Bientôt, on trouve à gauche une mine de cobalt qui n'a jamais été exploitée ; une galerie d'une centaine de mètres qu'on y voit encore parait n'avoir donné aucun résultat. Un peu plus loin, on rencontre le pont dit de la goutte . C'est le sixième. Il est remarquable par sa hauteur et par le filet d'eau tombant perpendiculairement d'un rocher sous son arche. Aujourd'hui ce pont menace ruine et exige des réparations. Celui qu'on trouve à quelques centaines de mètres plus loin, est le pont de la goutte (1) . C'est le plus élevé de tous. Arrivé là, le voyageur descend de voiture et s'arrête pour examiner sa hauteur, sa remarquable construction surtout, les nombreuses cascades du torrent qui se précipitent de la montagne, au milieu des sapins, tombant sous le pont avec un fracas qui donne le frisson. Continuant le chemin, on laisse sur la droite, un tissage mécanique et quelques chalets habités par des montagnards et l'on parvient bientôt à un point de la route bien connu : c'est le saut de la truite. Le saut de la truite est une cascade de dix à douze pieds de hauteur, à quelques pas du huitième pont. Le torrent descendant des montagnes des blanches roches, de l'eau qui tourne, du ballon même, tombe en colonne du haut d'un rocher, dans un bassin de granit, s'enfuit de roche en roche, traverse le pont, et continue sa fuite rapide dans une prairie en pointe. Dans le temps des grandes eaux, les effets produits par la cascade et la fuite précipitée du torrent sont saisissants. On prétend que la truite peut remonter et remonte en effet la colonne d'eau de la cascade, mais ce fait me parait erroné. Sans doute, il y a des truites dans le ruisseau au-dessus de la cascade, mais ce n'est pas une preuve qu'elles puissent la remonter. J'aime mieux croire qu'elles y ont été portées par l'homme et qu'elles s'y propagent naturellement. Ces truites sont noires, petites, d'une vivacité étonnante et d'un goût exquis.

Le saut de la truite est un lieu de repos pour le voyageur en voiture : avant de s'engager plus avant dans la montagne, on laisse respirer les chevaux. Ici, le voyageur à pied quitte la route ; il prend, vis-à-vis du neuvième kilomètre, à gauche, un sentier ra-

---

(1) Nous ignorons pour quel motif notre auteur n'a pas donné les noms de ces deux petits cours d'eau : le premier portant le nom de goutte Louis, le second celui de goutte du lys. La construction des ponts jetés au-dessus de ces torrents remonte à 1762.

boteux, humide, grimpant qui rejoint la route à une certaine hauteur. Il la suit pendant quelques centaines de pas et vis-à-vis de la dernière et chétive habitation, il prend un nouveau sentier, toujours à gauche, dans une prairie agreste, rejoint encore une fois la route, la quitte encore, s'enfonce dans la forêt toujours rapide et ne la retrouve que près d'un chalet, ancienne maison d'un garde qui portait le nom de Bonaparte.

A partir du saut de la truite, le voyageur en voiture, entre réellement dans les nombreuses sinuosités, dans les nombreux contours de la route, bordée de grands arbres, de grands sapins, presque toujours au milieu des forêts. Le premier pont que l'on rencontre, après celui du saut de la truite, est encore remarquable par son élévation et par une nouvelle cascade tombant à pic. Partout, les nombreux obstacles que présentait l'établissement de la route, ont été parfaitement surmontés : ici, des murs solides en pierres sèches admirablement exécutés la soutiennent sur de grandes étendues ; là, des rochers coupés à pic par des mines démontrent que l'homme, par son génie, est le roi de la création et que rien n'arrête son pouvoir.

Au sixième tournant, on arrive au lieu où existait autrefois une fontaine monumentale, lieu bien choisi, d'un aspect frappant et grandiose. En face, on a les sombres montagnes du petit haut, de l'eau qui tourne, les rochers gigantesques des blanches roches, d'un aspect sauvage et saisissant. La nature primitive abrupfe ne peut rien présenter de plus surprenant et lorsque les vents agitent les forêts, on y entend la grande voix de l'immensité qui rappelle à l'homme la puissance créatrice de Dieu. A cette élévation, on respire plus librement un air plus vif, plus léger, plus pur ; l'âme, dégagée des affaires du monde en présence des grands tableaux qui frappent les sens, s'épanouit, se dilate, et recueillie, jouit d'une douce et ineffable félicité.

La fontaine monumentale (1) était placée à la droite de la route, des murs en amphithéâtre soutenaient les terrains supérieurs ; trois sources réunies par des tuyaux en plomb, l'alimentaient d'une

---

(1) A la date du 3 septembre 1787, on lit dans la correspondance de la comtesse de Sabran les lignes suivantes consacrées à ce monument qni a disparu pendant la Révolution : « Au milieu du chemin, l'on trouve une belle et grande fontaine revêtue de marbre que feu M. le Dauphin a fait placer pour la commodité du voyageur et sur laquelle est en conséquence une inscription en son honneur », Le plan de la route royale de Giromagny par un vieux vicaire (1783) nous donne le dessin de cette fontaine construite en 1758.

eau abondante et pure : un bassin vaste, profond, une pyramide en granit, Moïse frappant le rocher comme au désert, une eau limpide comme le cristal jaillissant à flots, une inscription complétaient le monument. A quelques pas se trouvait la maison du gardien, du nom de Baumann qui, en même temps, était le surveillant de la route et chargé de son entretien. Les travaux d'art exceptés, toute la route était à sa charge depuis Giromagny, et il avait un salaire de six cents francs ! On trouvait chez lui asile, secours, aliments ; c'était un établissement agréable, utile au milieu de la montagne, tout cela a disparu pendand la fièvre révolutionnaire qui a ruiné notre belle France ; il s'est trouvé des hommes, ou plutôt des démons à figures humaines qui ont détruit, renversé de fond en comble, sans profit pour eux, un monument innocent, un objet d'art éminemment utile faisant honneur au pays.

Pourquoi pas ? A la même époque n'a-t-on pas renversé les croix, détruit le signe de notre religion ? Tout a donc été détruit, de la belle fontaine du ballon, il ne reste plus rien. Je me trompe, les trois sources sont toujours là, elles coulent toujours au même lieu, et fournissent toujours au voyageur altéré, une eau fraîche, limpide et pure. Les destructeurs n'ont anéanti que l'œuvre des hommes, l'œuvre de Dieu subsiste toujours, les méchants ne peuvent rien contre les bienfaits du tout Puissant.

Quant à l'inscription latine du monument, il serait regrettable d'en perdre la mémoire, la voici :

« Imperat hîc Lodoix ! Nec saxa horresce, nec undas suspice ! Dant rupes pocula, monsque viam. »

On en a fait la traduction libre suivante :

Louis règne en ces lieux ; les rochers à sa voix
Au voyageur surpris, en ouvrant un passage
Pour apaiser sa soif, lui offre un breuvage
Et la nature obéit à ses lois.

On quitte avec regret la place de l'ancienne fontaine du ballon, et l'on s'achemine lentement vers le sommet de la montagne, on n'a plus que deux tournants à parcourir. A l'angle du premier a été construite une maison forestière qui a été occupée longtemps par un garde connu dans le pays par le sobriquet de Bonaparte. Par suite, cette maison forestière est devenue la maison de Bonaparte et n'a plus été connue dans le pays que sous cette dénomination. C'était aussi un asile qui remplaçait celui de la fontaine

monumentale ; on y trouvait à se restaurer. Les forêts voisines, ainsi que la maison, ayant été vendues, l'acquéreur la transforma en chalet suisse. Aujourd'hui, le voyageur passe sans envie d'y entrer, quelque besoin qu'il en ait, il sait à l'avance qu'on n'y trouve plus d'hospitalité.

Depuis le dernier tournant, la route décrit encore quelques sinuosités, quitte la forêt et arrive enfin au pâturage proprement appelé le ballon. C'est le point culminant, mais la route ne monte pas jusqu'à son sommet ; elle contourne, passe près de la métairie et arrive bientôt à la limite du département des Vosges. C'est là sa fin ou son commencement, dans l'ancienne province de l'Alsace. Elle continue en Lorraine, descend près d'une métairie nommée la jumenterie, et par de nombreux contours au milieu de superbes forêts, elle arrive au village de Saint-Maurice, et rejoint la route impériale de Paris à Bâle, par Nancy et Remiremont. Depuis la limite des Vosges à Giromagny, notre route a une étendue de seize kilomètres, et on y compte dix-sept ponts plus ou moins élevés.

La métairie du ballon est située sur un petit plateau. C'est un grand bâtiment peu élevé couvert en bardeaux, renfermant de vastes écuries où l'on réunit pour les traire les nombreuses vaches qu'on nourrit sur les pâturages qui l'entourent. On y trouve en été un beurre exquis, un mets peu connu composé de lait, de crème et d'un certain fromage. On nomme ce mets singulier *matrouille*. Le fermier tient une auberge où, tant mal que bien, on trouve à se restaurer. C'est le point de réunion des promeneurs quels qu'ils soient. Dans la belle saison, les jeunes gens s'y rendent de la Lorraine, de la vallée de Massevaux, de celle de Giromagny, de la Haute-Saône ; on s'y divertit et l'on y danse au son d'un mauvais violon.

Naguère, sa majesté l'Empereur Napoléon III, venant de Plombières, a visité ce point culminant des Vosges ; il s'est arrêté à la métairie et y a mangé une omelette. Quelques jours après cette visite, un certain nombre d'honorables du pays se sont rendus en hâte à la métairie, se sont fait un devoir et un honneur de s'asseoir alternativement dans la place qu'y avait occupée l'Empereur. Voilà, je l'espère, un dévouement qui mérite d'être connu de la postérité.

Mon Dieu, j'ai traversé bien des fois dans ma vie cette montagne du ballon ; je l'ai franchie à toutes les heures, à toutes les minutes du jour et de la nuit, dans les neiges, dans les temps les plus péril-

leux, comme dans les plus beaux jours de l'été. Il ne me reste plus qu'à lui dire adieu. Mais avant de déposer la plume, je ne puis résister au désir de narrer deux épisodes de ma vie, conservés dans ma mémoire.

Dans le temps de la terreur, une dame de haute noblesse, proscrite, se rendait de l'Alsace dans les environs de Metz, pour de là passer à l'émigration. Elle voyageait clandestinement la nuit par des chemins détournés, guidée par des hommes dévoués à la bonne cause. Elle fut adressée à mon père ; elle séjourna quelques jours chez lui, e lorsque toutes les mesures furent prises, elle partit la nuit dans une mauvaise voiture pour traverser le ballon, où de bons Vosgiens l'attendaient pour la conduire plus loin. Je l'accompagnai dans le trajet du ballon, avec un bon montagnard nommé Jean-Claude Adam, qui avait pour mère Eve Vauclair.

Arrivés dans la métairie, on fit un mauvais déjeuner et au moment de nous quitter, la grande dame nous remercia du concours que nous lui avions prêté, puis elle ajouta : « Messieurs, vous vous rappellerez quelque fois, que sur cette montagne, vous avez déjeuné avec la duchesse de.... » Le montagnard répondit à son tour : « Nous nous rappellerons, Madame, que nous avons eu cet honneur ; mais aussi, veuillez vous rappelez quelquefois, que vous y avez déjeuné avec le fils aîné d'Adam et d'Eve ». Oh ! Monsieur, répondit la duchesse, en souriant, vous seriez donc Caïn ! Le bon montagnard, surpris, demeura muet.

Après l'invasion de 1815, les troupes autrichiennes séjournèrent en Alsace. Il y eut parmi elles des désertions et quelques soldats devinrent des voleurs. Traversant le ballon par une mauvaise journée d'hiver, avec un compagnon déterminé, nous trouvâmes la métairie sens dessus dessous, au pouvoir de quatre grands gaillards, de haute stature, simulent l'ivresse, couverts de haillons, parlant un jargon inconnu. Les tables de la seule chambre étaient renversées, les femmes s'étaient cachées, le fermier était dans un état complet d'ivresse et ne pouvait nous être d'aucun secours. Des sacs remplis de butin étaient déposés dans la chambre ; nous comprîmes que nous étions en face de bandits, de voleurs. A notre vue, il y eut parmi eux un mouvement de crainte, mais ils se remirent bientôt et leur attitude devint menaçante. J'en fis la remarque à mon compagnon, l'engageant à ne point se dessaisir de son bâton, afin que dans le cas d'attaque, nous soyions en mesure de nous défendre vaillamment. Loin de craindre, il me proposa d'attaquer, alléguant

que de chacun un coup de bâton, nous en mettrions deux par terre et que les deux autres ne seraient plus dangereux pour nous. Je ne goutai point cet avis; j'eus peur des armes à feu, et ils en avaient en effet ; nous nous tînmes sur la défensive. Après un moment de repos, nous quittâmes la ferme sans obstacle. Nous descendîmes rapidement la montagne, et arrivés au Thillot, j'informai de suite le brigadier de gendarmerie de notre aventure. Il se rendit immédiatement sur les lieux avec sa brigade ; il trouva les quatre bandits dans la colline des Charbonniers, commune de St-Maurice et les arrêta. Ils venaient de voler et dévaliser entièrement la maison de Nicolas Cheviron, située au sommet de la goutte Thiéry, commune du Puix. N'ayant trouvé chez lui qu'un viellard de quatre-vingt ans, il le garottèrent, l'attachèrent avec des cordes, puis pillèrent entièrement la maison, quelques centaines de francs d'argent, deux montres et tout le linge qu'ils purent emporter. Ils furent d'abord conduits à Remiremont, puis remis au général Frimont qui commandait les alliés dans le Haut-Rhin. Après une enquête dans laquelle mon compagnon et moi furent entendus, tous les quatre furent condamnés et fusillés à Colmar. Ce crime est le seul qui, de mon souvenir, a été commis dans les montagnes du ballon.

Notre route avait, autrefois, une grande importance ; elle était la seule voie de communication entre l'Alsace et la Lorraine ; les autres routes franchissant les Vosges sont de date plus récente. La circulation y était très active en été : tous les sels que la France fournissait à la Suisse franchissaient le ballon, et entraient dans ce pays par Belfort, Altkirck et Bâle, en un mot, tout le commerce entre les deux provinces se faisait par cette voie. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : une autre route plus directe, moins rapide, par Bussang, Urbès et la vallée de St-Amarin la remplace avantageusement ; celle du ballon n'est plus guère fréquentée, et ne présente plus d'intérêt que celui qui s'attache aux œuvres d'art.

Il faut convenir aussi que le trajet du ballon est trés pénible et trés long pour les voitures, quoique la route soit fort belle et en bon état. Depuis St-Maurice au sommet du ballon, la route monte sensiblement, sans discontinuer, pendant un parcours de 11 kilomètres. Un cheval ne peut monter que la moitié de sa charge, si elle est complète, il faut deux chevaux au lieu d'un. Il faut ordinairemont quatre heures pour faire ce trajèt. Il en est à peu près de même du côté de l'Alsace, seulement la route est un peu moins rapide. Elle n'est d'ailleurs praticable qu'en été ; en hiver,

elle est encombrée de neiges et inaccessible aux voitures. Dans la même saison, le passage du ballon présente au voyageur à pied des dangers sérieux. Il est, en effet, difficile de se faire une juste idée de la perturbation des éléments ; il faut l'avoir vu pour y croire.

On y trouve souvent plusieurs mètres de neige accumulée, aucune trace de passage humain, aucun chemin pour se diriger, tout est uniforme. On est au milieu d'un nuage épais, plongé dans une obscurité aussi profonde que celle de la nuit ; on peut s'entendre parler sans se voir. Le vent est tellement violent qu'il renverse comme une plume, l'homme le plus robuste ; il forme des tourbillons de neige assez puissants, assez intenses pour vous couvrir en un instant. Si l'on ouvre la bouche, le vent s'y introduit avec force et gonfle le corps comme un ballon. Souvent il faut lui tourner le dos, se cramponner sur un fort bâton pour respirer. C'est au milieu de ce déchaînement des éléments, dans la neige jusqu'au milieu du corps qu'il faut marcher, se diriger par instinct, car aucun chemin n'est visible, aucune voie n'est marquée, aucun indice quelconque ne vient en aide au voyageur. La ligne droite vous égare, il faut décrire un certain contour pour arriver à la métairie qu'on ne voit que lorsqu'on la touche. Mais si l'on n'y parvient pas, on reconnait bientôt qu'on est égaré ; alors la tête se trouble, les forces s'épuisent et l'on y périt misérablement. Il se passe peu d'années sans voir de pareils sinistres.

Il y a trois époques de l'année où il est particulièrement curieux de visiter le ballon et la belle route qui y conduit. D'abord, dans la belle saison de l'été pour y jouir d'un air doux, pur et léger, ensuite, dans celle des grandes pluies, du débordement des grandes eaux, pour y voir les mille cascades, les mille et mille chutes d'eau, se précipitant de tous les rochers, de toutes les montagnes, de toutes les hauteurs, en nappes, en filets, en torrents, produisant un bruit majestueux, impossible à rendre, enfin, dans les grandes tempêtes neigeuses de l'hiver, pour y admirer les sauvages et belles horreurs des éléments déchaînés. J'engage vivement les amateurs à en faire l'expérience, convaincu que je suis qu'ils ne s'en repentiront pas et qu'ils me sauront gré de mon avis.

LA GRANDE PROMENADE

Mon Dieu, pourrai-je encore une fois, avant de mourir, entreprendre et faire la grande promenade que j'ai faite tant de fois dans ma jeunesse, à la sommité des montagnes qui entourent mon village natal ? Pourrai-je encore une fois, commencer leur ascension au pied de la tête des planches, m'élever peu à peu au curtil-persil, à la pointe du mont Ménard, traverser le ballon de la haute planche, les montagnes des belles filles, la tête des fougères, passer à la grande goutte, au stalon, laisser à gauche le ballon de Servance, arriver à celui du Puix ? Pourrai-je, de là, continuer ma course par le pâturage des plaines, le chante-oiseau, la pierre écrite, la grande roche, descendre les grandes fouillies et par le mont Jean arriver au point de mon départ ?

Ce trajet exige au moins cinq heures de marche, quelquefois par des sentiers battus, souvent sans aucune trace humaine, toujours à la sommité des montagnes faisant limite entre l'Alsace, la Franche-Comté et la Lorraine. Ce petit voyage n'a rien d'autrement curieux, Mais l'immensité apparait dans toute sa splendeur et frappe l'imagination. A cette élévation, debout au sommet de ces pointes de rochers, les grands tableaux qui se présentent aux yeux, étendent la sphère de l'esprit, étonnent les sens, font naître de grandes pensées, et l'homme reconnaissant sa petitesse, son peu d'importance, rentre en lui-même et devient meilleur.

Je vais donc encore une fois entreprendre cette grande promenade que j'ai faite bien des fois, qui me plaisait tant, qui remplissait mon âme d'une douce satisfaction. Ce sera la dernière. Je dirai adieu à ces sombres forêts, à ces sites sauvages, aux petits oiseaux qui y font leur demeure, aux sources d'eau pure qui rafraîchissent les rares passants. Je dirai adieu à ces vallées profondes, à ces rochers escarpés ; je leur dirai : vous ne m'attendrez plus ; ma course ici bas est finie ; bientôt, je quitterai ce monde, où je n'ai fait que passer, pour le grand voyage de l'éternité.

J'arrive sans trop de peine, par un sentier raboteux traversant de jeunes forêts, au pâturage du curtil-persil. C'est un gazon stérile de trente à quarante hectares d'étendue. Sa partie inférieure présente un plateau, le surplus s'élève en pente rapide. On n'y voit aucun arbre ; l'hiver, les frimas, les grands vents, les tempêtes renversent, détruisent toutes les plantes, tous les arbres qui seraient disposés à s'y élever et croître.

Ce lieu jouit de la plus mauvaise réputation. C'est là, suivant une tradition, ou plutôt un préjugé populaire qui se perd dans la nuit des temps que se réunissent les sorciers et sorcières du pays pour y célébrer le sabbat. On y entend, dit-on, des bruits étranges, des cris, des chants, une musique infernale nommée haute chasse.

On ne connait pas l'origine de ce préjugé, mais il est fort enraciné dans l'esprit des populations qui, cependant, n'y attachent plus autant d'importance qu'autrefois. J'ai passé bien des fois, souvent la nuit, sur le pâturage en question ; je m'y suis arrêté à dessein, pour entendre, pour voir : je n'ai rien vu, rien entendu. La musique infernale a été muette pour moi, j'en ai conservé quelque rancune contre les sorciers.

Mais d'où vient cette croyance aux sorciers et à leur sabbat ? Elle n'est pas particulière à ce pays ; elle existe un peu partout, les anciens temps en fournissent de nombreux exemples. Pour moi, j'étais à peu près incrédule sur ce chapitre, lorsque les mémoires du comte de Mirville sont tombés entre mes mains. Les ayant lus et relus, je ne sais plus qu'en dire. L'Eglise n'est pas absolument contraire à ces idées, mais comme elle l'annonce elle-même, le mieux est de ne pas s'en occuper.

On s'en occupe cependant dans certaines familles. S'il n'y avait au fond de tout cela que les sorciers et leur sabbat, le mal serait moins grand, mais il y a malheureusement bien autre chose : un homme, une femme ou un enfant tombent malade sans cause apparente : c'est un sort jeté sur l'homme, la femme ou l'enfant, l'auteur est un sorcier. Souvent dans la même étable deux vaches se trouvent enfermées dans le même lieu ; d'autres fois, quoique bien attachées séparément, tous les liens tombent d'eux-mêmes et le bétail se trouve dégagé d'entraves ; c'est encore un sorcier qui a fait tout cela. Que fait-on pour se garantir de ces sortilèges ? On va trouver un contre-sorcier, c'est-à-dire un sorcier supérieur. Quelquefois, il opère chez lui sur le champ ; il récite des formules inintelligibles et finit par insinuer adroitement que ses conjurations mystérieuses forceront le sorcier ou la sorcière à demander pardon et que la première personne qui se présentera le lendemain chez le consultant sera infailliblement le sorcier ou la sorcière coupable. Le lendemain, en effet, une bonne voisine arrive pour quelque besoin ou pour rendre service et la voilà, sans se douter de rien, déclarée socière et coupable de sortilège. Une fois cette conclusion portée, rien ne peut en faire revenir. Dans les grandes occasions, le contre-sorcier vient sur les lieux lui-même :

il arrive mystérieusement, il ne doit être vu de personne en chemin, il entre d'une certaine façon, quelquefois à reculons, tenant à la main une branche d'une plante cabalystique que lui seul connaît. Il fait des fumigations partout, y soumet les patients, ajoutant à tout cela des mots barbares, des formules étranges. Si c'est une vache qui a perdu son lait, il s'en fait apporter une petite portion, le met dans un vase avec certaines plantes dont il fait un secret, le fait bouillir, et pendant l'ébullition, il le pique avec son couteau, en prononçant certaines invocations ; et le lendemain, la vache guérie donne son lait accoutumé. Il ne manque jamais d'insinuer que le premier être humain qui sera rencontré ou qui se présentera le lendemain, sera le sorcier coupable et peu de jours après, un honnête homme est inculpé d'avoir des relations avec Satan. J'ai connu un homme sensé pour tout le reste, de bonne réputation, jouissant d'une honnête fortune territoriale, en dépenser une bonne partie pour se défendre contre les sortilèges dont il se croyait environné, lui et sa famille. Il se maria avec une jeune fille, boiteuse déjà, mais qui savait parfaitement dissimuler ce défaut. Les commères ne s'y étaient pas trompées, mais l'œil du prétendu n'y vit rien. Peu de temps après le mariage, la claudication devint évidente, augmenta et la pauvre femme en vint à la nécessité de se servir de béquilles. Loin de voir là une infirmité naturelle, notre homme se persuada que la claudication de sa femme dépendait d'un sort jeté sur elle. Tous les devins, tous les sorciers, les contre-sorciers du pays, même ceux des contrées éloignées furent appelés, consultés, firent leurs conjurations au grand détriment de sa fortune. Rien n'y fit, la boiterie persista. Notre homme mourut en bon chrétien comme il avait vécu, mais bien persuadé que toute sa vie avait été empoisonnée par les sorciers.

Que faut-il conclure de tout cela ? Il me semble, en premier lieu, qu'il faut admettre qu'en général l'esprit de l'homme est porté vers les mystères, les choses cachées, ténébreuses et qu'il admet volontiers l'intervention des êtres infernaux dans les choses humaines. En second lieu, il me parait aussi, que le même esprit de l'homme, peut tomber aveuglément dans des erreurs grossières et condamnables.

Après avoir fait une bonne pause au plateau du curtil-persil ; après avoir fait l'historique des sorciers et sorcières qui s'y réunissent, assure-t-on, je monte lentement la pente rapide qui se présente, dessinant avec mes pas des nombreux zigzags et j'ar-

rive essoufflé, à la pointe la plus élevée du mont Ménard (1). C'est l'un des plus beaux points de vue du pays. Au midi, on découvre toute la plaine depuis le bas de la montagne jusqu'à la Suisse : Belfort, ses fortifications, ses faubourgs, on aperçoit, on entend et l'on suit de vue les trains de chemin de fer qui remontent vers les Evettes et qui bientôt disparaissent dans le grand tunnel des noirs mouchots, pour ne revoir la lumière qu'au territoire de Champagney (Haute-Saône).

Toute la Suisse est devant les yeux : le Mont-Blanc, la Jungfrau, couverts de neiges éternelles, le grand Saint-Bernard avec ses souvenirs de charité, de bienfaisance, paraissent des montagnes voisines. A gauche, on voit uns partie de l'Alsace, le Sundgau, le grand duché de Baden, la forêt noire derrière laquelle se cachent le Tyrol et les Grisons. A droite, l'on aperçoit l'ancienne principauté de Montbéliard, la Haute-Saône, le Doubs avec ses montagnes calcaires et son sol accidenté. Une foule de villes, de villages, d'habitations paraissent à la vue ; il est peu de situation présentant un aussi vaste tableau.

Après avoir examiné ce curieux panorama, on est surpris de trouver à ses pieds, une pierre de grès taillée en forme de borne, fortement implantée dans le sol, portant des armoiries mutilées et méconnaissables : on se demande quelle est son origine et sa signification. Voici son histoire, elle n'est pas ancienne :

Dans les dernières années de la Restauration, le gouvernement fit faire par ses géographes militaires, une nouvelle carte de France, divisée par départements. Le point culminant du mont Ménard, précisément celui où nous nous trouvons, servit aux opérations trigonométriques des géographes, et correspondait avec d'autres, également élevés, aux quatre points cardinaux. Une tour en bois y avait été élevée, des instruments de mathématiques y avaient été portés, et les opérations terminées, la tour avait été démolie ; à son lieu et place, on installa un repère, une pierre portant les armes de France. Voilà son origine ; faisons maintenant connaître sa mutilation. La révolution de 1830, m'avait indisposé contre les hommes qui étaient au pouvoir, je les accusais d'incurie, d'incapacité.

J'étais outré qu'une poignée de coquins, ayant conspiré si

---

(1) La Haute Planche ou Planche des Belles-Filles dont l'altitude est de 1151 mètres. Ce sommet offre une vue incomparable sur la Trouée de Belfort,

longtemps à la barbe du roi, ayant impunément renversé une monarchie de 14 siècles, surtout qu'il ne se soit pas trouvé près du monarque un seul homme de capacité et de dévouement pour les mettre à la raison. Dans cette situation d'esprit, et pour faire diversion à ma colère, car c'était une colère, je parcourais les montagnes, et dans l'une de mes excursions, dans les premiers jours du mois d'août, les évènements de Paris étaient à peine connus, j'arrivai au point culminant du mont Ménard, et j'y trouvai à ma grande stupéfaction la pierre en question mutilée, les armes de France effacées, sans aucun doute par une main ennemie de la royauté, La mutilation était toute récente, les fragments de la pierre gisaient sur le sol. Je fis d'inutiles recherches pour en découvrir l'auteur ; il resta inconnu pour moi. En apparence, cette mauvaise action d'un forcené n'a qu'une importance secondaire, cependant elle m'a inspiré dans le temps de sinistres réflexions. Je rappelais à ma mémoire, qu'après le traité de la Bidassoa, où fut conclu le mariage de Louis XIV avec une princesse d'Espagne, le cardinal de Mazarin obtint par une donation du roi (1), d'immenses propriétés en Alsace dont les revenus, suivant les mémoires du temps, s'élevaient à 800.000 fr. par an. Or, presque toutes les forêts de nos montagnes firent partie de cette donation ; elles furent délimitées par des pierres-bornes aux armes du cardinal, et malgré les désastres de notre première révolution, elles sont restées intactes. Elles se voyent encore en grand nombre aujourd'hui et les armes de son Eminence n'ont souffert aucune atteinte.

Comment se fait-il, que les armes du roi de France, rappelant un de ses nombreux bienfaits, aient inspiré assez de haine, pour s'en prendre à une innocente pierre ? Quelle est cette rage aveugle, infernale qui poursuit la famille royale ?

Maintenant que nous avons narré ce qui concerne la montagne du mont Ménard, mettons-nous en route, descendons vers le nord, une côte rapide, engazonnée, sans chemin visible, et après un quart d'heure de marche; nous arriverons à la métairie de la haute planche. C'est un pauvre bâtiment construit en pierres brutes, sans mortier, couvert en bardeaux, au milieu d'un pâturage, où l'on nourrit pendant l'été une certaine quantité de bestiaux. Sa situation au revers occidental de la montagne, territoire de Plancher-les-Mines, n'offre rien d'intéressant, ne rappelle aucnn souvenir. Les seuls chemins qui y conduisent ne sont que des sentiers rapides,

---

(1) Par lettres patentes datées de Toulouse en 1659.

âpres et raboteux, seulement fréquentés par les piétons et rarement, car la ferme ne se trouve sur aucun passage, sur aucun chemin. Un gardien y fait cependant sa résidence, même en hiver ; lui et sa famille se trouvent quelquefois ensevelis dans les neiges pendant des mois entiers. Il faut cependant ajouter qu'en été, les jeunes gens s'y rendent en partie de plaisir et cherchent dans ces lieux solitaires la liberté de mal faire.

Remettons-nous en route : montons lentement, patiemment la longue côte qui se présente, toujours vers le nord et nous arriverons, non sans fatigue, à la sommité des montagnes des belles-filles. Je ne sais d'où vient cette dénomination (1) : il n'y a dans ce pays désert aucune habitation humaine ; il est probable qu'il n'y en a jamais eu aucune et que dès lors aucune fille, belle ou laide n'y a fait son séjour. La dénomination subsiste cependant, et outre la montrgne il y a aussi l'étang des belles-filles. Il existe à peu près au milieu de la montagne, au versant oriental, territoire du Puix.

Voici devant moi un sentier bien connu qui croise la montagne ; venant du côté oriental, il passe au versant occidental et s'enfonce dans la profonde vallée de St-Antoine. Arrêtons-nous un peu ; peut-être qu'en consultant nos souvenirs, y trouverons-nous le sujet de quelques récits. D'abord, il est utile de connaître le sentier en question, son usage, son commencement, le point où il aboutit : chacun peut en avoir besoin.

Ce sentier commence à l'extrémité du village du Puix, au bas de la goutte St-Guillaume, passe par des lieux dits barbares : les prés coulis, les ravons, la tête quarrée, enfin près de l'étang des belles-filles, franchit la montagne, descend dans la Haute-Saône, passe près des champs neufs, au plain les bœufs, et arrive au fond de la vallée de St-Antoine, où se trouve une habitation isolée connue sous le nom de vieille hutte. De là, il remonte une seconde montagne, très rapide, très élevée, très sauvage, la franchit et descend ensuite à l'ancienne verrerie de Miellin qui ne subsiste plus. Il continue sa

---

(1) D'après l'abbé Descharrières (Cf. Histoire manuscrite de Belfort) le nom de Planche des Belles-Filles se rapporterait à l'épisode suivant : « Pendant la guerre de trente ans, en 1633, une foule de femmes et de filles des villages environnants, pour éviter les brutalités des Suédois qui occupaient le pays, s'étaient retirées dans les montagnes du Rosemont. Elles s'y construisirent des baraques en branches de sapin. Les Suédois, en ayant eu connaissance, les poursuivirent jusqu'au sommet du Ballon d'Auxelles où ils en firent un terrible massacre. On évalue à 400 le nombre des infortunées qui y trouvèrent la mort. Depuis ce temps, ce sommet dénudé a pris le nom de Planche des Belles-Filles ».

course vers le couchant, franchit une troisième montagne aussi sauvage, rencontre le hameau de la Fonderie, commune de Servance et aboutit au village de Château Lambert, où existait autrefois un ancien manoir qui était la propriété privée de Louis XIV.

De Château Lambert on peut arriver par une belle route nouvellement construite au Thillot, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Remiremont. Il ne faut pas croire que ce sentier soit facile à suivre, il est, au contraire, très difficile, et en tout, digne des sauvages : il se bifurque à tout instant, il meurt, il renait, il contourne ; il s'enfonce dans des forêts profondes et vous tient dans une anxiété continuelle. Il faut, en effet, être bien familiarisé avec les accidents des montagnes pour ne point s'y égarer.

J'ai parcouru ce sentier dans des circonstances graves, heureusement déjà éloignées de nous. Lors de l'invasion des alliés, à l'époque du siége de Belfort, plusieurs familles de cette ville s'étaient réfugiées à la verrerie de Miellin et s'y croyaient en sureté. Ces familles et d'autres en grand nombre, de Lure et des environs, avaient trouvé asile dans les nombreux bâtiments de la verrerie, appartenant à la famille Bollot. Il avait été convenu, entre les Belfortains et moi, que je leur servirais d'intermédiaire pour correspondre entre la ville et Miellin. Par des individus qui entraient à Belfort, dans les nuits les plus profondes en exposant leur vie, je recevais les communications des parents qu'ils y avaient laissés ; je les transmettais ou je les portais moi-même à la verrerie et vice-versa. J'y fus personnellement à l'occasion de la capitulation de Belfort.

Muni de la proclamation du comte d'Artois, de la capitulation même, des nouvelles les plus récentes de Paris annonçant sa reddition, l'abdication de l'empereur, j'y fus reçu à bras ouverts comme si j'avais été un libérateur. On chantait, on riait, on pleurait, on dansait, on m'embrassait et l'on criait à tue tête, au milieu de ces montagnes : Vive le roi !

Je ne dois pas oublier ici une merveille des montagnes des belles-filles : c'est un écho très remarquable ou plutôt plusieurs échos qui répondent successivement aux interrogations qu'on leur fait. Il y en a au moins quatre réponses successives qui s'éloignent et s'affaiblissent et dont la dernière est à peine sensible à l'ouïe. J'y ai conduit un jour un musicien qui y joua admirablement de la flûte et les échos répondirent admirablement aux mélodies de l'instrument. Le musicien était dans l'enchantement, il regretta de

quitter ce lieu et se promit d'y revenir souvent ; j'ignore s'il a tenu parole.

Malheureusement les échos ne sont pas faciles à trouver ; il faut être placé sur un point unique, quelques dizaines de pas au-dessus de l'étang, un peu à droite du sentier. Si l'on ne trouve pas exactement le point unique, les échos sont muets.

Je ne dois pas non plus quitter les montagnes des belles-filles sans dire un mot du revenant qui y fait sa demeure habituelle. J'ai parlé des sorciers du curtil-persil, pourquoi ne parlerais-je pas du revenant voisin ? Des sorciers aux revenants, il n'y a qu'un pas et ceux-ci méritent autant de souvenir que ceux-là. Passant dans son voisinage, je ne puis faire autrement que de me rappeler à son souvenir. Je dirai donc ses faits et gestes d'après la notoriété publique ; elle nous apprend quelquefois des choses curieuses.

Le revenant dont il s'agit jouissait, il y a quelque quarante ans, d'une grande renommée. Il était connu de toute la contrée, était l'objet de toutes les conversations dans les longues soirées d'hiver. Les uns l'avaient vu plusieurs fois, les autres l'avaient seulement entendu ; tous en donnaient des nouvelles plus ou moins circonstanciées. C'était un revenant éminemment frappeur : il passait des jours, des semaines, des mois entiers à frapper continuellement les arbres de la forêt. S'approchait-on du lieu où l'on entendait très distinctement les coups, il s'éloignait, et les coups se faisaient immédiatement entendre plus loin et ainsi de suite. S'il se fut borné à ce rôle inoffensif, on aurait pu vivre avec lui en bonne intelligence ; mais il n'en était pas toujours ainsi : il avait quelquefois des accès de méchanceté fort condamnables.

Par exemple, il lui arrivait quelquefois de promener les malheureux qui s'égaraient dans la forêt de précipice en précipice et de les abandonner ensuite à leur malheureux sort. L'un d'eux fut même victime de sa cruauté : après avoir été promené pendant toute une nuit affreuse de montagne en montagne, exténué de fatigue et de misère, il l'étrangla inhumainement entre deux troncs d'arbre, dans un lieu désert au bord d'un torrent. Lorsque le cadavre fut retrouvé, il fallut couper l'un des arbres pour le dégager, preuve certaine qu'il n'avait pu se placer lui-même dans cette situation, et que le revenant seul était capable de ce forfait ; pour être impartial dans une aussi grave situation, il faut cependant ajouter qu'il n'y avait pas de témoins : le revenant n'avait été vu par personne, sinon par le mort qui ne pouvait plus s'expliquer. N'importe, la rumeur publique qui, comme on sait, a toujours raison a mis le fait

sur le compte du revenant, et sa mémoire en est demeurée chargée. Pour moi, il reste dans mon esprit quelques doutes à cet égard.

Mais le fait ci-dessus ne me paraît pas suffisamment prouvé, en voici un autre plus authentique qui, heureusement n'a pas eu une fin aussi tragique.

Un jeune bûcheron de la commune du Puix devint militaire au commencement de notre première révolution. Il fit toutes les guerres de la République, se trouva à tous les combats, coucha sur les champs de bataille au milieu des cadavres des morts et des mourants sans sourciller. Blessé lui-même, il quitta le service, rentra dans set foyers et reprit son premier état de bûcheron.

C'était alors un homme fait, inaccessible à la peur et qui, en apparence, pouvait impunément affronter tous les revenants du monde. La forêt au-dessus de l'étang des belles-filles était alors en exploitation ; il y travailla. Un jour, à la tombée de la nuit, resté plus tard qu'à l'ordinaire pour terminer une corde de bois commencée, se trouvant seul, les autres ouvriers s'étant déjà retirés, il entendit du bruit au-dessus de lui, et y ayant porté la vue, il vit à quelque distance, un énorme fantôme sans tête, ayant de grands bras, gesticulant avec force. Il le considéra un moment sans éprouver de crain'e ; mais le spectre s'approchant de plus en plus avec des gestes hostiles, la peur s'empara de tout son être.

Abandonnant ses outils, il se sauva avec tant de précipitation qu'il ne suivit aucun chemin, escaladant broussailles, rochers, précipices, fondrières ; il lui semblait que toute la montagne, les rochers, les forêts bondissaient, se renversaient sur lui. Il arriva à la première maison du village, moitié mort, couvert de sueur, tremblant de tous ses membres, et perdit connaissance. On le transporta chez lui, où il fit une grave maladie dont il ne mourut pas, mais qui laissa des traces de désorganisation dans tout son être. La peur, la fugue, la maladie du pauvre bûcheron sont historiques. Quant à la cause, comme on s'en doute bien, elle fut mise sur le compte du revenant avec d'autant plus de raison qu'il était déjà connu et mal famé dans le pays. Quoiqu'il en soit, c'est là son dernier trait de méchanceté ; depuis, on n'a plus rien de mauvais à lui reprocher ; il parait même qu'il a quitté son ancienne résidence ou qu'il s'est converti ; on n'entend plus de plainte, on n'en parle presque plus.

Maintenant que pour l'acquit de ma conscience, j'ai narré les faits et gestes du revenant des montagnes des belles-filles, je vais

continuer ma promenade. Ici, je quitte toute espèce de chemin, de sentier ; aucune trace humaine ne guide mes pas ; j'entre véritablement dans le désert. Je n'ai autour de moi que des forêts profondes ; comme les sauvages, je me dirige au nord, par les indications qu'en donnent les arbres. Le point culminant des hauteurs n'est pas toujours une indication sûre ; ces hauteurs se bifurquent souvent, rien n'est plus facile que de s'y égarer. J'ai environ une lieue à faire dans ces conditions incertaines, avant de rencontrer aucune trace humaine ; grâce à mon habitude des montagnes, j'espère m'y diriger comme un nocher au milieu de la mer.

Je traverse la tête quarrée, j'arrive à la sommité de la profonde vallée de la buisinière, dont le côté oriental est couvert de noirs sapins séculaires et le côté opposé de jeunes taillis fourrés. C'est dans cette partie que se trouve la tanière de l'ours. Cette tanière, comme on la nomme vulgairement, est une caverne dans un rocher qui parait avoir servi de retraite au dernier ours de ces montagnes. La présence des ours dans ce pays n'est poin fabuleuse ; mon grand-père, né en 1722, m'a dit bien des fois avoir assisté à la dernière chasse du dernier ours (1). La bête reçut sept balles dans le corps et alla périr dans la profonde vallée de St-Antoine. Depüis, le pays fut débarrassé de cet animal dangereux.

Poursuivant ma course, j'arrive à la tête des fougères (2), territoire de Plancher-les-Mines. C'est un point très élevé, très sauvage formant plateau, couvert d'une magnifique forêt. Ici, mes souvenirs se présentent en foule ; ils abondent dans mon âme et font battre mon cœur : j'ai habité ce plateau, cette forêt, il y a soixante ans ; j'ai couché des semaines, des mois entiers dans des huttes de charbonniers, des les baraques des bûcherons ; j'ai parcouru, courant comme un daim, ces montagnes, ces déserts. Ma santé était chétive alors, j'étais un enfant malingre dont la vie était incertaine.

Un médecin conseilla à mon père de me faire vivre en pleine liberté au sommet des montagnes ; ce conseil fut suivi, et je fus confié à d'honnêtes charbonniers et bûcherons qui travaillaient dans la montagne susdite, alors en exploitation. C'est ainsi que j'ai vécu comme eux. Quoique ma bonne mère pourvoyait avec la plus

---

(1) D'après Richard, de Remiremont (Cf. Revue d'Alsace 1853), le dernier ours qu'on aurait aperçu dans les Vosges aurait été tué en 1709, dans la forêt de Bussang. Suivant notre montagnard, la disparition de cet animal serait postérieure à cette date et remonterait au milieu du siècle dernier.

(2) La carte de l'état-major donne à ce sommet le nom de Ballon St-Antoine par suite de sa proximité de la vallée de St-Antoine. Son altitude est de 1123 mètres.

grande sollicitude et abondamment à ma nourriture, je mangeais la plus souvent les pommes de terre du bûcheron cuites sous la braise, je buvais ensuite de l'eau de la fontaine voisine aussi froide que la glace, et je prenais alors mes ébats au travers de la montagne. Cette nouvelle manière de vivre changea bientôt ma constitution : je devins agile, fort, robuste et le changement qui s'opéra dans ma sa santé était à peine croyable. Aujourd'hui, je revois les mêmes lieux ; je les reconnais encore dans leur ensemble, mais je ne distingue plus les points où étaient les baraques dans lesquelles je couchais sur des feuilles sèches et de la mousse et où je dormais d'un sommeil profond et tranquille.

Je m'arrête au milieu d'une clairière entourée de hautes futaies ; je me rappelle que je suis seul, au milieu de ces vastes solitudes, à deux lieues plus ou moins de toute habitation humaine. J'écoute : je n'entends que le cri aigu d'un oiseau de proie qui plane dans les airs et le chant musical des feuilles agitées par la brise de la forêt. J'écoute encore, aucun autre bruit ne vient frapper mes oreilles ; je demeure immobile, et une émotion profonde s'empare de mon âme. Comment pourais-je exprimer les sentiments divers qui l'agitent et qui s'y présentent en foule ! Mon Dieu ! je le reconnais, et je m'empresse de le dire, l'homme est bien petit, en présence des grandes œuvres de la création : perdu dans l'immensité, il y est à peine visible. Cependant il en est le roi. Vous avez tout fait pour lui, et vous l'avez mis en possession de tout ; vous avez prodigué les trésors de votre puissance pour lui ; vous avez embelli l'univers pour lui, et vous lui avez dit : jouis de tout. En retour de mes bienfaits, je ne demande que ta foi, ton amour ; je ne t'impose qu'un seul devoir, celui de vivre dans la charité et la vertu. Comment l'homme a-t-il correspondu, comment correspond-t-il aux vues de son créateur ?

Hélas, l'homme est le seul des êtres de la création qui a oublié, qui oublie ses devoirs envers Dieu, qui les rejette ou qui les nie. Les êtres inanimés, ceux qui n'ont pour vous qu'une vie relative, pleine de mystère, ceux doués d'une existence purement instinctive louent le créateur à leur manière et suivent invariablement les lois qu'il leur a tracées. Le cri de cet oiseau de proie, le chant harmonieux de ce feuillage sont des prières qui s'adressent à lui : toute la nature reconnait son maître et elle est soumise à sa puissante volonté.

L'homme seul se révolte, l'homme seul, créature par excellence, ayant une âme immortelle, une intelligence étendue à l'image de

Dieu qui lui permet de distinguer le bien et le mal, l'homme seul, disons-nous, se révolte et dit à Dieu : non, je ne vivrai pas comme tu m'as commandé de vivre. Il est vrai qu'il y a en moi une lumière qui me dit : sois sage, fais la volonté de Dieu pour mériter le bonheur parfait promis dans l'autre vie ; mais il y a aussi en moi un penchant contraire, presque irrésistible qui m'entraine et me conseille à jouir du bonheur présent, en me la procurant par tous les moyens, même par ceux qui sont les plus contraires à la vertu. Ce penchant convient à mon orgueil ; il satisfait mes sens ; c'est lui que je suivrai. Si l'on rappelle à cet homme les peines atttachées à l'infraction des devoirs, il répond encore : ces peines, s'il y en a, sont loin de nous ; nous aurons le temps d'y penser plus tard, en attendant, jouissons. Quel aveuglement ! Mais il y a des hommes plus malheureux encore et qui disent : il n'y a point de devoir ; la vertu n'est qu'un vain mot. Tout finit avec la vie ; après la mort, il ne reste rien de nous. Les châtiments dont on nous menace ne peuvent effrayer que les femmes ou les enfants. Pourquoi donc mettrions-nous des entraves à la satisfaction de nos passions ?

Oh ! les malheureux, les insensés ! Qu'ils viennent ici, seuls comme j'y suis ; qu'ils regardent l'immensité, qu'ils écoutent la grande voix de l'univers ; qu'ils examinent cette boule de terre qui les porte, qui les nourrit, ces globes innombrables qui roulent dans l'espace depuis six mille ans sans jamais s'éarter de la marche, de la voie qui leur a été tracée ; qu'ils observent enfin l'ordre parfait qui règne dans les plus petites choses comme dans les plus grandes et qui produit un ensemble admirable, et s'ils pensent encore qu'il n'y a point de Dieu, je n'ai plus rien à leur dire, j'accuse leur esprit d'aliénation.

Mon Dieu, il y a bien peu d'hommes, je le crois du moins, qui réfléchissent sérieusement sur la grandeur, l'immensité, la sublimité de la création ; qui, recueillis en eux-mêmes, au milieu d'un désert, dégagés de toutes autres préoccupations, méditent humblement sur cette grande œuvre qui est l'image de votre puissance. Oh ! je plains les hommes qui, dans une semblable situation, n'éprouvant aucune émotion, restent froids devant les grands tableaux de la nature ! Pour moi, j'y ai toujours éprouvé et j'y éprouve toujours des émotions profondes impossibles à rendre. En admirant l'ensemble de cette grande œuvre, en descendant dans ses détails, je demeure confondu et humilié de mon impuissance ; mais me rappelant que je suis l'œuvre de Dieu faite à son image, mon âme se relève et

s'agrandit, s'élance vers l'infini ; elle perçoit des beautés admirables qui semblent inconnues au reste des mortels. Je demeure immobile, j'écoute : une harmonie délicieuse m'environne, ma vie demeure comme suspendue, parait n'avoir plus rien de terrestre ; je jouis d'un bonheur intérieur ineffable que rien ne vient troubler, sinon, hélas ! le triste souvenir des affaires de ce bas monde. Oh ! que dans ce moment, elles me paraissent petites les affaires de ce monde ! Mais reprenons notre promenade.

Je m'avance pour arriver au chemin rustique qui, du village du Puix, passe à la goutte des vernes, monte au sommet de Ste-Barbe, de l'ordon Steff, de la goutte du lys, de St-Louis et arrive à la grande goutte. Mais à peine ai-je fait quelques pas que j'entends un bruit sourd, étrange. J'examine et je vois une belle petite bête qui se sauve rapidement. C'est un petit chevreuil que je viens de déranger dans son repos et qui fuit à mon approche. Je lui dis mentalement : ne fuis pas, belle petite bête ; je ne suis pas un ennemi ; je n'ai point d'arme ; loin de vous nuire, je serais heureux de vous rassurer, de vous être utile. Mais elle ne m'écoute pas, elle fuit, elle fuit ; pour elle, l'homme, quelqu'il soit, est un ennemi.

Mais pourquoi l'homme est-il l'ennemi de ces pauvres petites bêtes qui ne font de mal à personne ? Je conçois qu'il fasse la guerre aux animaux nuisibles, malfaisants, dangereux ; mais je ne conçois pas qu'il poursuive et mette à mort une créature innocente qui ne demande qu'un coin du désert pour y vivre tranquille. C'est le droit du plus fort, réplique-t-on. Oh ! ce droit du plus fort m'a toujours paru barbare ; je le déteste et s'il dépendait de moi, il serait proscrit sur toute la surface de la terre. Hélas ! aujourd'hui, il est la devise de la presque généralité des humains !

J'arrive au chemin rustique dont j'ai parlé plus haut, et je parviens à la grande goutte, territoire de Plancher-les-Mines et aussi de St-Maurice, où, il y a quarante ans, j'ai fait une station restée dans ma mémoire. Je revenais de la Lorraine accompagné d'un jeune Belfortain récemment échappé des bancs, l'esprit largement pourvu de grec et de latin : Virgile et Démosthène étaient ses amis de prédilection.

Par une belle journée d'automne, nous avions monté la colline de Presle, commune de St-Maurice, le Stallon, et parvenus à la grande goutte, épuisés de fatigue, nous éprouvions l'un et l'autre deux besoins impérieux : la soif et la faim. Eloignés d'environs deux lieues

de toute habitation, nous ne pouvions espérer de secours lorsqu'il se présenta inopinément devant nous. Une vaste clairière, la même qui se présente maintenant devant moi, était remplie de brimbelliers, joyeux, touffus, chargés de fruits mûrs, abondants, merveilleux, qui nous invitaient à nous régaler. Nous ne nous fîmes pas prier : nous nous couchâmes dans les brimbelliers et pendant longtemps nous savouràmes ce fruit sauvage qui nous parut délicieux et qui l'était en effet. Ce fut pour mon jeune compagnon de voyage une véritable fête qu'il assaisonna de citations poétiques : il improvisa sur notre repas rustique des vers que je regrette de n'avoir pas conservés dans ma mémoire. Ce jeune Belfortain est devenu une de nos plus célèbres notabilités commerciales. Si le hasard me rapprochait de lui, je lui rappellerais les brimbelliers de la grande goutte.

Ici, je quitte encore une fois toute espèce de chemin ; je laisse à gauche le ballon de Servance, le sentier qui conduit en Lorraine, et bientôt j'arrive à un point intéressant de ces montagnes. C'est celui où les trois départements du Haut-Rhin, des Vosges et de la Haute-Saône se rencontrent, se joignent, point indiqué par une triple pierre-borne. Un préfet du Haut-Rhin avait le projet d'y inviter à dîner ses deux collègues voisins : une table triangulaire aurait réuni les trois autorités qui auraient dîné ensemble et chacune dans son département. Ce projet mérite d'être mis à exécution.

J'approche du ballon de Giromagny. Déjà, je vois la barrière ; déjà je vois les vestiges d'une redoute qui y a été construite pendant les Cent Jours par les habitants du pays, par ordre bien entendu de l'autorité militaire et sous sa direction. Cette redoute a une histoire particulière, passablement comique, qui mérite un souvenir ; je vais la narrer tout en poursuivant mon ascension vers le ballon.

Donc la redoute en question avait été construite pendant les cent jours ; elle avait un grand nombre de sœurs dans ces montagnes ; le tout avait coûté passablement de peines, de travaux aux habitants et si les services qu'elles devaient rendre au pays avaient été en proportion des peines, il est probable que l'ennemi n'eût pas vaincu la France. Hélas ! il n'en fut pas ainsi. La redoute faite, il fallait des soldats pour l'occuper ; mais il n'y en avait pas du tout, pas un seul. Que fit-on ? On remit la redoute entre les mains des partisans. Je vous entends ; vous demandez ce que c'était que les partisans ? Voici : les partisans ce n'était pas une grande chose, mais elle faisait beaucoup de bruit, comme les moulins de Don Quichotte. Ce

n'était rien autre chose qu'une poignée d'ultra-libéraux du pays qui, à les entendre, étaient seuls capables d'exterminer les ennemis ou tout au moins de les refouler jusqu'en Sibérie. Ils étaient bien dix en tout !

Le chef, avec le titre de colonel, était un industriel de Masse-vaux ; il avait dans sa cour deux petits canons appelés vis de mulet, servant aux ovations libérales de l'époque ; ils furent transportés dans la redoute et les partisans en prirent possession avec une solennité digne des temps antiques. Toutefois, l'appel n'était pas long à faire ; le nombre dix parut mesquin. On se rappela que Leonidas défendant le passage des Thermopyles avait un plus grand nombre de soldats et on résolut d'augmenter celui des partisans. Sur le champ, tous les gardes-forestiers de la contrée furent appelés : inspecteur, sous-inspecteurs, gardes généraux et toute la plèbe des gardes se rendirent par ordre dans la redoute, et dès lors, elle fut occupée par environ 200 hommes, nombre suffisant pour affronter et repousser toute l'armée ennemie. Il va sans dire que les gros faisaient bonne chére et vivaient bien ; mais les petits qui avaient le gousset vide étaient sur les dents.

Depuis la redoute, on entendait le bruit des armes, des canons, des combats que livrait le général Lecourbe, on voyait le feu des villages incendiés autour de Belfort et tout cela n'était pas rassurant. Aussi le chef des partisans avait pris ses précautions : il avait placé des postes avancés dans les endroits les mieux choisis pour voir l'ennemi de ... loin, il y avait aussi des sentinelles perdues ; enfin rien n'avait été négligé pour mettre la redoute à l'abri d'une surprise. C'est dans cet état que se trouvaient les choses, lorsqu'un évènement inattendu les changea tout à coup et mit fin à cette glorieuse expédition. La sentinelle du côté de la Lorraine (c'était un garde nommé Moroge) vit ou crut voir l'ennemi s'avancer en bon ordre : à l'instant, il eut la chair de poule ; ses cheveux se dressèrent sur sa tète, saisi d'un transport guerrier extraordinaire, il tira un coup de fusil.... en l'air pour donner l'alarme. Cela fait avec une bravoure remarquable, il courut à toutes jambes jusqu'au poste. Celui-ci, après avoir aussi tiré... en l'air, fit de même jusqu'à la redoute, où tout était déjà dans la confusion.

On y avait entendu les coups de feu et l'on ne doutait pas que l'ennemi ne fût proche. Chacun s'était saisi de son bissac, avait fui ou fuyait dans toutes les directions, les chefs n'avaient pas été les derniers à prendre campos.

En un instant, la redoute fut abandonnée ; il n'y resta que

quelques os de jambons bien rongés et les deux vis de mulet. Mais l'ennemi ? Hélas ! il n'y avait point d'ennemi : le garde Moroge n'avait vu que trois Lorrains paisibles qui venaient innocemment travailler dans la montagne. Sa brillante imagination les avait pris pour des ennemis ! Telle est l'histoire de la redoute ; elle revient à ma mémoire chaque fois que j'en vois les ruines.

Continuant ma promenade, j'arrive à la belle route du ballon, au point de la limite des deux départements : des Vosges et du Haut-Rhin. De là, elle descend par de nombreux contours dans les belles forêts du territoire de St-Maurice et dans ce village, elle rejoint la route impériale de Paris à Bâle. Je traverse cette première route, je suis la barrière du pâturage et laissant à droite les sources de la Savoureuse et la métairie, je parviens enfin au point culminant du ballon, l'un des plus élevés des Vosges. On y trouve un plateau favorable au repos dans les beaux jours qui y sont rares ; car le moindre trouble dans l'atmosphère s'y fait sentir avec tant de rigueur que les curieux et les voyageurs s'en éloignent promptement. Aujourd'hui est un jour privilégié : l'air est doux, le vent tranquille ; j'en profite pour y prendre un repos nécessaire et faire quelques réflexions, quelques observations sur les différents aspects que présentent les contrées que j'ai devant les yeux.

La sommité du ballon n'a pas de point de vue véritablement intéressant : la vue ne rencontre que des montagne de tous les côtés.

Au levant s'aperçoivent les deux vallées de Saint-Amarin et de Massevaux. Au-deià de la première domine la pointe du ballon de Soultz qu'on dit plus élevé de quelques mètres que celui-ci. Ces deux hauteurs paraissent très rapprochées ; la distance qui les sépare en droite ligne ne doit pas être de plus d'une lieue (1), et cependant s'il fallait se rendre de l'une à l'autre par les routes ordinaires, il y aurait près de douze lieues de chemin à parcourir. La vallée de St-Amarin est presque entièrement cachée par les montagnes, on ne voit que sa situation. C'est dans cette vallée que venant des Vosges par Bussang, Turenne (2) a passé pour aller battre

---

(1) La distance, à vol d'oiseau, entre le Ballon d'Alsace (1256 mètres d'altitude) et le Ballon de Soultz plus communément appelé le Ballon de Guebwiller (1428 mètres d'altitude) est de 21 kilomètres.

(2) Il y a erreur : c'est un des lieutenants de Turenne qui traversa le col de Bussang et la vallée de Saint-Amarin. Quant à l'illustre général, après s'être emparé de Remiremont, il passa par Rupt, Faucogney, Mélisey où il resta deux jours et le 27 décembre 1674, il arriva au Valdoie où il coucha.

les Autrichiens au Logelbach, près de Colmar, où se voit encore le trophée de sa victoire. C'est dans cette même vallée que s'étant endormi sous un arbre par un temps de neige, ses soldats lui firent un abri de leurs manteaux.

La vallée commence à la sortie de la ville de Thann et continue jusqu'à Urbès et Storckensohn, Wildentein ; elle a une étendue d'environ cinq lieues. Elle est inondée de fabriques : elles ont pris naissance à Wesserling. Avant la première révolution, les princes de Guebwiller (1) avaient là une halte de chasse. Les bâtiments vendus nationalement ont été convertis en établissements industriels ; depuis et successivement, on y a fait des constructions de tous genres qui ont coûté, assure-t-on, vingt-neuf millions ? Les habitants sont tous devenus des ouvriers de fabrique. En sont-ils plus heureux ? Il est permis d'en douter. Ils ont vendu leurs petites propriétés ; ils n'ont plus que leurs bras ; ils ne sont plus libres ; il faut qu'ils marchent au son d'une cloche. La population a dégénéré ; les bonnes mœurs se sont perdues, le luxe et la débauche régnent en maître.

La vallée de Massevaux présente en petit les mêmes phénomènes. Cependant les habitants ont conservé plus d'indépendance ; ils ne sont pas entièrement abandonnés aux fabriques.

La petite ville de ce nom parait avoir été fondée vers le 7e siècle par le duc Ettico habitant alors un château sur la haute montagne d'Eguisheim, près de Colmar. Il chassait un jour dans la vallée avec son fils Masso qui tomba du haut d'un rocher dans la rivière de la Dolleren et s'y noya. Ettico fonda dans le même lieu ou tout près, un couvent de religieures auxquelles il confia les restes mortels de son fils. Il prit le nom de Massomünster, aujourd'hui Massevaux. Les ossements de Masso furent transportés de l'ancienne abbaye dans la nouvelle église ot se voyent encore dans la chapelle à droite du chœur. La vallée n'a rien de remarquable que son petit lac au territoire de Sewen, au pied du ballon, qu'on voit parfaitement d'ici. Les montagnes présentent à la vue quelques chalets rustiques qui ne sont habitables et habités

---

(On montre encore la maison où il logea, la Section des Hautes-Vosges du Club alpin y a fait apposer une plaque commémorative). Il fit tirer le canon pour annoncer son arrivée aux ennemis. Le lendemain 28, il marcha jusqu'à Fontaine. On sait que c'est de là qu'il se dirigea sur Mulhouse pour battre les Impériaux dans les deux rencontres de Mulhouse et de Turckeim (Cf. Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne).

(1) Abbés de Murbach princes de l'Empire.

qu'en été et où l'on nourrit dans les pâturages de nombreux troupeaux.

Au nord, on n'aperçoit que des montagnes ; on voit la belle vallée de Remiremont au fond de laquelle serpente la Moselle ayant sa source à Bussang.

Au-dessus de ce village existe une source d'eau minérale ferrugineuse qui jouit d'une assez grande réputation. C'est dans les villages de St-Maurice et de Bussang que l'on mange l'excellente truite de la Moselle, sous tous les rapports, elle mérite sa réputation. La vallée de Remiremont présente un aspect particulier : la population y est grande, mais les villages sont peu agglomérés. Les habitations sont dispersées en chalets sur le penchant des collines, des montagnes ; elles sont très remarquables par leur blancheur, leur bon entretien et donnent à la contrée uu aspect riant ; mais la sommité des montagnes étant dépourvue de végétation attriste la vue.

Il y avait, il y a environ quarante à cinquante ans, une industrie avantageuse bien appropriée au génie des habitants, principalement pour les femmes : c'était la filature du coton à la main, au rouet. On en filait chaque année dans cette partie des Vosges, principalement l'hiver, des quantités prodigieuses. Ce travail se faisait à la maison même, dans la famille, sous les yeux des père et mère.

Outre le profit qui en résultait, il avait l'avantage de conserver la moralité des enfants. Aujourd'hui, cette industrie n'existe plus : la filature mécanique s'en est emparée.

Elle s'est emparée aussi des enfants qui travaillaient sous les yeux de leurs parents ; elle les renferme dans de grandes salles, hommes, femmes, filles, fils, enfants, et le relâchement des mœurs est à l'ordre du jour. C'est un malheur pour ce pays, comme pour tous ceux où les fabriques se sont établies.

Si du sommet du ballon, on porte successivement ses regards aux quatre points cardinaux, on découvre en esprit l'immensité de la création ; au nord : la France, les Pays-Bas, la Hollande, la Suède, le Dannemarck, la Norvège, l'Islande, la Laponie, la Sibérie, le Kamschaka, les montagnes de glace, le pôle. Au midi : la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Océan, les îles qu'il renferme, l'Amérique du Sud, le Brésil, le Mexique, le Texas, les îles de la mer pacifique. Au levant : l'Allemagne, la Turquie, l Orient, l'Egypte, l'Afrique, l'Asie, la Chine, l'Inde. Au couchant : encore la France, l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, l'Amérique Septentrionale, la Nouvelle Hollande, la Californie, l'Australie, etc.,

etc. Quel immense tableau ! Qui pourra décrire les bourgs, les villages, les campagnes, les peuples dispersés sur cette immensité ?

Qui pourra nombrer les hommes, les êtres, les individus qu'elle contient, renferme et nourrit ? Quelle diversité de nations, de langues, de mœurs, de religions, de sectes, d'opinions, de gouvernements ?

Et si du nombre, je descends dans les individus, si je scrute les âmes, les consciences, mon Dieu, je demeure anéanti d'impuissance et de confusion. Jamais il ne sera possible de dire les passions qui agitent la multitude de vos créatures, jamais il ne sera possible d'exprimer les causes de leurs agitations, le mobile de leurs actions. Toutes les passions les tourmentent : l'orgueil, l'ambition, l'envie, la gloire, les honneurs, les richesses, la satisfaction des sens, le bonheur vrai ou faux, la haine, la colère, la vengeance, tout se trouve réuni dans l'âme des créatures et leur donne cette activité incessante qui remue le monde d'un bout à l'autre sans interruption. Toutes les créatures cherchent, poursuivent le bonheur ; aucune ne le trouve, aucune ne l'atteint, parce que le véritable bonheur n'est point sur la terre. Il n'y a ici-bas qu'un bonheur relatif, auquel personne ne songe, dont personne ne se soucie. De là tous les maux qui accablent le genre humain.

Mon Dieu, que les hommes sont aveugles ! Mais d'où vient cet aveuglement ? Evidemment vous ne les avez pas créés dans cet état, il y a eu chute ; il y a eu perturbation dans la créa ion. Il me semble en effet que l'homme sorti de vos mains, devait avoir une intelligence plus droite, plus puissante, une volonté plus forte pour résister aux mauvaises passions qui l'entraînent ; il semble que sa raison devait avoir plus d'empire sur lui et devait concourir plus efficacement à sa perfection ; il semble enfin que l'homme créé à l'image de Dieu, devait être son représentant sur la terre, et devait suivre en tout la voie tracée par son intelligence suprême. Sans doute, il en était ainsi au commencement ; mais au nombre des prérogatives dont il était doué se trouvait le libre arbitre ; il était libre de choisir entre le bien et le mal ; il était libre d'obéir ou de désorbéir, il a mal usé de cette prérogative : il est tombé et le châtiment s'en est suivi.

Ce châtiment, indépendamment de la mort corporelle, a livré l'homme à ses mauvais penchants, à ses instincts dépravés. Aujourd'hui pour l'empêcher d'être la plus méchante, la plus barbare, la plus ingrate, la plus féroce de toutes les créatures, il faut dans tous

les pays des empereurs, des rois, des potentats, des ministres, des armées, des soldats, des généraux, des cours, des tribunaux, des magistrats, des officiers de police, des gendarmes ; il faut des myriades de lois, des règlements et malgré tout cet attirail, les attentats, les crimes augmentent tous les jours ; partout, il y a nécessité d'augmenter la force armée et les prisons.

Que l'homme ne se plaigne donc point de cet état de choses ; sa dépravation en est la cause ! Cependant malgré la chute de l'homme, malgré la condamnation qu'il a méritée et qu'il subit, malgré le déchaînement de ses passions, il semble encore qu'il a conservé assez de belles prérogatives, assez de raison pour jouir en paix du seul bonheur qui soit possible en ce monde. Il semble que sa chute ne l'a pas tant dégradé qu'il ne puisse encore trouver en lui-même, avec le secours de Dieu qu'il ne refuse jamais quand on le demande avec humilité et sincérité, avec assez de force, de volonté pour se conduire avec droiture dans les affaires de ce bas monde, et par là jouir de la paix de l'âme, de la tranquillité d'esprit et passer doucement la vie.

L'homme est libre, avons-nous dit, il faut qu'il soit libre ; s'il ne l'était pas, il ne pourrait mériter ni récompense, ni châtiment, et nous voyons tous les jours des récompenses et des châtiments, il faut être aveugle pour ne pas les voir. L'homme est donc libre ; puisqu'il est libre, il peut choisir.

Deux routes sont ouvertes : la première conduit au bonheur infini sans fin, la seconde aux peines éternelles. La première, dit-on, est couverte de ronces et d'épines, elle est dure, difficile à suivre, la seconde est couverte de fleurs, elle est douce, agréable, c'est celle que l'on suit préférablement.

Il y a, suivant moi, dans cette manière d'apprécier les avantages et les inconvénients de ces deux routes une grande erreur capitale qui me semble devoir être combattue. La première ne parait couverte de ronces et d'épines qu'en apparence, elle est en réalité la plus douce, la plus agréable ; celui qui la suit invariablement, courageusement, sans dévier, est bientôt inondé de satisfaction, de paix, de bonheur, même dans les plus grands maux, parce que rapportant tout à Dieu, il se réjouit des peines qu'il lui plait de lui envoyer sur la route. La seconde n'est couverte de fleurs qu'en apparence ; les délices qu'elle présente sont trompeuses ; bientôt celui qui la suit éprouve le dégoût, le remords déchirant et toutes les peines qui marchent à sa suite. Cela étant ainsi, comment se fait-il que le grand nombre suit la seconde route ? Cela serait

en effet inexplicable, si l'on ne savait pas que les hommes se trompent presque toujours sur les choses qui constituent le véritable bonheur. Ils sont aveugles sur ce point.

L'accomplissement du devoir est un bonheur ; son mépris est un châtimen'. Voilà ce que les hommes comprennent peu ou point.

Les hommes doivent être gouvernés par Dieu. Rien n'est plus raisonnable ; rien ne peut leur arriver de plus heureux. Pour cela, il leur a donné ses commandements, une charte, une constitution comme on dit aujourd'hui. Ces commandements sont simples, faciles à remplir ; ils conduisent les hommes au bonheur. Les hommes les ont rejetés ; comme Adam, ils désobéissent à Dieu ; ils disent : nous voulons nous gouverner nous-mêmes. Ils se gouvernent eux-mêmes, et voyez le beau tapage, le beau spectacle qui s'en suivent. Tous les ans, dans tous les pays du monde, on fait des chartes, des constitutions qui doivent, suivant les fabricateurs, rendre les peuples heureux. La vérité est que plus on en fait, moins elles valent et plus les peuples sont malheureux. Sous le prétexte de liberté, on les rend esclaves ; sous le prétexte d'instruction, on les pervertit par les leçons de professeurs panthéistes, rationalistes ou athées.

Voyez aussi ce qui se passe d'un bout du monde à l'autre? On ne s'y entend plus ; les idées sont bouleversées, renversées ; le bien s'appelle le mal ; le mal s'appelle le bien. Il y aurait sur tout cela mille choses à dire, mille exemples à citer, mille conséquences à en tirer ; je me borne à poser cette question : où le tapage infernal qui se fait aujourd'hui dans le monde nous conduira-t-il ? Je l'ignore, mais il me parait que la société est bien maladə ; je la crois atteinte d'un mal incurable dont elle mourra, si Dieu ne la sauve par un miracle.

Encore un mot sur le même sujet : vraiment quand je réfléchis sérieusement sur les évènements peu éloignés de nous, sur les évènements contemporains, je ne puis me défendre d'un pressentiment sinistre. Les hommes qui gouvernent les autres, ceux qui prétendent savoir mieux les gouverner, ceux qu'on appelle hommes d'Etat, les écrivains, les journalistes presque en général, ceux enfin qui préconisent leurs talents pour faire le bonheur du genre humain, me paraissent frappés de vertige et privés du sens commun le plus vulgaire.

Ils me paraissent enfoncés dans un bourbier, pataugeant dans la fange, faisant de grands efforts pour en sortir, et ces efforts ne ser-

vant qu'à les enfoncer davantage. Je crains qu'ils ne s'enfoncent jusqu'à une entière submersion dans la boue. Voyez plutôt : nous avions un excellent roi, un roi sage, humain, honnête homme qui aimait la France, qui aimait son peuple, qui ne demandait pas mieux que de faire son bonheur, que détruire les abus que lui avaient légués les règnes précédents, qui y travaillait de tout son pouvoir et qui y serait parvenu.

Pour l'aider dans cette tâche, il eut la bonhommie de demander le concours de son peuple. Ce peuple lui a envoyé tout ce que la France renfermait d'hommes mauvais, dépravés, sans principes, sans religion, sans Dieu.

Loin d'aider le roi, ils ont détruit son autorité, se sont emparés de son pouvoir, l'ont arrêté, assassiné, martyrisé. Ils ont détruit la religion ; sous prétexte de liberté déclaré la France en République ; sous prétexte de bien public, ils ont volé, confisqué, vendu les biens des nobles, des églises, des cures, des fabriques, des couvents, des suspects de royalisme ; ils ont fait faire banqueroute à la France, fabriqué pour quaraute-cinq milliards d'assignats qui sont restés dans les poches des malheureux qui ont dû les recevoir, quoique sans valeur, pour de l'argent comptant et sous peine de mort ; enfin, ils ont couvert la France de ruines et de sang, après quoi, ils se sont dévorés les uns les autres et comme des bêtes féroces. Voilà les œuvres des premiers révolutionnaires, des philantropes, des prétendus sages qui se sont déclarés les amis du genre humain !

Il s'est trouvé un homme de génie, un conquérant qui a chassé cette fange, qui s'est emparé du pouvoir, a établi un gouvernement militaire fort régulier. Quelques-uns de ses actes méritent des éloges ; mais, s'il a fait quelque bien, ce n'était pour lui que des moyens de gouvernement. Il n'y avait rien dans son âme, dans ses principes qui le portât naturellement vers la justice, la vertu. C'était aussi un enfant de la révolution ; il la servait quand elle favorisait ses fins, il la combattait, quand elle contrequarrait ses projets. Pendant une période d'environ dix ans, il tint la France sous un joug de fer, sous un despotisme épouvantable. Il commit des crimes horribles : le duc d'Enguin, surpris par un guet-apens, mourut victime d'un assassinat juridique. Il s'empara de pays, de royaumes qui ne lui appartenaient pas pour les donner à ses frères, à ses créatures ; il porta ses armes victorieuses dans toute l'Europe ; il ruina la France d'hommes et d'argent. Il ne s'en tint pas là : il s'empara des états du Saint-Père, l'enleva de Rome et le conduisit

prisonnier à Fontainebleau, enfin, il se fit excommunier. A compter de ce moment là, sa bonne étoile l'abandonna, sa grande armée fut détruite en Russie par les éléments déchaînés. Deux fois il attira les armées de l'Europe sur la France. Deux fois vaincu, il alla enfin mourir au milieu de la mer, sur le rocher de Ste-Hélène. Les alliés enlevèrent à la France quelques places fortes, lui imposèrent les frais de la guerre fixés à 800.000.000 qu'il fallut payer dans un court délai.

Telle fut la seconde œuvre révolutionnaire des prétendus philanthropes, des prétendus sages qui se sont déclarés les amis du genre humain !

La France échappa à un démembrement imminent ; le frère du roi martyr monta sur le trône, aux acclamations de joie et d'amour de toute la France, sauf cependant les ennemis de l'ordre. C'était incontestablement un bon et excellent roi qui voulait la grandeur et le bonheur de la France. Malheureusement, il avait goûté la fausse philosophie du dix-huitième siècle ; il avait, croyons-nous, trop abjuré les idées de l'ancien régime qui, sauf les abus qu'il y avait lieu de détruire, étaient les bonnes et véritables idées gouvernementales. De plus, dans son exil, il s'était familiarisé avec le gouvernement parlementaire anglais ; il l'avait vu fonctionner et il le croyait bon. C'était une erreur sans doute, mais il était de bonne foi. Aussi, soit qu'il eut agi de lui-même, soit qu'il eut suivi de mauvais conseils, il octroya une charte établissant un gouvernement calqué sur celui de l'Angleterre. Ce fut le malheur de la France, ce fut le malheur de la dynastie de nos rois.

Les partis se formèrent autour du trône ; celui du faux libéralisme remua ciel et terre contre la royauté ; la tribune retentissait des attaques déloyales des prétendus champions de la liberté ; le journalisme faisait chorus. Le roi se vit entouré de conspirateurs, de conspirations. Il lutta péniblement, frappant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il arriva pourtant à la fin de sa carrière et mourut sur le trône. Le premier gouvernement de la restauration, malgré les obstacles qui lui furent suscités, rendit de grands services à la France.

Il paya ses dettes, rétablit le crédit, mit l'ordre dans les finances ; donna une immense impulsion au commerce, rétablit l'ordre partout, et fonda une ère de paix et de bonheur justement appréciée par tous les hommes de bien.

Charles X monta sur le trône et fut en but aux mêmes attaques, aux mêmes conspirations. Il continua le règne précédent, fit rendre

de bonnes lois, diminua les impôts, fit descendre le budget au chiffre de 900 millions, enfin rendit la France heureuse, indépendante, respectée au dedans et au dehors.

Mais ce n'était pas là l'affaire des conspirateurs ; ils redoublèrent audacieusement leurs menées démagogiques. Le roi voulut enfin agir, mais il était trop tard et d'ailleurs, il s'y prit mal ; il était entouré d'hommes incapables ; une émeute d'une poignée de coquins soudoyés le chassa du trône contre le vœu, contre l'intérêt de la France entière, et il alla mourir en exil.

C'est la troisieme œuvre des révolutionnaires, des prétendus sages, qui se proclamaient eux-mêmes les amis du genre humain !

Le premier, le principal conspirateur était le cousin du roi, le fils de Philippe Egalité, que la restauration avait comblé d'honneurs, de biens et de richesse. Il s'en servit contre ses bienfaiteurs, encouragea, soudoya l'émeute et joua si bien son rôle qu'il se fit offrir la royauté par une minorité factieuse de députés, sans pouvoirs, sans mission pour faire un roi. Il va sans dire qu'il accepta. Il se nomma roi citoyen, roi bourgeois, il sortait en chapeau gris, un parapluie sous le bras, donnait des poignées de main à tout le monde. Mais cela ne dura pas longtemps ; il devint bientôt odieux par ses rapines, par l'augmentation de toutes les dépenses ; de 900 millions, il porta le budget à 1800 millions. Enfin, un beau jour, les émeutiers, les mêmes qu'il avait soudoyés, le chassèrent ignominieusement ; il alla finir sa triste et criminelle vie à Clarmont en Angleterre.

Quatrième œuvre des révolutionnaires, des prétendus sages amis du genre humain !

Il se trouva des hommes qui s'emparèrent du pouvoir, qui proclamèrent une seconde république, plongèrent la France dans des excès de dépenses tels qu'ils la mirent à deux doigts de sa ruine. Je ne veux pas les nommer, leurs noms souilleraient ma pensée et ma plume. Heureusement la France s'en délivra par un vote fameux et par le rétablissement de l'Empire. Il marche, il fonctionne. Ses prepas dans le gouvernement ont mérité des éloges, des sympathies des gens honnêtes, amis ds l'ordre ; il semblait destiné à combattre la révolution, à fermer pour toujours la porte des bouleversements. Hélas ! cet espoir n'a pas duré longtemps ; la révolution n'est point morte ; loin de la combattre, le nouvel empire semble la favoriser. Les évènements qui s'accomplissent en Italie en sont la preuve. Nous avons dépensé près d'un milliard, fait mourir cent mille sol-

dats pour prendre à l'Autriche une province et la donner au révolutionnaire piémontais. Et cela, sans droit, sans nécessité, sans profit pour personne, sinon pour la révolution, car il est certain, hors de toute discussion que les Lombards seront mille fois moins libres, cent fois plus malheureux sous le gouvernement piémontais que sous celui de l'Autriche.

Mais ce n'est pas tout : la présence de nos armées en Italie a enhardi les révolutionnaires et ceux-ci, agissant indirectement sous nos auspices, ont chassé trois souverains légitimes de leurs états et usurpé les Romagnes au préjudice du Saint Père. Il est impossible de nier que notre expédition d'Italie ne soit pas la premiére, la seule cause de ces usurpations injustes et des troubles qui existent maintenant dans ce malheureux pays et qui, tôt ou tard, donneront peut-être lieu à des guerres désastreuse. La spoliation n'a qu'un temps, la justice finit toujours par triompher.

Que faut-il conclure de ces tristes détails ? Il me semble qu'il faut en tirer cette conséquence que les révolutionnaires, loin d'être les amis du peuple, sont les plus terribles ennemis du genre humain ; que ce sont eux, de concert avec les prétendus philosophes du 18e siècle, qui ont déchaîné sur le monde entier toutes les calamités, tous les crimes, toutes les révolutions dont nous avons été témoins depuis soixante-quinze ans, toutes les misères, toutes les guerres, tous les fléaux sous le poids desquels l'Europe a souffert et gémi et souffre encore.

C'est en attaquant la religion, la vertu, l'autorité, la légitimité des souverains qu'ils ont produit les désastreux résultats que nous subissons ; c'est sous le prétexte de la liberté qu'ils ont rendu le peuple esclave, sous celui d'économie qu'ils l'ont ruiné. Il faut ajouter que le peuple, la bourgeoisie se sont laissé prendre, entraîner par les discours, les promesses fallacieuses des hommes sans principes, sans lois, sans religion, sans Dieu. Ils les ont applaudi, acclamé, adopté leurs fausses idées, propagé leurs fausses doctrines, se sont réjoui de leur triomphe. N'en est-il pas encore ainsi aujourd'hui ? Ne voyons-nous pas sous nos yeux la mauvaise presse, celle qui sape tous les jours les fondements de la société, qui tend à ramener la barbarie, le droit du plus fort, lue avec avidité par une foule compacte, pervertie, sans foi, sans loi, applaudissant à tout ce qui est de nature à faire le malheur de l'humanité ?

Ne sont-ce pas les journaux révolutionnaires qui ont le plus de lecteurs ? Ne sont-ce pas les brochures impies qui attaquent la reli-

gion, la morale qui ont le plus d'écoulement et qui sont lues avec le plus d'avidité? J'en conclus enfin que la plupart des hommes sont frappés d'aveuglement, de vertige, car ils applaudissent inconsidérément ou bêtement à tout ce qui tend à les rendre plus malheureux. Il en est de même chaque fois que Dieu veut punir les hommes : il les abandonne à leurs sens réprouvés et ils marchent à grands pas, sans le voir, vers un abyme sans fond. Ce n'est pas seulement en France qu'il en est ainsi ; c'est dans tous les pays du monde que la terre tremble sous nos pas.

Indépendamment de ce que nous venons d'exposer ci-dessus, il surgit maintenant dans plusieurs états une nouvelle cause de perturbation.

C'est le prétendu suffrage universel, reconnu comme un droit du peuple et appliqué au choix du souverain. Rien de plus révolutionnaire, rien de plus funeste, rien de plus pernicieux ne pouvait être inventé. Le reconnaître en principe, c'est une des plus fatales aberrations de l'esprit des hommes.

Le suffrage universel, au point de vue du choix des souverains est un bélier destiné à saper les fondements de tous les trônes ; c'est une arme permanente chargée à mitraille, braquée contre tous les potentats ; arme terrible qui sera toujours, irrévocablement, indubitablement entre les mains des assassins du comte Rossi, du colonel Avanti et leurs semblables dans tous les pays du monde. Rien d'ailleurs n'est plus traître, rien n'est plus faux : il est le triomphe de la crapule armée de couteaux-poignards ; il est la terreur des honnêtes gens. Les preuves nous ont été données récemment par un pays voisin.

Ah ! si ls suffrage universel était exercé par des hommes sages, en pleine liberté, sans compression, sans manœuvres révolutionnaires, comme cela vient d'avoir lieu dans un autre pays voisin, je n'aurais rien à dire contre ses résultats. Mais en est-il ainsi partout ailleurs ? N'est-ce pas le suffrage révolutionnaire seul qui a détrôné (pour la forme seulement, car ils l'étaient déjà auparavant) trois souverains légitimes et pris une partie des états du quatrième, tous aimés de leurs sujets, de leurs peuples ?

Qui pourrait dire que les honnêtes citoyens ont été libres de voter suivant leur conscience ? N'importe, c'est un fait accompli, hurlent les révolutionnaires de tous les pays ; il faut respecter le fait accompli. Eh ! malheureux, le voleur qui commet un vol, dans une maison ou sur la route, ne peut-il pas réclamer le bénéfice du fait accompli ? Pourquoi l'arrêtez-vous ? Y a-t-il moins de culpa-

bilité de voler une province que de prendre une bourse ? Voilà cependant où nous en sommes !

Les souverains paraissent en général donner peu d'attention aux deux nouvelles causes de perturbation qui se produisent au grand jour, le suffrage révolutionnaire prétendu universel et le fait accompli. Il est à craindre qu'ils en supportent la peine dans un avenir peut-être prochain. Quelques-uns approuvent, les autres désapprouvent timidement et tendent le dos. Cela est pitoyable.

En s'entendant bien, ils pourraient facilement renverser cet échafaudage révolutionnaire, mais ils ne s'entendront pas, ils se jalousent et se laissent démolir en détail. Cela est arrivé pendant la révolution de 1789 ; cela vient d'rriver en Italie ; cela arrivera peut-être encore ailleurs.

Les malheureux ! C'est pour avoir lâchement subi le fait accompli de 1830 qu'il y a eu révolution en Belgique, en Prusse, en Hongrie, à Vienne, en Espagne, maintenant en Italie, en Sicile, sans ce qui pourra encore arriver ailleurs. A quoi bon les traités ? Celui de Vienne en 1815 ne garantissait-il pas les trônes des souverains signataires ? Cette garantie était non seulement facile à donner, mais facile à accomplir. C'était un devoir qu'il n'était pas permis de répudier. Les souverains n'en ont pas jugé ainsi : ils ont laissé faire la révolution ; ils ont laissé tomber Charles X, usurpé son trône. Aujourd'hui, ils sont exposés aux mêmes attaques, aux mêmes conséquences C'est la loi du talion qui s'applique : comme tu as fait il te sera fait.

J'entends de tous côtés crier au despotisme, à la tyrannie ; c'est le langage habituel des révolutionnaires : l'empereur d'Autriche est un despote, un tyran ; il en est de même du roi de Naples, des grands ducs, du souverain pontife. Tous sont des despotes, des tyrans. S'ils osaient, ils donneraient le même titre à l'empereur des Français. Il n'y a d'exception que pour le Piémontais, le galant huomo, le grand Turc, l'empereur chinois, le gouvernement anglais, le plus voleur, le plus despote, le plus tyran de tous, témoin l'Irlande, l'Inde, les Iles Yoniennes, etc.

Si l'on cherche ce que ces prétendus tyrans ont fait pour mériter ce titre aux yeux des révolutionnaires, on trouve qu'ils se défendent contre les conspirateurs, les francs-maçons, les sociétés secrètes, les carbonaris, les criminels dont la mission, les projets sont de renverser tous les trônes, de détruire toute autorité, et de ramener le monde à l'état sauvage. Il faut remarquer ici, qu'en défendant leur autorité, c'est la société toute entière qu'ils défendent ; c'est l'ordre,

la sécurité, la tranquillité publique ; n'importe, ils ont des gendarmes, des soldats, des juges, des prisons, ce sont donc des tyrans ! Il ne faut rien de tout cela ; les conspirateurs doivent être libres d'accomplir leur œuvre infernale sans craindre ni soldats, ni gendarmes, ni juges, ni prisons.

Et ce qu'il y a de plus significatif encore, c'est qu'un grand nombre d'écrivains qui ont la prétention d'instruire les autres, de diriger l'esprit public, l'opinion, sur les choses et les affaires, applaudissent, approuvent, émettent eux-mêmes ces horribles excentricités. Les hommes du *Siècle,* de la *Presse*, de l'*Opinion nationale,* du *Courrier* et autres feuilles de même trempe, ne remplissent pas d'autre mission. Le *Constitutionnel*, les *Débats* même leur viennent quelquefois en aide, sans compter les journaux étrangers qui sont les plus furibonds. Voilà où nous en sommes ; nous avons fait du chemin depuis trois quarts de siècle !

Je regrette de m'être trop etendu sur ces faits, ces considérations politiques qui se sont inopinément présentées à mon esprit, et que je n'ai pu m'empêcher d'écrire.

Je reprends maintenant ma course : j'ai épuisé mes provisions ; je me suis reposé, j'ai observé, j'ai écrit ; il ne me reste plus qu'à poursuivre mon chemin pour me rapprocher de mon point de départ.

Je descends la pointe du ballon ; je passe près de la métairie sans m'y arrêter. A l'extrémité du pâturage j'entre dans une jeune forêt, je la traverse en suivant la sommité de la montagne et j'arrive bientôt à un autre pâturage appelé les plaines, en langue allemande Weis Krutt. C'est un vaste pâturage presque entièrement situé sur le territoire de Sewen, canton de Massevaux. Il n'a absolument rien de remarquable ; on y trouve des métairies : les grandes et les petites plaines. On y nourrit de nombreux troupeaux en été, on y fait du fromage ; un seul gardien y fait sa résidence en hiver.

Depuis la petite métairie, un agréable sentier conduit au chante-oiseau, commune du Puix ; en suivant ce sentier, on trouve, à gauche, un bois rare dans nos contrées ; c'est le houx, aux feuilles ornées d'un dard aigu. Ce bois ne se rencontre que sur un seul autre point de nos montagnes. Le chante-oiseau est un petit plateau ; de là, on a toute la vallée de la goutte des forges à ses pieds. Plusieurs sentiers s'y bifurquent : l'un va à la métairie, un autre descend dans la colline de Riervescemont, un troisième conduit à Sewen, un quatrième enfin contournant la sommité des montagnes, entre

les territoires du Puix et de Riervescemont, passe près de la Pierre écrite, à la flotterie, arrive au Montjeau et descend à Giromagny. C'est celui que je pratique ; il est rapide, il faut monter.

Je fais une petite halte à la Pierre écrite pour me reposer ; j'ai parlé de cette pierre ailleurs, je n'ai plus rien à en dire.

Me trouvant peu éloigné de la grande roche, je m'y rends en quittant le sentier vers la droite, et je salue de loin l'image de la croix sur laquelle Dieu a voulu mourir pour nous. Rien n'est plus capable d'émouvoir un cœur chrétien, comme cette image sur un rocher gigantesque désert, au sommet d'une montagne élevée où la présence de l'homme est rare et accidentelle. Pour moi je ne puis me défendre d'un sentiment doux, indéfinissable qui élève mon âme, je goûte dans la contemplation de cette croix une indicible quiétude, une ineffable satisfaction. Grâce soit rendue aux senttments de foi, de piété qui l'ont fait élever sur un rocher, au milieu de ce désert.

Un autre sujet de douces réflexions, d'admiration même se présente à côté de la grande roche : c'est une source abondante d'eau vive, aussi claire que le cristal, qui ne tarit jamais, où les rares visiteurs trouvent à se désaltérer. C'est un véritable bienfait que cette source placée à cette élévation dans un désert aride. D'où vient cette eau si pure, si abondante, si rafraîchissante ? Vient-elle des mers éloignées ou des gouffres cachés dans le sein de la terre ? Hélas, je n'en sais rien, les conjectures que les hommes peuvent faire à cet égard me paraissent bien petites, bien puériles. Mais très certainement, cette source, comme tant d'autres, sont des bienfaits de la providence de Dieu, des preuves de sa bonté infinie pour nous, pauvres humains.

Les eaux de toutes les sources des montagnes sont toujours pures et saines ; toutefois, il est dangereux d'en faire un usage immodéré et sans précaution.

On y arrive ordinairement essoufflé, le corps surexcité par la chaleur, le cœur haletant, et dans un état dangereux de boire cette eau glacée, plus dangereux encore de s'arrêter après avoir bu. Dans ces circonstances, il faut manger avant de boire, ne serait-ce qu'un mauvais croûton de pain ; à défaut de pain ou d'autre chose, il faut avant de boire, tremper les deux mains dans l'eau froide, rafraîchir le cerveau, rincer la bouche, en un mot produire une sensation de froid dans le corps avant d'y introduire l'eau froide. On peut boire alors, mais encore à la condition de ne point s'arrêter longtemps.

Pour avoir négligé ces précautions, j'ai vu un bon nombre de jeunes gens forts et robustes, contracter en buvant de ces eaux glacées et se couchant ensuite, des maladies aigües qui les ont conduits au tombeau. Les sources du même genre sont très communes dans les montagnes ; elles sont connues par des noms particuliers qui se transmettent d'âge en âge, de génération en génération. Il y a la fontaine Dieu garde, la fontaine des grandes gardes, la fontaine des roseaux, la fontaine des lares, la fontaine du cerf, la fontaine au loup, la fontaine des œillets, la fontaine Notre Dame et beaucoup d'autres. Toutes doivent nous inspirer des élans de reconnaissance envers Dieu qui a ainsi libéralement pourvu à tous nos besoins.

Depuis la grande roche, je cotoye la montagne en montant doucement et j'arrive aux grands sapins de la froterie, au point culminant appelé motie rossi. C'est une pointe de montagne formée d'une masse de pierres brisées entassées les unes sur les autres, il est impossible de se faire une idée de la multitude de ces pierres, il est encore plus difficile d'expliquer comment elles ont pu être placées dans cet endroit. Elles paraissent appartenir au grès ancien.

De ce point, on a à ses pieds la belle vallée du Puix et le village de ce nom.

Le village et les chalets répandus sur les coteaux présentent une agréable variété. Quoique bornée, la vue rencontre des sites rustiques, grandioses qui la reposent agréablement.

Je descends lentement la pente rapide, tantôt dans les sapins séculaires de la froterie, tantôt dans les grandes fouillies voisines. Bientôt je traverse le beau sentier du Montjean, je le suis jusqu'à l'entrée de la forêt dite le bois du seigneur. Là, je m'arrête et je fais une dernière pause, avant de descendre dans la plaine, pour arriver à mon point de départ.

Je n'ai plus rien à dire et d'ailleurs je suis fatigué de ma course et de mes récits. Mollement couché sur le gazon émaillé de fleurs odoriférantes, entouré de bruyères et de genêts fleuris, je sens mes membres s'engourdir et le sommeil gagner doucement mes yeux ; je m'y abandonne. Je ne dors cependant pas ; je ne suis point éveillé non plus : c'est un agréable état de somnolence qui n'est pas sans charme et qu'on ne peut goûter qu'après une grande course et par un beau soleil couchant. Un dernier effort me ramènera à mon foyer ; mais avant de le faire, j'ai à remercier Dieu de m'avoir permis une dernière fois de faire à la sommité de nos montagnes la grande promenade qui avait tant d'attrait pour moi dans ma

jeunesse. J'ai aussi à dire adieu à ces lieux que j'ai visités ou contemplés : adieu donc forêts, montagnes, rochers, vallées, collines, chalets, villages, adieu tableaux rustiques, sites pittoresques adieu. Il est probable que je ne vous verrai plus que de loin ; mais je vous aimerai toujours.

LE CHATEAU DU ROSEMONT (Rosenfels)

Il y a près de nous deux vallées qui ne sont guère visitées par les curieux : ce sont les vallées de Riervescemont et celle de Lamadeleine. Aucun chemin praticable n'y conduit ; les voitures à bœufs seules peuvent s'y rendre pour l'exploitation des forêts. Le touriste qui s'y rend pour voir le pays est forcé d'aller à pied par des chemins qui ne méritent guère ce nom. Il y a cependant dans ces deux vallées absolument cachées dans les montagnes, qu'on ne voit pas, qu'on ne supposerait pas qu'elles sont là, des habitations, des habitants, des citoyens, des ménages.

On y nait, on y vit, on y meurt comme partout ailleurs ; les conditions de la vie sont à peu près les mêmes partout : il faut travailler, manger et dormir. Sous un certain rapport, ces montagnards sont plus favorablement traités que les citoyens des villes, que ceux des pays d'industrie : on n'y lit point de journaux ; on n'y fait point de politique, le bruit des révolutions qui font trembler la terre n'arrive pas jusqu'à eux. Leur vie simple et laborieuse les met presque tous à l'abri du besoin ; ces avantages sont assez rares pour qu'on en fasse cas aujourd'hui.

Pourquoi ne ferions-nous pas une petite visite à ces montagnards? S'ils pouvaient soupçonner qu'ils trouveraient place dans nos récits ils en seraient fiers et peut-être reconnaissants ; mais il vaut mieux qu'ils l'ignorent toujours, et nous nous garderons bien de leur en rien dire.

Mettons-nous donc en route. le temps est beau, la campagne est belle et riante ; tout nous y convie.

C'est par Vescemont que nous commençons notre course ; c'est à la sortie de ce village, au nord, que commence la vallée, entre deux montagnes, le Fleury au levant, le Montjean au couchant. Le fond de la vallée est une prairie de quelque étendue, arrosé par un ruisseau, appelé pompeusement la Rosemontoise. Ce ruisseau descend des montagnes supérieures du nord au sud, passe au pied du

rocher sur la sommité duquel se trouvent les ruines du château de Rosenfels ; il donne le mouvement à plusieurs moulins à planches et à farine, et après avoir arrosé les prairies de Vescemont, de Rougegoutte et d'Eloie, il se jette dans la Savoureuse, près du Valdoie. On y pêche des écrevisses, des truites, des anguilles ; mais ces poissons y sont rares.

Le village de Vescemont proprement dit n'a pas cent feux agglomérés, mais les habitations s'étendent le long des côteaux du Montjean et du Plainot.

Le hameau de la Planche-le-Prêtre qui en fait partie, est aussi populeux que le village même. Les habitations sont dispersées çà et là sans aucune agglomération. Tous les habitants sont des cultivateurs, des bûcherons, des voituriers travaillant habituellement dans les forêts. Cependant la proximité des fabriques de Giromagny y attire déjà bon nombre de jeunes gens, de jeunes personnes qui y prennent le goût du luxe, du relâchement des mœurs ; c'est un malheur pour eux et pour le pays.

Vescemont est la patrie de Jean Neury qui fut général commandant une expédition des Rosemontois contre les Belfortains. A quel propos cette expédition, quelle est sa date ? (1)

La tradition n'en dit rien ; mais évidemment M. Corret se trompe dans son histoire de Belfort en prétendant qu'elle a eu lieu contre les Suédois au temps de Gustave Adolphe. Non certainement, ce n'est point contre les Suédois que l'expédition a eu lieu, mais bien contre les citadins de Belfort qui furent battus et qui prirent la fuite. Le chant populaire du Rosemont religieusement conservé par la tradition en est une preuve irréfragable. Il est en patois du pays ; nous en donnons ici une copie fidèle et à la suite une traduction en français pour l'intelligence de ceux qui ne comprendraient pas le patois.

---

(1) Tous les auteurs qui ont rapporté cet épisode s'accordent pour le placer pendant la guerre de Trente ans et l'invasion des Suédois dans notre pays : l'abbé Descharrières (Cf. Histoire manuscrite de Belfort), H. Bardy (Cf. les Suédois dans le Sundgau), Corret (Cf. Histoire de Belfort), Bonvalot (Cf. Coutumes du Rosemont), Liblin (Cf. Recherches sur le Territoire de Belfort), adoptent cette opinion d'après laquelle les Rosemontois se seraïent révoltés contre les exactions des Suédois. Nous croyons, avec l'auteur de ces mémoires, que rien ne vient corroborer cette assertion, car la chanson du Rosemont ne fait aucune allusion à la présence des Suédois dans le pays. Les archives sont muettes à l'égard de cette expédition militaire, mais n'est-il pas permis de supposer qu'elle remonte probablement à la guerre des paysans qui éclata en 1525 dans le Sundgau, à la suite des prédications de Mathias Nithard, curé d'Eschentzwiller et dans laquelle les paysans du Rosemont, révoltés, seraient entrés en lutte avec les bourgeois de Belfort ?

1

C'a Dgean Neury de Vescemont, que Due lo botte en gloire ;
Al' vortschie tros d'geos, tros neux po rassembia son monde.

2

Al' vortschie tros d'geos, tros neux po rassembia son monde
A Due veu die Reutscha Preveu, veus' qu'à veute bonniere ?

3

A Due veu die Reutscha Preveu, veus' qu'à veute bonniere ?
Neus l'an leyée dedans Tschâ, dedans Tschâ let d'geulie.

4

Neus l'an leyée dedans Tschâ, dedans Tschâ let d'geulie
Ous' qui y a leschie cinq cents pietons pou vadgeai la bonniere

5

Ous' qui y a leschie cinq cents pietons pou vadgeai la bonniere
Deschu let breutsche di Vâdeu, neus rancontrant les mires

6

Deschu let breutsche di Vâdeu, neus rencontrant les mires
Et tant pietons que cavalie, neus' étins quinze mille

7

Et tant pietons que cavalies, neus' étins quinze mille
Détschassie vos cos de Béfo pou repessa let reviere

8

Détschassie vos cos de Béfo pou repessa let reviere
Cés que ne sarant repessai lou pont pesserant dans lai riviere

9

Cés que ne sarant repessai lou pont pesserant dans lai riviere
Régaidge en hâ, régaidge en bé, ne san qué tschemin panre

10

Régaidge en hâ, régaidge en bé, ne san qué tschemin panre
El' an tirie as contreva, de vé lai crou de piere

11

El' an tirie as contreva, de vé lai crou de pierre
Deschu lai breutsche des ainans, neus an repris neux pridges

12

Deschu lai breutsche des ainans, neus an repris neux pridges
Tos les pos, tos les moutons, totte lai boirdgerie

13

Tos les pos, tos les moutons, totte lai boirdgerie
Al an piquai leux tscheva moira pou sâtai lai barriere

14

Al an piquai leux tscheva moira pou sâtai lai barriere
Jn tschapai â tschu en derrie, neus voyins lo rendre

15

Jn tschapai â tschu en derrie, neus voyins lo rendre
Tos les d'gens de Giromingny tschantins common des ainges ;

16

Tos les d'gens de Giromingny tschantins common des ainges
Tos ces de Sermonmingny brailins common des tschievres

17

Et tos ces de Sermonmingny brailins common des tschievres
S'ils avins péssa poi Angeot et revenus poi lai reviere

18

S'ils avins péssa poi Angeot et revenus poi lai reviere
Tos les aifans du Rosemont serins évus des chires.

TRADUCTION LIBRE

C'est Jean Neury de Vescemont, que Dieu le mette en gloire. Il a marché trois jours et trois nuits pour rassembler son monde. Je vous salue Richard Prevost ; où est votre bannière ? Nous l'avons laissée dans Chaux la jolie, sous la garde de cinq cents piétons. Sur le pont du Valdoie, nous rencontrons l'ennemi ; tant piétons que cavaliers nous étions quinze mille. Otez vos bas, coqs de Belfort, pour passer la rivière ; ceux qui ne pourront arriver au pont passeront dans l'eau. Regardant en haut, regardant en bas, ils ne savent quel chemin prendre : ils ont pris à contrevau du côté de la croix de pierre. C'est sur le pont des ainans que nous avons repris nos biens : tous les porcs, tous les moutons, toutes les bergeries. Ils ont piqué leurs chevaux gris pour sauter la barrière : un chapeau est tombé en arrière ; nous voulions le rendre. Tous les gens de Giromagny chantaient comme des anges ; et tous ceux de Sermamagny braillaient comme des chèvres. S'ils avaient passé par Angeot et fussent revenus par Larivière, tous les enfants du Rosemont auraient été riches.

D'après ce chant populaire, il n'est pas possible de supposer que

la levée de boucliers des Rosemontois ait été dirigée contre les Suédois. Comment, au contraire, ne pas voir que leurs adversaires n'étaient autres que les Belfortains ? Mais pourquoi ceux-ci se seraient-ils emparés par la violence des troupeaux de leurs voisins ? On peut même croire sans crainte de se tromper qu'ils l'ont fait dans la supposition vraie ou fausse d'un siège et qu'ils ont voulu approvisionner leur ville sans bourse délier. Ceci est d'ailleurs conforme à la tradition et jamais un Rosemontois ne se laisse plaisanter par un citadin de Belfort sans leur rappeler ironiquement ce passage du chant populaire : Otez vos bas, coqs de Belfort pour passer la rivière ; c'est toute la vengeance qu'il aime à en tirer.

M. Corret fait encore une autre erreur en écrivant que Jean Neury était un seigneur de Vescemont. Cette localité n'a jamais eu de seigneur particulier. Avant le traité de Munster c'étaient les archiducs d'Autriche ; depuis ce traité, c'était le cardinal de Mazarin comme toutes les autres communes du Rosemont. Jean Neury n'était qu'un simple paysan, il a réuni autour de lui tous les paysans qui ont voulu le suivre ; il a marché en bon ordre, contre les citadins de Belfort, les a mis en déroute complète. Je conçois qu'il serait un peu moins risible d'avoir fui devant un seigneur que devant un simple paysan, mais la vérité exige que les Belfortains en passent par là.

Le chemin qui, de Vescemont conduit dans la colline de Riervescémont, suit le pied de la montagne. Puis, il s'en éloigne, traverse le ruisseau près d'un moulin à planche tombant en ruine. Il n'y a aucun pont pour les voitures, seulement une pièce de bois jetée sur son lit sert aux piétons pour le traverser. Le chemin arrive ensuite au pied des ruines de l'ancien château de Rosenfels. Là, les deux montagnes orientale et occidentale, couvertes de noirs sapins se touchent, se donnent pour ainsi dire la main si l'on peut s'exprimer ainsi. Rien ne les sépare que le ruisseau et la place occupée par le chemin ; elles s'élèvent ensuite vis-à-vis l'une de l'autre à une grande hauteur et semblent se défier.

Un rocher perpendiculaire, d'une élévation d'au moins cent pieds supporte les ruines de l'ancien château, inabordable de ce côté. Pour y arriver, on est forcé de faire un assez grand détour en côtoyant la montagne pour un assez mauvais chemin, conduisant en face des ruines. Elles consistent aujourd'hui en une tour carrée de quinze à vingt mètres de hauteur, construite en pierres brutes mal alignées, mal jointes, mais liées par un ciment tellement dur

qu'il résiste à toutes les intempéries et conserve les ruines telles qu'elles sont depuis des siècles. Telles on les voit aujourd'hui, telles les anciens les ont vues et la plus vieille des traditions les présente dans le même état. L'intérieur de cette tour fait douter qu'elle ait pu être habitée : on n'y remarque qu'une seule ouverture au sud de petite dimension qui ne ressemble en rien à une fenêtre, le sol n'est que de la terre recouvrant le rocher. Au midi, sur le même roc, on voit des vestiges d'anciens murs qui font croire qu'il y avait encore d'autres constructions ; mais ces vestiges sont si peu apparents qu'on ne peut plus aujourd'hui juger de ces constructions. Une dépression naturelle de la montagne ou un fossé creusé de main d'homme, ce dont on ne peut plus décider aujourd'hui, sépare ces ruines du surplus de la montagne. Voilà l'état où se présentent aujourd'hui les ruines de l'ancien château de Rosenfels.

On se demande d'abord si ce château a été habité et d'après ce qu'il en reste aujourd'hui, on est porté à répondre négativement. Cependant la tradition est contraire à cette négation. Elle annonce que le château a été habité ; elle annonce qu'il s'y trouvait d'autres constructions que celles qu'on voit aujourd'hui ; elle prétend qu'une route partant de Vescemont côtoyait la montagne par une pente douce, arrivait au château, et que ce qu'il en reste maintenant ne peut plus donner l'idée de ce qu'il était autrefois. Cette tradition est confirmée par un ancien titre qui existe encore : c'est une copie des us et coutumes du Rosemont, réglant les droits d'usages des habitants dans les forêts, énumérant les obligations de ceux-ci envers les seigneurs. Cette pièce est sans date ; elle a été collationnée sur un titre plus ancien encore, par un notaire du nom de Viellard dont on ne connait plus l'existence, ni le domicile Elle a été produite dans le procès en cantonnement des communes, et comme elle était rappelée dans d'autres titres authentiques, les tribunaux lui ont accordé l'importance d'une pièce probante. Or, un des articles porte textuellement que lorsque le seigneur habite le château du Rosemont, les habitants sont tenus d'y monter la garde ; un autre article les oblige à y livrer annuellement la dîme. Il parait donc que malgré les apparences il faut admettre que le château a été habité.

D'autres questions ne sont pas moins intéressantes : quelle est la date de cette construction (1) ? Quels sont les seigneurs qui y ont

---

(1) Dans le partage fait à Altkirch le 26 Août 1347 entre les quatre filles de Jeanne de Montbéliard, épouse en premières noces d'Ulric, dernier

demeuré, quelle est la cause, l'époque de sa destruction? A cet égard, l'histoire de l'Alsace est muette. On n'y trouve aucun détail, aucun renseignement.

Schœpfln mentionne le château et n'en dit rien de plus ; le père Laguille, ni Grandidier, ni de Golbéry n'en disent pas davantage. C'est une lacune très regrettable. On connait en grand nombre les seigneurs qui ont habité les châteaux dont on voit les nombreuses ruines, à la sommité des Vosges alsaciennes ; on sait l'époque de leur destruction ; en ce qui concerne le château de Rosenfels, on ne sait rien. Il est à désirer que quelque savant déterre quelques faits qui fassent le jour dans cette nuit profonde. La nature des ruines dont il s'agit, la grossièreté des matériaux, le ciment employé annoncent une haute antiquité ; elles doivent remonter, tout au moins, à la noblesse du moyen-âge, alors que les seigneurs plaçaient leurs demeures comme des aires de vautours à l'abri des atteintes humaines. Quant à la destruction, on peut supposer qu'elle remonte à la guerre des gueux ou à l'invasion suédoise.

D.-R.

---

comte de Ferrette, Jeanne, épouse d'Albert, duc d'Autriche eut dans son lot le château du Rosemont « *Rosenuels die Burg* ». C'est la première mention de ce manoir féodal, mais sa construction doit être bien antérieure à cette époque.

SUR UNE TOURBIÈRE DISPARUE

DES

Environs de Froidefontaine

PAR

MM. BLEICHER ET L. MEYER

Le village de Froidefontaine, déjà signalé par divers auteurs au sujet des schistes tertiaires à poissons que l'on y rencontre, est situé à 335 mètres d'altitude sur la rive gauche de la rivière Saint-Nicolas, affluent de l'Allaine, et touche à son extrémité ouest le canal du Rhône au Rhin. Adossé du côté sud à des monticules de diluvium rhénan peu élevés par lesquels prend fin le petit plateau qui s'étend entre Grosne, Boron, Morvillars et Froidefontaine, ce dernier village regarde au Nord la petite plaine formée par les alluvions de la rivière. Cette plaine est limitée, sur la rive droite, près de Charmois et Eschène, par des élévations de terrain qui égalent en altitude celles de la rive opposée, mais qui, suivant M. Parisot, en différeraient par leur constitution géologique. (Diluvium vosgien ?)

A la sortie du village on remarque, à droite de la route de Brebotte, une marnière exploitée tant pour l'amendement des terres que pour la fabrication de tuiles Les schistes et marnes qui y sont mis à découvert doivent être attribués à l'époque tertiaire (assise supérieure de l'oligocène moyen), d'après les travaux de MM. Parisot, Kœchlin-Schlumberger, Muston, Andreae, Kilian, Oustalet et Sauvage, Bleicher et Fliche. Immédiatement au-dessus de ces marnes schisteuses se trouve une tourbière disparue aujourd'hui, c'est-à-dire arrêtée dans sa formation et recouverte de terrain de transport.

Prise dans son ensemble, elle apparaît, sur la paroi nord de la marnière, sous la forme d'une zône de couleur brun-foncé, qui toutefois peut échapper au visiteur inattentif, à cause des fréquents éboulements du terrain superposé. Son épaisseur n'est pas égale sur

toute la longueur visible, mais semble plutôt s'amincir dans les deux sens de la coupe et affecter la forme d'une couche lenticulaire. Sa plus forte puissance est d'un mètre environ. Quant à ses autres dimensions, elles ne peuvent être précisées pour le moment, le terrain qui la recouvre n'offrant aucune excavation ni entaille où l'on puisse constater ses limites.

La tourbe fournie par ce dépôt non encore signalé jusqu'ici n'est, certes, pas utilisable comme combustible et ne sera donc jamais exploitée ; elle est, en effet, trop mêlée de marne pour pouvoir brûler régulièrement, et laisse des résidus considérables. Par endroits la marne s'y trouve mêlée dans de telles proportions que la dénomination « tourbe » devient même impropre.

Les eaux du marais tourbeux qui nous occupe étaient ferrugineuses, car les matériaux déposés sont fréquemment enduits de limonite terreuse. Les restes végétaux qui ont fourni les éléments constitutifs de notre tourbe ne sont pas toujours assez bien conservés pour permettre au spécialiste de reconnaître les espèces auxquelles ils appartenaient.

Une faune assez nombreuse, dont on trouvera plus loin la liste, y a également laissé des vestiges, et permet, avec la nature de la flore, d'apprécier sinon l'âge relatif, au moins le facies de la tourbière.

Le terrain qui recouvre la tourbe atteint une puissance, dans la marnière, d'environ 40 centimères, et se compose d'une argile de couleur gris-brun qui, en sèchant, se réduit en fragments prismatiques et renferme quelques galets roulés, pour la plupart de quarzites de provenance alpine.

Un examen approfondi des dépôts de diluvium de la contrée mène l'observateur à conclure que ces dépôts ont dû être remaniés, notamment par les eaux de la rivière Saint-Nicolas, de manière que les argiles recouvrant la tourbe peuvent être considérées, d'accord avec M. Oustalet (1), comme alluvions de cette rivière. On nous a affirmé qu'elles servent, mêlées aux marnes sous-jacentes, à la confection de tuiles.

L'un de nous a recueilli, soit dans la tourbe, soit dans les marnes remaniées qui y sont mélangées, les coquilles suivantes ;

Helix sericea Müll.

H. pulchella Müll.

---

(1) Notice sur les couches à Meletta de Froidefontaine par M. E. Oustalet ; Bull. Soc. géol. de France, 2e série, t. XXVII, p. 383.

H. nemoralis Linn type.
Hyalina cellaria Müll.
Cochlicopa (Zua) lubrica Müll.
Pupa muscorum Linn.
Pupa (vertigo) pygmea Drap.
Planorbis umbilicatus Müll.
Limneus truneatulus Linn.
Limneus palustris Moq. Tand. forme petite.
Sphærium rivicolum Leach.

Des débris de *corselets* et *d'élytres d'insectes coléoptères* indéterminables s'y rencontrent encore en assez grande abondance.

Quant à la tourbe, elle est formée de débris végétaux parmi lesquels domine une mousse du genre *Hypnum,* des rameaux de plantes ligneuses très menues, des *rhizomes* et *tiges de Cypéracées,* des *utricules* avec *akène* inclus d'une espèce du genre *Carex* qui a dû être très répandue en cet endroit, et enfin des fragments de feuilles caduques macérées, et dans un état de conservation tel que nous y reconnaissons avec doute le *chêne,* une espèce de *saule,* le *noisetier.*

La marne remaniée, feuilletée, mêlée à la tourbe, est remplie de débris ligneux très fins, d'impressions de *tiges* et de *sporanges* bien conservés de *chara.*

Les tiges de chara ont le plus souvent laissé dans les feuillets de la marne une empreinte blanche avec la trace des cannelures provenant de la saillie des cellules du cylindre extérieur.

Les sporanges atteignent de $0^{mm}9$ à 1^{mm} de longueur sont allongés, de couleur blanche ; leurs cellules spirales extérieures ont les parois calcifiées et l'intérieur est vide, d'où la difficulté de les isoler et d'étudier la rosette que les termine. Quoiqu'il soit difficile de déterminer exactement un chara à l'aide des seuls caractères énoncés plus haut, il semble qu'il s'agit ici du *chara fœtida A. Braun* plutôt que d'une autre espèce. Il est cependant à noter que les dimensions des sporanges de l'espèce actuelle sont un peu inférieures à celles de nos sporanges.

D'après l'ensemble de la faune et de la flore que contient cette tourbe, d'après sa situation même, il n'est pas permis de l'attribuer à une époque très ancienne.

Cependant elle paraît indiquer un état de choses qui diffère de l'état actuel, et l'emplacement qu'elle occupe devait être en communication plutôt intermittente que permanente avec un cours d'eau,

et occupé par une sorte de tourbière, ou mieux, de fond marécageux couvert de mousse humide. Les eaux ont dû y amener de plus ou moins loin des coquilles terrestres, des feuilles, des fruits, des débris d'insectes, tandis qu'un certain nombre de mollusques palustres pouvaient y vivre, et que des plantes des mêmes stations y prospéraient et y laissaient leurs traces.

La composition de la faune malacologique indique une station fraîche et humide, et quoique toutes les espèces qui s'y rencontrent soient encore actuellement vivantes dans les environs, elle n'est pas sans intérêt.

En effet, on y constate la plupart des espèces considérées comme caractéristiques du lehm d'Alsace, et ce fait, rapproché d'autres que nous avons observés en Alsace comme en Lorraine, nous démontre qu'il faut être prudent dans la détermination comme lehm d'un dépôt diluvien.

La flore ne présente également rien de particulier ; les chara et les carex sont actuels et quoique la tourbière ait disparu sous un manteau d'alluvion dans laquelle entrent des cailloux alpins, elle peut fort bien ne pas être considérée comme appartenant aux temps préhistoriques.

Le fond marécageux de Froidefontaine a pu être comblé par des apports du voisinage, qui ont entraîné avec eux des cailloux du diluvium alpin qui affleure aux environs, sans qu'il y ait communauté d'origine, ni surtout contemporanéité entre les deux dépôts.

DATES DE LA DÉCOUVERTE

DES

GROTTES DE CRAVANCHE

Jusqu'en 1835 on ne soupçonnait pas au village de Cravanche l'existence de grottes dans le Mont. On connaissait bien sur le bord du chemin qui conduit à Essert un trou, au ras de terre, connu sous le nom de Trou du diable, mais on était loin de soupçonner que cette ouverture, du reste assez étroite, donnât accès à des chambres, et personne n'avait jamais eu la pensée de s'y engager, peut-être par crainte superstitieuse, ce trou se trouvant à peu près à deux cents mètres des Combes-la-Dame où régnait la légende de la dame blanche apparaissant à certains moments de l'année. On était persuadé dans le village que cette dame blanche, que personne n'avait jamais vue, bien entendu, était la dernière châtelaine du château que les habitants de Cravanche croyaient avoir existé en cet endroit. L'idée de l'existence de ce château reposait sur les ruines d'un poste militaire romain dont il a été parlé dans le bulletin 9, page 34.

En 1835, des individus, poussés par la curiosité, s'engagèrent dans cette ouverture et se trouvèrent, à leur grand étonnement, dans une vaste chambre à l'entrée de laquelle se trouvaient le squelette d'un sanglier et celui d'un loup.

Le bruit de cette découverte se répandit bien vite dans le village et je fus, avec quelques camarades, un des premiers qui pénétrèrent dans cette grotte ou plutôt dans ces grottes, car il y avait trois chambres, la première plus vaste que les autres. Elles étaient tapissées de stalactites et de stalagmites dont quelques unes se rejoignant formaient des colonnes. Outre les concrétions que l'on rencontre nécessairement dans toutes les cavernes à infiltration d'un liquide tenant en dissolution les sels du terrain qu'il traverse, le plancher était parsemé d'autres concrétions qu'une imagination vive aurait peut-être transformé en objets de l'industrie humaine tels que tombeaux, meubles, etc., mais qui, en somme, n'étaient que des pierres à employer avec plus ou moins d'art à faire

les bordures d'une corbeille dans un jardin. Le plancher de ces chambres, surtout celui de la première, était littéralement formé de petites vasques d'une eau nécessairement claire comme du cistal. Pour passer d'une chambre à l'autre il fallait sauter sur la crête de ces vasques dans le liquide glacial des quelles les maladroits prenaient un bain à la grande joie des compagnons assez adroits ou plutôt assez heureux pour ne pas trébucher.

En 1864, M. Thiault, propriétaire de la brasserie de Cravanche, obtint de la ville de Belfort l'autorisation de transformer ces grottes en une vaste cave où il remise ses bières de garde. Les travaux entrepris à cet effet constatèrent jusqu'à l'évidence que ces grottes n'avaient jamais été habitées, les ouvriers n'ayant trouvé aucun objet de l'industrie de l'homme préhistorique ; et cependant ces grottes ayant une ouverture au ras de terre étaient sur le même palier et formaient de belles et vastes voutes régulières. La cause de l'inhabitation de ces grottes par nos ancêtres réside peut-être dans les infiltrations continues et abondantes de ces cavernes.

Les deux autres grottes qui rendent le village de Cravanche quasi-célèbre et que visitent journellement de nombreux touristes, ont été découvertes à la suite de coups de mines dans les carrières ouvertes pour l'extraction de pierres destinées à la construction du fort du Salbet : la première au mois d'avril 1876 et la seconde au mois de février 1890. Les squelettes, les débris de poterie, les haches et autres objets fort nombreux et fort curieux que les ouvriers rencontrent journellement sous leurs pioches, font croire que ces grottes ont servi d'habitation à l'homme préhistorique Cependant en présence des nombreux débris humains que l'on trouve, ont pourrait peut-être se poser judicieusement cette question : ces grottes ont-elles bien réellement servi d'habitation ou plutôt ne seraient-elles pas d'anciennes nécropoles ? Aux personnes qui s'occupent de l'histoire de l'homme préhistorique, cette science nouvelle en voie de création, à résoudre cette question.

Il est jusqu'à présent, impossible malgré les recherches minutieuses qui ont été été tentées, de découvrir l'entrée de ces grottes.

M. Grad, dans la relation savante qu'il a faite de ces cavernes, insinue que l'entrée a bien pu être fermée par des alluvions venues des Vosges. C'est, à mon avis, une opinion un peu hasardée, attendu que les terrains de Cravanche ne sont absolument pas des terrains d'alluvions.

Ces grottes avaient nécessairement une entrée. Cette entrée, vu

l'épaisseur des parois, formaient peut-être une galerie plus ou moins longue ayant deux ouvertures, l'une extérieure l'autre intérieure. En admettant que l'ouverture extérieure soit bouchée par l'accumulation des terres, conséquence des révolutions séculaires, l'ouverture interieure doit exister encore d'une manière plus ou apparente sur les parois d'une des chambres habitées ; et si la version de M. Grad est vraie, cette entrée doit être bouchée par des alluvions qu'on doit forcément retrouver et dans le cas où cette ouverture ne serait pas bouchée par des alluvions problématiques, elle doit se reconnaître plus ou moins par la forme, le cadre, en un mot par quelque chose de régulier provenant du travail de l'homme et tranchant sur les parois abruptes, les habitants de ces cavernes n'ayant pas manqué, je crois, de donner une certaine aisance à l'entrée de leurs habitations. Je m'étonne donc que les personnes qui s'eccupent tout spécialement de ces grottes n'aient pas songé à l'idée que j'émets et ne fassent pas tout leur possible pour retrouver cette ouverture intérieure qui forcément doit exister. A elles donc de diriger leurs investigations de ce côté-là et de résoudre ce problème qui ne manque pas d'intriguer les personnes venant visiter les anciennes demeures de nos ancètres, cet *homo primigenius* d'où descend l'homme actuel que la langue scientifique nomme *homo sapiens*.

Dr Corbis.

LA COMPLAINTE

DE LA

CONSPIRATION DE BELFORT

Dans le dernier Bulletin de la *Société belfortaine d'Emulation*, M. Georges Spitzmuller a publié d'une manière très complète et très intéressante cet épisode de l'histoire de la Restauration connu sous le nom de *Conspiration de Belfort*. Ce récit qui n'occupe pas moins de 105 pages, a dû certainement exciter la curiosité des habitants de notre ville, principalement celle des vieux Belfortains dont les parents ou les amis ont été plus ou moins compromis dans cette affaire.

Nous regrettons toutefois, dans ce travail, l'absence complète de références : pas un seul nom d'auteurs n'est cité, pas un seul titre d'ouvrages n'est indiqué. On voit cependant que l'auteur a lu et consulté de nombreux documents, qu'il a puisé à plus d'une source. Mais il aurait dû avoir soin de le dire, afin de renseigner d'une façon plus précise ceux qui pourraient avoir le désir d'approfondir ce sujet.

L'ouvrage publié à Colmar en 1822 sous ce titre : *Cour d'assises du Haut-Rhin. Affaire dite Conspiration de Belfort* (Decker, in-8° de 414 pages), paraîtra à beaucoup de personnes comme ayant été trop exclusivement consulté. Et, en effet, plusieurs fautes, qui ont échappé aux rédacteurs de ce compte-rendu judiciaire, et qui auraient pu être très facilement corrigées, subsistent dans le texte de M. Spitzmüller, qui voudra bien nous pardonner cette petite et amicale critique.

Il n'en est pas moins certain que sa relation, bien écrite et présentée sous une forme dramatique et originale, a fait connaître un des épisodes les plus intéressants de notre histoire locale.

Cette affaire, très sérieuse au fond, a eu naturellement, ainsi que beaucoup de choses en ce monde, son côté plaisant. Comme, jadis, tout finissait en France par des chansons, la Conspiration de Belfort aboutit aussi à une complainte. Et ce ne fut pas le côté le

moins curieux de la chose, car il montra que si l'opinion publique fut vivement impressionnée, en Alsace, par ce procès que l'on cherchait à faire le plus retentissant possible, ce fut dans un sens tout opposé à celui auquel s'attendait le gouvernement.

En haine d'une Restauration faite à l'aide des baïonnettes étrangères, encore grisée par les souvenirs glorieux de l'Empire, la masse de la population conçut pour cette brave, libérale et si téméraire jeunesse, une sympathie que l'on s'explique encore mieux aujourd'hui ; elle lui donna, comme de juste, le beau rôle, et la complainte ne fut que l'expression comique, mais convaincue, de l'effet produit par la conduite, aussi généreuse qu'étourdie, de la plupart de ces jeunes gens, trop pressés, trop irréfléchis et trop bruyants pour être de veritables et dangereux conspirateurs.

La complainte de la *Conspiration de Belfort,* assez répandue pendant et après les débats du procès, s'oublia vite, comme tout ce qui n'est pas imprimé ou écrit. On en répétait des couplets, entendus ça et là, que l'on retenait tant bien que mal. Naturellement, c'étaient ceux qui, par leur méchanceté et leur malice, visaient des fonctionnaires mêlés à l'affaire ou des membres de la Cour royale préposés aux débats, se colportaient et se répandaient le plus volontiers. Mais peu de personnes, parait-il, se donnèrent le soin de transcrire les qualre-vingts ou cent couplets dont se composait cette interminable chanson. A n'en pas douter, et bien qu'on l'ait attribué à un seul auteur — un conseiller à la Cour encore ! — c'est une œuvre collective. Quelques strophes sont dues à de jeunes avocats moqueurs et spirituels, à des spectateurs mordants et rieurs, à des mécontents boudeurs et vindicatifs ; d'autres ont été ajoutées après coup ; puis, chacun, chansonnant et bafouant le personnage qui lui était le plus antipathique, la complainte menaça de s'allonger indéfiniment.

Dans la copie que nous avons pu nous procurer autrefois à Belfort, il y avait 98 couplets. Malheureusement les 18 premiers manquaient. Une autae copie, qui n'en avait que 81, nous fut donnée en 1868 par Charles Gérard, l'éminent avocat à la Cour d'appel de Colmar, le savant auteur de l'*Ancienne Alsace à table.* Celle-ci présentait tous les caractères d'authenticité désirable, car il la tenait lui-même de Colmariens, qui avaient assisté aux fameuses Assises de 1822. En confrontant ces deux copies nous avons pu corriger de grosses erreurs ; ajouter quelques couplets omis dans l'une, en intercalant ceux qui, dans l'autre, permettaient de

combler une lacune ; en retrancher enfin plusieurs par trop scabreux et personnels.

La version que nous offrons aujourd'hui aux membres de la *Société* d'*Emulation* sera donc aussi complète que possible. On pourra, nous le croyons. la considérer comme définitive. Par le retranchement de certains passages, renfermant des allusions malséantes et d'ordre tout privé, elle ménagera toute espèce de susceptibilités. Ces allusions,qui pouvaient offrir à l'époque quelque piquant, seraient actuellement tout-à-fait incompréhensibles, et partant aussi déplacées qu'inutiles. Nous n'avons conservé que ce qui avait trait au caractère du fonctionnaire public et de l'homme politique. Tous ceux qui ont siégé dans ces célèbres audiences, président, procureur-général, avocats généraux, conseillers, appartiennent maintenant à l'Histoire, et il est permis à la postérité de les juger en dernier ressort.

Nous ne donnerons d'explication que pour les couplets 61 à 66 inclusivement, qui visent le conseiller-instructeur, dont les antécédents prêtaient plus particulièrement à la critique du moment, et qui nous intéresse tout spécialement, parce que c'est un enfant de l'Alsace, et un de ceux qui font le plus d'honneur à leur pays.

Philippe de Golbéry qui, au mois de septembre 1820, avait été appelé aux fonctions de conseiller à la Cour royale de Colmar, eût à remplir, dans l'affaire de Belfort, le rôle de juge-instructeur. Il était très connu à Colmar, puisqu'il y était né en 1786, et que toute sa famille y habitait depuis que son bisaïeul avait acheté, en 1714, la place de greffier en chef au Conseil souverain d'Alsace. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été plus en vue qu'aucun autre, tous ses faits et gestes étant sus et diversement appréciés suivant les opinions de chacun.

Nommé le 29 janvier 1813, à la place de procureur impérial dans sa ville natale, Golbéry fut amené, par les évènements qui suivirent et par la part qu'il y prit, à donner sa démission dès 1814. C'est que, dans ce court intervalle, il avait pris les armes pour défendre la France envahie par l'étranger, et qu'il avait fait campagne, en qualité d'officier d'un corps franc, contre ceux qui venaient rétablir le trône des Bourbons, dont il allait, quelques années après, devenir le serviteur. Il était évident que cette époque de sa vie devait être sévèrement jugée par ceux qui, regrettant le régime impérial, — et ils étaient nombreux, — l'avaient connu dans toute la fougue de sa jeunesse et dans toute l'ardeur de son patriotisme.

Ecoutons Matter, son biographe et son ami, nous dire quels motifs guidèrent alors sa conduite :

« Douloureusement ému de nos catastrophes de 1813, comme un Français qui avait servi aux avant-postes de l'Empire, dévoué comme homme du parquet aux institutions du pays et à ce génie créateur qui les avait fondées pour tous les besoins de grandeur de sa nation, Golbéry ne se consolait pas de la perte de tant de pays glorieusement conquis. Dans cette situation d'esprit, il reçoit de son oncle, le capitaine de Muller, une lettre pleine d'un patriotisme exalté et d'excitations belliqueuses à l'adresse de la brave Alsace : « Après avoir vu ses plus nobles enfants combattre pour la gloire des conquêtes, souffrirait-elle l'invasion étrangère sans courir aux armes et défendre ses riches foyers avec l'invincible énergie qui caractérise sa population, celle du Haut-Rhin surtout ? » Le ton de la lettre n'était pas généreux seulement, il entraînait. Golbéry céda moins à la double autorité du patriote et de l'oncle, qui était un camarade, qu'à son enthousiasme personnel, et répondit qu'il se ferait soldat lui-même. Il parcourut les villages pour y répandre l'ardeur. Elle eût de l'éclat et des partisans, mais il ne put arrêter avec une poignée d'hommes le cours des évènements, et il en subit les conséquences. Il donna sa démission de chef du parquet, motivé sur l'impossibilité de conserver des fonctions « qui pourraient le mettre dans la nécessité de poursuivre des personnes avec lesquelles il faisait profession de sympathiser. » Ce qui m'étonne, ce n'est pas cette démarche, c'est la spontanéité laissée à un magistrat qui s'était fait une pareille position ; c'est la bienveillance avec laquelle le garde des sceaux, le vénérable Barbé-Marbois, y répond. Il n'accepte la retraite de M. de Golbéry qu'avec l'espoir de le voir rentrer un jour dans la magistrature. Il avait raison ; on peut blâmer la résolution d'un procureur impérial d'insurger une province, fût-ce même contre l'étranger ; mais encore faut-il tenir compte des circonstances de l'acte, et rendre la justice toujours due au courage qui affronte les chances d'une défaite, au dévouement qui méprise celles d'une ruine. » (1)

Nous avons dit que peu de temps après sa nomination à la Cour, de Golbéry eût à remplir, dans l'*Affaire de Belfort*, les fonctions de conseiller-instructeur. Sa situation était des plus délicates. Les uns lui reprochaient d'avoir renié les opinions de sa jeunesse pourembrasser la cause des Bourbons ; les autres, qui ne pouvaient lui pardonner son attitude en 1814, prétendaient au contraire qu'il avait conservé plus de sympathie pour un tout autre régime que

(1) *Philippe de Golbéry*, par Matter ; *Revue d'Alsace*, 8e année, (1857), page 14.

celui du jour. Quoiqu'il en soit, il dût se justifier auprès du Procureur général pour avoir, comme juge d'instruction, donné en faveur des prisonniers des ordres empreints de douceur, et il reçut de ceux-là même qu'il eût à condamner de sincères et de légitimes témoignages de reconnaissance pour tout ce que son humanité lui avait suggéré de bons procédés pendant leur détention. « Rien, dit Matter, n'est plus palpitant d'intérêt, si l'on me permet cette locution, que sa correspondance à ce sujet. D'une part, calmant les vingt-deux militaires qui réclament des adoucissements avec toute l'impétuosité du sang et du malheur, se plaignent du manque d'air, du manque de feu (de Janvier en Avril), de l'élévation des prix de tout par l'avidité du concierge ; et, d'autre part, plaidant leur cause auprès du maire, qui fait de bonnes choses et de belles promesses, et auprès du chef du parquet, qui veille à l'ordre et ne connaît que la loi. Nous avons sous nos yeux des lettres touchantes, pleines de la plus vive reconnaissance, du colonei Pailhès et de sa femme, l'un et l'autre aussi fermes dans leur malheur que sensibles aux adoucissements qu'y apporte le juge d'instruction. « (1)

Dans un article sur *la Charbonnerie*, signé Trélat et publié dans un volume paru. en 1848, chez l'éditeur Pagnerre, sous le titre de *Paris révolutionnaire*, nous trouvons, sur le séjour des conspirateurs de Belfort dans les prisons de Colmar, des détails très intéressants, que nous croyons devoir reproduire :

« Il n'est sorte de persécutions auxquelles les accusés n'aient été livrés au commencement de leur détention. Chacun d'eux fut longuement tenu au secret ; on les éveillait la nuit en sursaut pour les interroger, dans l'espoir sans doute de briser leur constance. Mais on ne tarda pas à reconnaître qu'on avait affaire à des hommes inébranlables ; et, s'il en est plusieurs qui ressentirent quelques instants d'abattement, ils se retrempèrent vite près de leurs amis, ils prirent tous une digne part au premier procès politique de la Restauration dans lequel on ait vu un si grand nombre d'accusés, forts de leur conviction, ne pas démentir un seul instant l'unité de leur position, celle de leur défense, et dominer constamment l'instruction du procès par la fermeté de leur caractère. « Faites votre « métier, disait Buchez au juge qui l'interrogeait ; le mien est de « ne vous point répondre, je ne vous répondrai pas. » Les paroles des autres accusés furent à peu près les mêmes, et bientôt les sympathies de la population alsacienne forcèrent l'autorité locale à se relâcher de ses inutiles rigueurs. Autant les prisonniers avaient été

(1) Loc. cit., page 56.

maltraités les premiers jours, autant ils furent plus tard entourés d'égards et de prévenances. Dès que le secret fut levé, on vint les visiter en foule ; et leurs familles reçurent, à leur arrivée, les témoignages les plus touchants de la part des habitants. Ce sont ces éclatantes manifestations qui ont préparé et décidé l'acquittement des accusés dans celui de tous les procès politiques de la Restauration qui réunissait le plus de charges accablantes. Grâces soient rendues à la population alsacienne, et surtout à M. Kœchlin, dont la noble conduite a exercé tant d'influence à cette époque sur celle de ses concitoyens et sur le sort de nos amis ! Tous conservent un délicieux souvenir des huit ou neuf mois de prison qu'ils passèrent en Alsace ; tous, à l'exception d'un ou deux renégats, pour qui le souvenir de principes auuquels ils se consacraient alors doit être plus pesant encore que la chaîne à laquelle ils se sont attachés depuis.

« Si aucune époque n'avait été plus gaie pour les détenus que celle de leur emprisonnement, rien ne fut plus dramatique que le procès. Barthe n'avait jamais été plus éloquent que dans la défense de Guinand ; tout l'auditoire fondait en larmes, et le défenseur lui-même était tellement troublé après l'audience, qu'il parcourut toute la ville sans s'apercevoir qu'il avait oublié son chapeau. »

Dans son travail, M. G. Spitzmuller a donné, d'après le *Compte-rendu* des Assises, les noms des douze jurés de cette mémorable session. Nous ajouterons ici, à titre de renseignement complémentaire, la profession et le domicile de chacun d'eux :

Baffrey, aubergiste à Wintzenheim.
Vilmet, directeur de la poste aux lettres de Colmar.
Scherb, maire de Nidermorschwihr.
Heinrich, propriétaire à Ammerschwihr.
Bach, percepteur à Soultz.
Chauffour, le jeune, avocat à Colmar.
Willig, maire et maître de poste à Hattstadt.
Bechelé, chef de bataillon en retraite à Berckhleim.
Boll, adjoint au maire d'Eguisheim.
Leib, adjoint au maire de Colmar (1).
Henriet, contôleur des contributions à Thann.
Diemuntsch, aubergiste à Guéberschwir.

Il eût été bon également de donner quelques dates relatives à la tenue des nombreuses audiences nécessitées par ces longs débats.

---

(1) Le *compte-rendu des Assises* donne le nom de *Leib*. Le journal où nous avons puisé ce renseignement l'écrit *Lach*. Il serait facile de vérifier la chose dans les archives municipales de Colmar.

Le *Compte-rendu* pourtant si détaillé et si volumineux, ne fournit aucune donnée à cet égard. Nous allons combler cette lacune, avec l'aide des relations publiées dans les journaux du temps.

La première audience eut lieu le lundi 22 Juillet 1822 ; on y procéda à la formation du jury et on y donna lecture de l'acte d'accusation.

Dans celle du lendemain 23, l'avocat-général Rossée prononça un discours d'introduction aux débats qui, d'après les feuilles de l'époque, produisit la plus vive impression. Les débats s'ouvrirent ensuite par la déposition des témoins, dont on entendit ce jour-là les neuf premiers. Le 24, l'audience fut levée après l'audition du 21e témoin. On alla, les 25 et 26, du 22e au 51e.

L'audience de 27 juillet s'ouvrit par la déposition du lieutenant de gendarmerie Deschamps, et fut levée après celle du 57e témoin. Il n'y eut pas d'audience le dimanche 28. L'audition des témoins continua dans celles des 29, 30, 31 juillet, 1er et 2 août et ne fut terminée que dans celle du 3.

Le 5, le procureur général Deschaux prit la parole, et après lui, l'avocat général Costé. Le 6, ce fut le tour de Rossée, second avocat général. Ce jour là, l'audience fut de courte durée ; elle fut levée à dix heures du matin, à cause de l'absence d'un des défenseurs.

Les plaidoiries commencèrent le 7 par celle de Me Fleurent, en faveur de Tellier ; puis vinrent celles de Barthe pour Guinand, et de Verny pour le colonel Pailhès. Les 8, 9 et 10, on entendit les autres défenseurs, ainsi que la réplique du Procureur général.

Le lundi 12, Mes Verny, Bach, Sandherr et Barthe répliquèrent au ministère public, et enfin, dans la dernière séance, celle du 13 août 1822, le premier président fit son résumé et le jury rendit son verdict.

Non seulement aucune condamnation capitale ne fut prononcée contre les accusés de Belfort ; mais peu s'en fallut, dit-on, qu'ils ne fussent tous acquittés. Quatre seulement furent condamnés : Tellier, à l'unanimité ; Pailhès, Dublar et Guinand, à la simple majorité de sept voix contre cinq ; mais la Cour se réunit à la majorité du jury. La peine des uns et des autres fut cinq ans de prison, 500 francs d'amende et deux ans de surveillance de la haute police. Ce qu'il y eût de remarquable, c'est que toute la rigueur du jury ait pesé sur celui dont la faiblesse avait fait découvrir le complot.

Henri Bardy.

COMPLAINTE

SUR

l'effroyable, épouvantable... conspiration de Belfort.

Air : *de Fualdès.*

I

Approchez, gens de village,
De la ville et des faubourgs,
Aveugles, boiteux et sourds,
Gens de haut et bas étage ;
Apprenez le triste sort
De la ville de Belfort.

II

C'était la nouvelle année :
L'enfance qu'on étrennait,
Pour le moment ne songeait
Qu'à bien sucer la dragée ;
Mais un affreux tremblement
Se prépare sourdement.

III

D'un perfide caractère,
D'un physique singulier,
L'adjudant nommé Tellier,
Voulant exciter la guerre,
Assemble les grenadiers,
Et même les fusiliers.

IV

« Amis, dit le sanguinaire,
« Il nous faut, vers la minuit,
« Descendre sans aucun bruit. »
Eloquence meurtrière !
En un mot, il leur parla
Comme un vrai Catilina.

V

Oudin et Lavieuville,
Faits depuis sergents-majors,
Dans le vingt-neuvième alors,
Vont dire que dans la ville
On prépare un changement
Contre le Gouvernement.

VI

A ces mots, Monsieur Etienne,
Plein de résolution,
Tremblant pour la Nation
Et son rang de capitaine,
S'écria : « Nous serons là,
« On y mettra le hôla ! »

VII

Le capitaine de Baude,
Qui non plus n'est pas manchot,
« S'ils ne sont, dit-il, pas trop
« Nous leur casserons les côtes ;
« Dénonçons ce coup mortel
« Au lieutenant-colonel. »

VIII

Ayant mis bas la casaque
Ils trouvent Monsieur Reynac
Etudiant l'almanach,
Ne songeant pas à l'attaque...
« Ah ! dit-il, mettant son frac,
« Buvons un verre de cognac. »

IX

Le commandant de la place,
Du Roi le lieutenant,
Composait un compliment
Pour des parents de sa race,
Et beaucoup d'autres écrits
Pour envoyer au pays.

X

Voilà qu'on frappe à sa porte.
Un affreux pressentiment
Le saisit subitement.
Des trois héros la cohorte
Ce forfait lui raconta.
Il dit : « Voyez-vous cela ! »

XI

« Vous, allez à la caserne,
« Vous, courez sur les remparts ;
« Mais allez donc quelque part...
« Il ne faut pas qu'on me cerne ».
Mais aucun des trois n'osait
Aller où l'on lui disait.

XII

Lors, Toustain, d'une voix forte,
Leur dit : « Je suis votre chef,
« Je vous le dis de rechef ;
« Promptement que chacun sorte ;
« Comme lientenant de Roi,
« Je prends le danger sur moi. »

XIII

Puis à la porte de France
Il court précipitamment.
Les autres au régiment
Volent sans trop d'assurance,
Car déjà le fantassin
S'insurgeait pour le certain.

XIV

En entrant à la caserne
Reynac voit tous les soldats
Prêts à mettre l'arme au bras.
Il leur dit d'un ton paterne :
« Si vous n'allez vous coucher.
« Je vous fais tous fusiller. »

XV

Pacquetet, le magnanime,
Dans les corridors jurait,
En jouant de son briquet ;
Et, de son discours sublime,
Plus d'un soldat stupéfait
Déjà ressentait l'effet.

XVI

Mais soudain arrive Etienne
Qui dit : « Ne te gêne pas,
« Tu harangues les soldats
« Sans l'ordre du capitaine ;
« Tu vas aller en prison
« Pour faire le Cicéron. »

XVII

Près de la porte de France,
Un corps de conspirateurs
Formé de quatre amateurs
S'avançait plein d'espérance ;
Et Toustain qui les suivait
Au corps-de-garde les met.

XVIII

Toustain, courant à sa perte
Et bravant tous les hasards,
D'un rassemblement épars
Fit la rare découverte,
Car partout il y voyait
Malgré la nuit qu'il faisait.

XIX

On entrevoyait dans l'ombre
Un grand homme en grand chapeau
Qui cachait sous son manteau
Des conjurés le grand nombre.
Le voyant de loin, Toustain
Voulut lui percer le sein.

XX

En lui disant : « Téméraire,
« Je te fais mon prisonnier. »
— « Tu me fais ton prisonnier !
« Ah ! tu ne me connais guère ;
« Et loin que je sois à toi
« C'est toi qui seras à moi. »

XXI

Tout après cette parole,
Il ouvre un manteau net,
Il en tire un pistolet,
Et le visant à l'épaule
Frappe à la place du cœur
Son chef, ah ! quelle noirceur !...

XXII

Mais par bonheur pour sa vie.
Depuis environ trois mois
Il avait reçu la croix ;
La balle y fut amortie,
Et le coup qui le perça
Légèrement le blessa.

XXIII

Alors, rappelant son zèle
Au milieu de ce péril,
« Vive le roi ! » cria-t-il.
Et c'est tandis qu'il chancelle
Qu'il poussa tout haut ce cri
Que personne n'entendit.

XXIV

Au milieu de ce désordre,
Monsieur Guinand se trouvait ;
Voyant le trouble, il venait
Pour y remettre un peu d'ordre.
Mais n'étant pas le plus fort,
On lui dit qu'il avait tort.

XXIV

On le prend. Toute l'armée
De ces fiers conspirateurs,
Comme d'épaisses vapeurs.
S'évanouit en fumée.
Une patache était là
Dans laquelle elle monta.

XXVI

Du triste lieu de la scène
Reviennent tous les guerriers ;
On cherche les prisonniers,
Et l'on voit, chose certaine !
Que le chef du poste aussi
Avec eux s'était enfui.

XXVII

Mais quand la troupe rebelle
En patache s'éloignait,
Un autre corps s'avançait
Pour cerner la citadelle,
Offrant aux soldats du fort
Vingt-quatre sous en bon or.

XVVIII

Que peuvent l'or, la richesse,
Sur des cœurs si généreux !
Les conjurés malheureux
S'enfuient avec vitesse ;
On les compta de bien loin,
Ils étaient vingt-quatre au moins...

XXIX

C'était un sou par personne
Qu'offraient tous ces scélérats ;
Mais les valeureux soldats
Ne prennent pas ce qu'on donne,
Et le Roi mieux les paya :
Dans la garde il les plaça.

XXX

Après toutes ces alarmes
Le juge d'instruction
Donna par précaution
A tous les braves gendarmes
Un mandat d'arrêtement
Pour tout le département.

XXXI

L'on en prend sur la grand'route,
On en prend dans les hôtels ;
On prend messieurs tels et tels,
On en prend coûte que coûte,
Et l'on en prit tant et tant
Que l'on fut assez content.

XXXII

Guinand, pour solder sa dette,
Ne voulant pas la payer,
Fuyait loin du créancier
(Cela n'était pas si bête) ;
Mais, fuyant un accident,
Il tomba dans un plus grand.

XXXIII

A deux lieues de la bagarre,
Ce pauvre Monsieur Dublar
Se promenait par hazard ;
La Justice s'en empare
En disant ; « Brutus-César,
« Tu vas aller à Colmar. »

XXXIV

Un docteur en médecine,
Le gigantesque Brunel,
Ayant quitté le scalpel,
S'en allait à la sourdine
On l'envoie, ô sort cruel !
Au donjon de Riz-pain-sel.

XXXV

Un petit maître d'études
Que l'on appelle Paulin,
Fut jetté dans le pétrin
Par un coup du sort bien rude,
Et ce funeste destin
Lui fit perdre son latin.

XXXVI

Fuyant un rival féroce,
Le marquis de Canizy,
Avec son objet chéri,
Quittait Paris en carosse ;
Et, quoique d'amour transi,
Il n'en fut pas moins saisi.

XXXVII

Il faut, lecteur, que tu notes
Que ces trois particuliers
Qu'on a nommé les derniers,
Afin d'épargner leurs bottes
Etaient dans un char-à-banc,
Avec un cheval devant.

XXXVIII

A l'auberge, Monsieur Pance
Attendait un plus beau temps ;
Il l'eût attendu longtemps,
O divine Providence !
Comme il redoutait l'hiver
On le fit mettre à couvert.

XXXIX

Un second clerc de notaire,
Le pacifique Rouen
Allait faire un testament,
Ou peut-être un inventaire ;
On le prend chemin faisant.
C'est bien fâcheux cependant !

XL

Ayant quitté ses malades,
Qui depuis se sont guéris,
Grenier venait de Paris ;
Il fut pris par les brigades
A dix pas de son ami
Qui voyageait avec lui.

XLI

L'année était commençante :
En cet honneur, Salveton,
Jeune homme plein de raison,
Allait visiter sa tante ;
Saisissant l'occasion,
On le conduit en prison.

XLII

Pour la doctrine Broussaise,
Vernière, rempli d'amour,
Voulait aller à Strasbourg
Y débiter une thèse ;
Un gendarme, vrai vautour,
Lui fit prendre le grand tour.

XLIII

Voyageur par habitude,
Buchez, le mystérieux,
Mangeait comme un bienheureux,
C'est là son unique étude ;
Mais étant loin de Belfort
On le soupçonna très fort.

XLIV

Péniblement tu sommeilles
O suspecté Roussillon,
Tu crois te voir en prison...
Et soudain tu te réveilles
Et fais une exclamation :
« Je ne l'ai pas rêvé donc ! »

XLV

Sortant du *vingt et neuvième*,
Grometty, cahin-caha,
Allait joindre son papa
Qui commande le *huitième* ;
Mais à Metz, chez sa maman,
On y mit empêchement.

XLVI

Pourquoi ? Je vais vous le dire :
Le lieutenant, nommé Croff,
Aussi français que Platoff,
Dit que Grometty conspire,
De là, Monsieur Lancastel
Conclut qu'il est criminel.

XLVII

Ce Croff ajoutait encore
Que de Grometty savait
Comment on confectionnait
La cocarde tricolore.
Lors, Lancastel, rayonnant,
Dit : « Grometty n'est pas blanc. »

XLVIII

Dubouchet, venant de la Suisse,
A Paris était flânant ;
On le crut de l'accident
Auteur, fauteur ou complice,
D'autant plus qu'il a passé
Près de Belfort l'an passé.

XLIX

Le trois, à la neuvième heure,
Netzer, dit le camphrier,
D'hussards, ex-sous-officier,
Fut bloqué dans sa demeure,
Et se voyant enfermé,
Dit : « Je m'en étais douté. »

L

De Porrentruy, dans la Suisse,
Jacques Bainier arrivait
En apportant un billet.
A son air plein de malice,
Monsieur Georges qui le vit,
Crut qu'il n'avait pas d'esprit.

LI

En cachette, dans la ville,
Il demande Battisti ;
Quelqu'un lui dit : « Le voici ! »
Jacques Bainier, tout tranquille,
Lui présente le billet
Qui fit un si triste effet.

LII

En effet, pour récompense,
On le conduit en prison.
Aurait-t'on donc eu raison ?
Ce n'est pas ce que je pense.
Le fait est qne Battisti
S'en trouva fort mal aussi.

LIII

Frache, sur la Place d'Armes
Fut avec le régiment ;
On en fit un adjudant.
Du grade il goûtait les charmes,
Quand sur lui, le lendemain,
La Justice mit la main.

LIV

Gosselin, le redoutable,
Et Frache l'audacieux,
Ne furent pas très heureux.
On les prit, chose incroyable !
Pour avoir fait un repas
Composé de quatre plats.

LV

Pendant cette nuit terrible,
Gosselin, le soucieux,
N'avait pu fermer les yeux ;
C'est une chose terrible !
Mais en prison il dormit
Pour réparer cette nuit.

LVI

Amoureux de la bouteille,
Amoureux de la beauté,
Chotteau, que la volupté
Trouble quand même il someille,
Coupable d'avoir monté...
La garde, fut arrêté.

LVII

On en arrêta bien d'autres.
Saint-Venant s'en aperçut,
Car en personne il le fut,
Bien qu'il fit le bon apôtre.
Il serait encore dehors
Si l'on ne l'eût pris alors.

LVII

Tous ces guerriers, chez Jeanpierre,
Ce brave marchand de vin,
Devaient manger un festin.
On les prit pour cetts affaire,
Et ce qui plus les vexa
C'est que le festin manqua.

LIX

Monsieur Court, dans son village,
Allait, toujours arrêtant,
Il n'était pas un passant
Qui ne fut pris au passage.
Sa rage si loin alla
Que lui même il s'arrêta.

Bibliothèque Nationale

LX

Amené devant le juge
Chacun de ces gens disait :
« Que diable avons-nous fait
« Pour causer tout ce grabuge ?
« Etant si peu l'on ne peut
« Prendre Belfort comme on veut.

LXV

« — Bah ! vous avez tous beau dire,
« Vous veniez pour ce fait-là. »
— « Nous venions pour ce fait-là ?
« Ah ! monsieur, vous voulez rire. »
— « Je perds mes conspirateurs,
« Il me faut des voyageurs. »

LXII

Mais le juge-commissaire,
D'un ton de voix patelin,
Disait : « Soyez sans chagrin,
« Je presserai votre affaire. »
Et si bien il la pressa
Que sept mois elle dura.

LXIII

Cet homme extraordinaire,
Avant d'aimer le Bourbon,
Avait pour Napoléon
Une estime singulière,
Car il s'était fait corps-franc
Pour défendre le tyran.

LXIV

Mais de cette erreur funeste
Combien il est revenu.
Le remords fait la vertu ;
Maintenant il le déteste,
Et s'il pouvait revenir...
Il pourrait bien le servir.

LXV

Sa belliqueuse nature
Pourtant ne l'a pas quitté ;
Ayant mis à son côté
Un poignard dans sa ceinture,
On vit que le magistrat
Savait fort bien manier ça.

LXVI

Pour renouveler sa peine,
Un jour un maudit témoin
Qui n'y voyait pas plus loin
Lui dit : « Bonjour, capitaine ! »
Mais, entendant ce bonjour,
Le pauvre homme fit le sourd.

LXVII

On réunit, non sans peine,
La Cour d'accusation ;
Elle tint sa session
Pendant toute une semaine,
La Justice y présida,
Le geôlier seul y gagna.

LXVIII

Demougé, droit comme un cierge,
Présidait le comité ;
Jadis ayant demandé
Une place de concierge ;
Trop bête pour un geôlier,
On en fit un conseiller.

LXIX

Un mot de l'homme capable
Le plus grand nombre entrainait.
Sans rien entendre, on disait :
« Ecrivez qu'il est coupable. »
Car le grand nombre vraiment
Valait bien le président.

LXX

Enfin viennent les Assises,
Où de Colmar le Préfet
Depuis bien longtemps songeait
A leur en montrer de grises,
Et le bourreau s'écriait :
« Merci, Monsieur le Préfet ! »

LXXI

On arrive à la séance,
Et là tous les conjurés
Avaient l'air plus rassurés
Qu'on ne l'aurait cru d'avance,
Et chaque dame disait :
« Quels jolis garçons ça fait ! »

LXXII

Quelle est donc cette figure
Qui parait au beau milieu
Assise sous le bon Dieu,
Qui tout bas peut-être en jure ?
C'est celle du Président
Qu'on reconnait à sa dent.

LXXIII

On parle, comme il s'apprête ;
C'est contre les accusés.
On parle pour : « C'est assez !
« A l'instant que l'on s'arrête. »
Noble Impartialité,
Fille de l'Antiquité !

LXXIV

A sa droite, l'on admire
Un courageux magistrat ;
C'est Monsieur Jacquot-Donat,
Qui vaut mieux ou bien est pire ;
Il était rouge jadis,
Aujourd'hui blanc comme un lys.

LXXV

En voyant sa toque noire
Avec ses galons dorés,
Un de messieurs les jurés,
Qui connaissait son histoire,
Etait surpris de lui voir
A présent un bonnet noir.

LXXVI

Mais on voit, chose réelle !
Un individu riant.
Un spectateur bon enfant
Dit : « Voilà Polichinelle ! »
C'était, ô destin fatal !
Le Procureur général.

LXXVII

Auprès de Polichinelle
Est le beau Monsieur Costé
Dont l'œil est toujours braqué
Sur certaine demoiselle,
Qui reluque aussi pas mal
Notre Avocat général.

LXXVII

Pour éviter le désordre,
Monsieur notre Président
D'un ton plein d'esprit vraiment
A chaque accusé par ordre
Demande tous les prénoms,
Qui plus est, même les noms.

LXXVIII

Après ce, l'on vient à lire
L'acte d'accusation,
Qui n'est pas comique au fond
Quoi qu'il nous ait fait bien rire ;
On prétend que le bourreau
Y plaça son petit mot.

LXXIX

On appelle dans la cause
Un grand nombre de témoins.
Cent quatre-vingt-dix au moins
Ne témoignent pas grand'chose ;
Et le reste ne savait
De quel fait il s'agissait.

LXXX

Il en arrive de Suisse,
Il en vient de Rougemont,
Il en vient de Besançon,
Il en vient de la police,
Il en vient de toutes parts,
Honnêtes gens et mouchards.

LXXXI

L'un témoigne qu'à Marseille
On voulut faire un complot.
D'autres témoins comme il faut
Témoignent chose pareille,
Et ces témoins voyageurs
S'en vont témoigner ailleurs.

LXXXII

Et puis vient à tour de rôle
De Belfort le sous-préfet
Qui récita son couplet
Sur un ton vraiment bien drôle ;
L'honnête Monsieur Desclaux
Pour lors ricane à propos.

LXXXIII

Il reçut sa patenôtre
Sous double serment d'honneur ;
Il nomme un révélateur,
Et quand il arrive à l'autre
On lui demande son nom,
Et le sous-préfet dit : « Non ».

LXXXIV

Il a donc deux consciences,
Demandait un avocat.
— « Monsieur, que vous fait celà ? »
Dit-il plein d'impatience.
« Un sous-préfet ne connait
« Que le service du Roi. »

LXXXV

Et puis viennent à la file
L'hypocrite et le cafard,
L'honnête homme et le mouchard,
Le pédent et l'imbécile,
Médard, Mathias et Martin ;
De Lancastel vient enfin.

LXXXVI

Cet homme plein de mémoire
Nous raconte longuement
Comme un poème en dix chants,
Son pathétique mémoire ;
Je crois que virgule et point
A coup sûr n'y manquaient point.

LXXXVII

Il disait entr'autres choses,
Que remplaçant le Préfet
Sans nul bruit il écoutait
Aux portes à demi-closes.
Et quelqu'un dit en passant :
« Les mouchards en font autant. »

LXXXVIII

Croff ensuite eut la parole.
Croff, orateur éloquent,
Bégayait comme un enfant
Devant som maître d'école :
On vit en lui le rival
Du Procureur-général.

LXXXIX

« Vers la fin-fin de décembre,
« Gro-Grometty dit un mot
« D'un cri-criminel complot
« Et cru-crût m'en faire membre,
« Et trou-trouver dans mon cœur
« Un con-con-conspirateur.

XC

« Je gardai la-la semaine
« Mon fu-funeste secret :
« Si le cou-cou ne manquait
« J'en pro-profitais sans peine.
« Mais co-comme il a manqué
« J'ai tout-tout-tout révélé. »

XCI

Un homme qui sait écrire,
L'honnête Monsieur Desclaux,
Quand les débats furent clos,
Vient à parler comme un livre ;
L'orateur improvisait
Le long discours qu'il lisait.

XCII

Il demande vingt-trois têtes,
Et cela d'nn ton charmant.
Il les aura sûrement
Car les jurés sont honnêtes ;
Mais il insiste si bien
Que peut-être il n'aura rien !

XCIII

Circonstance remarquable !
C'est que tous les accusés
N'étaient pas fort empressés
De céder à l'offre aimable.
Et chacun d'eux défendait
Soigneusement son toupet.

XCIV

M. Costé lut ensuite
Dans un long discours moral,
Ce principe original
Qui vaut bien qu'on le médite :
« La vertu peut se nier
« Si l'on ne croit pas Tellier.

XCV

« De Tellier votre âme tendre
« Peut faire encore un heureux ;
« Ce criminel vertueux,
« Vous ne voulez pas le pendre ?
« Que deviendra la vertu
« Quand Tellier sera pendu. »

XCVI

Mais lorsque vint la défense
Le complot disparaissait ;
Le Procureur stupéfait
Ricanait d'impatience,
Et Monsieur le Président
N'était pas du tout content.

XCVII

Puis, tout en branlant la tête,
Le Président, enrhumé,
Nous lut un long résumé,
Et comme il n'était pas bête
Chacun tout bas se disait :
« Ce n'est pas lui qui l'a fait. »

XCVIII

Voilà qu'enfin l'on décide
Que nul complot n'existait,
Qu'en conséquence il fallait
Prendre le Code pour guide,
Et laisser là l'attentat
Parce qu'il n'existait pas.

LES SIÈGES DE BELFORT

PENDANT LA

GUERRE DE TRENTE ANS [1]

Premier siège de Belfort par le Rhingrave Otton-Louis en Décembre 1632

Les premiers sièges de Belfort eurent lieu pendant la guerre de Trente ans, ainsi nommée parce que commencée en 1618, elle ne fut terminée qu'en 1648 par le fameux traité de Westphalie, parce qu'il fut négocié dans ce pays. Elle dut son origine aux protestans de Bohême qui se révoltèrent contre leur souverain pour la défense des nouvelles erreurs. Gustave Adolphe, roi de Suède, qui n'avoit rien à démêler dans cette affaire, se ligua avec la plupart des princes protestans d'Allemagne pour la défense des sectaires et renouvella ainsi dans le 17e siècle la trop fameuse ligue offensive et défensive de Smalkade qui avoit eu lieu un peu moins d'un siècle auparavant. Louis XIII, roi de France, par des vues de politique, devint l'allié du roi de Suède en 1631 et contribua beaucoup à ses succès, surtout vers le Rhin et l'Alsace. Il y eu de part et d'autre de grands généraux, des négociateurs habiles, des ministres actifs et zélés ; mais le pillage que les protestans permettoient à leurs troupes, la spoliation des églises, la ruine de la religion catholique dans les lieux où ils dominoient, les horreurs inouïes commises dans les places prises d'assaut et même dans les campagnes ouvertes, ont rendu cette guerre d'autant plus odieuse qu'elle a changé, par le traité définitif, le droit public de l'Allemagne (Bougeant Hist. des guerres et négociations pour le traité de Westphalie). Il paroît que l'alliance de la France avec la Suède en 1631 contribua efficacement à attirer les

---

(1) La bibliothèque de Belfort possède un volumineux manuscrit ayant pour titre : Histoire de Belfort et dont l'auteur est l'abbé Descharrières. La rédaction de cet ouvrage remonte au commencement de ce siècle. Plusieurs extraits de cet important travail ont déjà paru dans les bulletins de la Société d'émulation notamment dans les nos 1 et 8. Nous nous proposons de continuer la publication des chapitres les plus intéressants pour l'histoire de notre ville.

armes protestantes sur Belfort, car en 1632, l'armée du Rhingrave Otton-Louis investit la place et prit lee dispositions nécessaires pour en commencer le siège. (1)

Son armée étoit assez peu consdérable en elle-mème, mais grossie chaque jour par des recrues de protestans des deux rives du Rhin que l'avidité du gain et du pillage, le fanatisme de secte et les sollicitations des officiers engageoient à se ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe qu'ils regardoient tous comme l'*empereur du protestantisme*. Le Rhingrave étoit subordonné au général suédois Gustave Horn, mais ses troupes étoient moins disciplinées que les naturels de Suède, et désertoient volontiers. Les assiégeants avoient de l'artillerie même assez nombreuse pour le temps, mais de petit calibre et de forme assez courte, en sorte qu'on ne pouvoit la mettre en batterie qu'en barbette et que sa portée n'étoit ni longue, ni certaine (Puffendorf De reb. Suecie, lib IV. Laguille in fol° Tom. 2 pag. 107 Merc. de France Tom. 19). D'un autre côté, la ville étoit médiocrement pourvue de poudre et de canons, sans rempart proprement dit, mais ceinte seulement de simples murs sans terrasse, déjà anciens. de pierre calcaire pour la plupart, mal construits dans l'origine et plus mal entretenus Les tours et les parapets n'étoient pas suffisamment garnis ni en hommes, ni en armes parce que plusieurs bourgeois, sur qui la défense de la ville devoit rouler principalement en vertu de l'affranchissement du mois de mai 1307 par le diplôme de Renaud de Bourgogne, de sa femme et de leur fils, avoient disparu pour se réfugier les uns dans les hautes montagnes des Vosges, avec leur bétail ; d'autres en Franche-Comté, les derniers enfin à Montbéliard et en Suisse. Malgré cette défection, les vivres n'étoient pas abondans et leur disette auroit amené dans peu la reddition de la place, lorsqu'un incident engagea les assiégeants

---

(1) H. Bardy dans l'article : les Suédois dans le Sundgau (1632-1648) publié dans la Revue d'Alsace années 1853, 1854 et 1856 donne la date du 23 Novembre 1632 pour l'investissement de la place et celle du 27 Décembre pour la reddition. Nous croyons qu'il y a erreur, car dans une enquête relative à la capitulation de Belfort en 1633 faite par la Régence autrichienne à la fin de la mâme année, on lit : « l'ennemi est arrivé le mercredi avant les Rois. Il prit possession le lendemain du château et de la ville. » Hugues Bois-de-Chêne, bourgeois de Montbéliard dans sa chronique s'exprime ainsi : 1632, 23 Décembre, ceux de Belfort et des villages d'alentour refuyent en la ville de Montbéliard ; le 27 suivant, Belfort s'est rendu aux Schwédois. Le chroniqueur montbéliardais employant le vieux style dans sa chronique, il faut remplacer les deux dates indiquées ci-dessus par celles du 2 et 6 Janvier 1633. L'abbé Besson dans ses Mémoires sur l'abbaye de Lure fixe également au 6 Janvier 1633 la date de la capitulation de notre ville.

de presser les attaques. De prétendus signaux, peut-être mal interprétés, je veux dire des feux nocturnes, allumés peut-être par hasard, dans quelques forêts de Franche-Comté voisines et sur les hautes montagnes des Vosges méridionales qu'on appelle *Bâlons* dans le pays firent soupçonner aux assiégeants qu'il venoit du secours à la place qu'on vouloit engager par là à résister jusqu'à la dernière extrémité. Le conseil de guerre tenu en conséquence, il fut résolu qu'on attaqueroit sur plusieurs points à la fois, avec une extrême vigueur, surtout dans les endroits où l'on soupçonnoit qu'étoient les principaux dépôts d'armes de la place. Il y en avoit trois : le donjon du château d'une force supérieure à leurs attaques, la tour des Bourgeois un peu moins forte, mais masquée par les deux bourgs et l'arsenal de la ville entre la porte de Brisack et la rue sur l'Eau. Le donjon avoit des armes pour le château, la tour des Bourgeois pour les deux bourgs et la rue Mal-engin pour les citadins. Comme les assiégeants avoient tous les jours dans leur camp des protestans de Montbéliard, Héricourt, Mülhausen et voisinage à qui l'intérieur de Belfort étoit parfaitement connu ; ils apprirent aisément par eux ces lieux de dépôts d'armes. Ils désespérèrent cependant de brûler le donjon solidement bâti en grosses pierres de taille fondé sur le roc ; mais ils attaquèrent les deux autres endroits, au milieu des ténèbres de la nuit, avec des feux d'artifice composés de poix des Vosges et d'autres matières combustibles avec une vivacité et une fureur qu'on ne peut exprimer. La tour des Bourgeois resta intacte, parce qu'elle étoit bâtie solidement ; mais les deux bourgs qui la couvroient souffrirent considérablement des feux d'artifices, plusieurs maisons en furent incendiées, ce qui mit un étrange désordre en cette partie, tandis que l'arsenal de la ville plus bas que la porte de Brisack prit feu par la maladresse de l'*artillier* qui devoit faire jouer ses machines pour sa défense. Les flammes pénétrèrent dans l'intérieur des magasins, brûlèrent des armes, firent ébouler les voûtes mal construites et tomber le mur d'enceinte en sorte que la brèche, grâce à l'incendie, devint pratiquable en cet endroit. Mais les Suédois ne voulant pas y pénétrer à travers des brasiers ardents, donnèrent aux bourgeois consternés le temps de dresser une capitulation qui ne fut que projettée sans signature, ni exécution, tant les protestans mirent d'apreté à ce siège, peut-être à l'instigation de leurs corélégionnaires du voisinage qui n'aimoient pas Belfort comme ils n'y étoient pas aimés. L'*artillier* au reste étoit un ouvrier qui fabriquoit des machines de guerre, les exécutoit dans l'attaque et la défense des

places et en avoit la garde et l'entretien en temps de paix. Souvent il n'y en avoit qu'un seul par arsenal. Nos artilleurs actuels sont totalement différents. Après ce désastre, les bons habitants de Belfort pour perpétuer, à leur décharge, la maladresse de cet *artillier* qui périt dans le feu donnèrent à la rue qui aboutissoit à cet arsenal brûlé le nom de Mal-engin (1) qui lui est resté jusqu'à présent, tant les évènements qui touchent au cœur passent aisément à la postérité chez une nation sensible ! Pendant le siège, on remarqua depuis la ville, dans les travaux des assiégeants, plusieurs protestans des villes voisines, qui paroissoient vouloir influer sur les attaques des ennemis. On sut depuis qu'ils cherchoient bien moins à ruiner les fortifications que les tanneries de Belfort, objet de jalousie pour eux ; car les cuirs de cette ville ont joui pendant longtemps d'une grande réputation, en Suisse, en Lorraine et pays adjacents,malgré le préjugé des Allemands contre les ouvriers sur peau. Le canon ennemi fit peu d'effet dans ce siège, il ne battit pas en brêche, mais attaqua seulement le parapet de l'enceinte et des tours ; ce qui n'étoit pas difflcile dans de vieux murs mal entretenus. Comme les assiégés n'étoient pas nombreux ainsi qu'on l'a vu, ils eurent d'abord moins de blessés que les assiégeants qui se présentoient en foule et à découvert ; mais dès que l'incendie se fut manifesté aux deux bourgs et à l'arsenal de la ville, la défensive devint nulle de la part des bourgeois intimidés qui virent pleuvoir sur eux presque à bout portant les mousquetades et les canonades. Il n'y avoit encore ni fusils, ni bayonnettes, les assiégeants n'usèrent point de canons de gros calibre, mails ils employèrent des mortiers connus sous le nom de bombardes et même des bascules en bois pour projetter leurs feux d'artifices, composition grosièrre de mousse, étoupe, résine, poix qui, lancée pendant la nuit, éclairoit l'horizon, inspiroit la terreur et réussissoit parfois à allumer des habitations bâties en partie de matières inflammables. Les bombes n'y furent pas connues, quoiqu'en nsage dès le temps du roi de France Charles VII, mais elles étoient tombées en désuétude par la difficulté de leur direction. Il étoit réservé au siège de la Motte en Lorraine en 1634, par le maréchal de la Force de les voir reparoître et au célèbre ingénieur anglais Mathus, appelé pour cela par Louis XIII, de leur donner de la vogue et de périr dans l'exercice de cet art cruel. La mine à poudre déjà connue alors n'y fut pas même essayée, non plus

---

(1) Cet épisode est antérieur à la guerre de Trente ans, car la rue Malengin existait au 16e siècle ; en la rue Malengin (Cf. Stoffel Dicte topoge du Haut-Rhin).

que les sorties, tant la bourgeoisie étoit circonspects. Cernai, Thann, Altkirck et Ferrette étioent entre les mains des ennemis (Laguille in fol° Tom 2 Liv. XI) La place fut donc rendue à la discrétion sans que le donjon, qui auroit pu, par sa position avantageuse, obtenir quelque condition favorable, se mit en devoir d'en profiter, quoique les agents du souverain, comme le capitaine du château et son lieutenant y fussent censés retirés. On peut se figurer alors toutes les espèces de vexations qu'eurent à souffrir, après la prise, ces bourgeois, soldats par affranchissement, de la part des protestans qui faisoient la majeure part de l'armée victorieuse. Les prêtres furent encore moins ménagés, car on peut voir dans l'histoire d'Alsace du P. Laguille (Tom 2 fol° ibid) ce que l'un d'eux eût à souffrir de leur part dans le Sudgau. Vers le même temps, il y survécut pour être un témoin subsistant de leur fureur à Belfort : les vases sacrés furent pillés dans l'église de la paroisse sous la Roche et dans les deux hopitaux (Ste Barbe et de la comtesse Jeanne) ; on croit que la chapelle du château eut le même sort. On porta la soif de l'or jusqu'à ouvrir des tombeaux pour y trouver des objets de prix et à dépaver une partie de l'église paroissiale parce que les avides vainqueurs y soupçonnoient des trésors cachés. Voilà les réformateurs de l'évangile ! (Voyez les chants du Rosemont, complaintes en patois du temps sur les malheurs de la guerre des Suédois. Les vieilles gens dans les villages en ont retenu quelques quelques couplets par cœur). Les monuments historiques très rares pour ce temps-là dans le pays sans doute par le malheur des guerres ne font mention d'aucun trait particulier de bravoure de la part des indigènes. On trouve cependant un habitant d'Offemont, village paroissial de Belfort, dont on regrette que le nom soit perdu, emprisonné pour avoir apporté en cachette quelques vivres à des bourgeois de Belfort, qui, après la redition étoient encore retenus dans leurs maisons en manière d'otages. Sans doute qu'on vouloit que ce pauvre homme en eut fait hommage aux ennemis de sa religion, de son souverain et de ses compatriotes. La campagne, en effet étoit ravagée non seulement par les ennemis, mais par des coureurs de différents partis dont la première loi étoit de piller pour vivre, car pour s'enrichir, il n'y avoit pas moyen. Une pièce de bétail enlevée, étoit aussitôt dépecée et partagée entre ces héros faméliques, puisqu'il y en eut qui mangèrent de la chair humaine, Forget, médecin du duc de Lorraine Charles IV raconte que dans le bassin de Lure vers le même temps, un soldat de ce prince s'étant fracassé la main en déchargeant son arquebuse, le chirurgien chargé de la

couper, demanda pour son salaire la permission de la manger. C'est D. Calmet qui le rapporte d'après les *manuscrits de Forget* lui-même. Les hôpitaux du pays étoient ruinés, les armées n'en avoient point à leur suite ; les blessés restoient plusieurs jours sur le champ de bataille à la merci des bêtes féroces, ou à la charité fort incertaine des habitants qu'ils avoient rançonnés ; les foires et les marchés n'avoient plus lieu, les chemins publics étoient interceptés, les petites villes du voisinage se trouvoient au pouvoir de l'ennemi, les vivres devenoient rares et d'une chèreté exorbitante, la famine amena la peste et cette horrible contagion répandit dans les campagnes le peuple des villes qui vint s'y faire enterrer, comme on le voit encore par les tombes en pierre qu'on rencontre de temps en temps dans les haies et les forêts, avec le millésime de ce temps là (de 1630 à 1640 D. Calmet, Hist. de Lorraine Tom VI pag. 203-207). On s'estimoit heureux de trouver des herbes ou des racines sauvages pour se nourrir. On mangeoit des animaux dont on a naturellement horreur et jusqu'à des charognes infectes dérobées à la voracité des animaux carnassiers. Une femme disoit à sa voisine : « Tu mangeras aujourd'hui la part de mon enfant, demain, je mangerai ma part du tien ». (Mém. de Beauveau). Une femme fut trouvée mangeant la chair de son mari, mort de faim (D. Calmet liv. 36 col. 151). St. Vincent de Paul vint au secours de ces malheureux, mais ne put remédier à tant de misère. (Sa vie Tom. II). Plusieurs villages étoient déserts ; les loups y guettoient dans des masures abandonnées ; les vagabonds, les voleurs et les déserteurs infestoient le pays. C'est sans doute à ces temps de calamités que l'on devoit à Belfort la fondation d'une prière à l'église paroissiale pour être préservé de la peste. Des villages entiers n'ont pu se repeupler et leur nom ne subsiste que dans le territoire.

Second siége de Belfort par le duc de Féria, Espagnol, en octobre 1633

On a reproché à la maison d'Autriche que dans les différentes guerres dont elle a été travaillée, elle ait négligé ses domaines éloignés, pour y concentrer ses forces et borner sa tactique à la stratégie. Ce système peut avoir des avantages, mais il est vraisemblable que, si au commencement de la guerre de XXX ans, cette maison eut pourvu de munitions de guerre et de bouche, et de

bonnes garnisons avec des officiers de mérite, les petites villes qu'elle possédoit en Haute-Alsace, appuyé d'un côté de la neutralité des Suisses, de l'autre, de quelques secours de Franche-Comté et de Lorraine, ce pays auroit arrêté plus longtemps les efforts des ennemis, et se seroit conservé sous la souveraineté de cette maison qu'il affectionnoit, comme le prouvent les services militaires de plusieurs villes, les fréquentes insurrections des campagnes contre les troupes ennemies et les massacres qui en furent la suitə à Vézelois derrière la forêt de la Perche, à Dannemarie et dans une foule d'autres endroits qu'il serait trop long de rapporter. Quoiqu'il en soit, le duc de Féria, gouverneur du Milanez pour le roi d'Espagne, dès l'année 1631, conduisit en Allemagne, à travers les Alpes du Tyrol en 1633, une armée de 30.000 hommes pour secourir la maison d'Autriche. Dix mille Bavarois se réunirent à lui, mais bientôt cette armée nombreuse fut affoiblie par les maladies et la disette (Laguille in-fol° Tom. 2 page 115 col. 2); elle passa cependant le Rhin pour délivrer, s'il étoit possible, la Haute-Alsace des ennemis qui l'opprimoient. Le duc de Féria, brave général, sujet fidèle, était dans l'intention de livrer pour cela une bataille décisive. Mais son collègue Altringer vendu au jaloux Albert de Walstein, duc de Fridland, homme ambitieux qui avait intérêt de prolonger la guerre et qui peut-être nourrissoit déjà dans son cœur altier le projet infame de trahir son maître, l'empereur, comme il le fit par après, contraria toujours ce dessein généreux qui auroit pu accélérer la paix (Puffendorf liv. V § 94, Griffet Hist. de France sous Louis XIII); l'armée combinée fut donc réduite, au lieu de combattre, à se retrancher en Haute-Alsace, à portée de Soultz, Guebwiller et Wateville ayant à dos les Vosges et tous les chariots en avant. Cette position, vraiment redoutable, en imposa à l'ennemi, qui n'osa l'attaquer, mais le lâche Altringer pour se conserver la protection de Walstein abandonna sous différents prétextes, le duc de Féria et repassa le Rhin. Dans cet état de choses, le général espagnol, trop affoibli pour occuper une position aussi étendue, prit le parti de marcher vers Thann et de s'emparer de Belfort et d'Altkirch où 3.000 Comtois et Luxembourgeois avec 400 chevaux vinrent le joindre. Ce renfort ne porta pas son armée au-delà de 7.000 hommes, le reste ayant péri de maladie et de disette plutôt que par le fer de l'ennemi. Encore ces troupes de nouvelle levée ne ne pouvoient-elles inspirer une grande confiance à leur général (Puffendorf ibid). Cette conquète de Belfort ne lui coûta pas beaucoup. Les peuples étoient mécontents des vexations des étrangers et

il fut facile au duc de Féria de s'en emparer, peut-être avec moins de 3.000 hommes, quoique ce fut une opériaton de conséquence (la ville et le château de Belfort étoit un poste important qui fermoit de ce côté-là l'entrée de la province. Laguills ibid liv. XI) Le duc en effet auroit pu s'en former une place d'armes et une barrière entre les Hautes-Vosges et le Jura, y établir des magasins, communiquer avec la Franche-Comté et tenir en échec les places voisines, mais les Italiens et les Espagnols de son armée ne pouvoient supporter la rigueur de l'automne des *Balons* alors couverts de neige. Car le siége avoit eu lieu vers la fin d'octobre 1633 (1), il fut obligé de repasser le Rhin à Brisach, après avoir mis de petites garnisons à Roufach, Ensisheim, Thann et quelques bicoques voisines ; et il ne tarda pas à mourir ds chagrin pour avoir été si mal secondé par le perfide Altringer qui le suivit de près au tombeau, ayant été tué en allant au secours de Landshut (Laguille ibid page 116). Walstein lui-même, l'infâme Walstein fut tué dans sa chambre, en chemise, d'un coup de pertuisanne à Egra, par ordre, à ce qu'il paroit, de l'empereur, le 15 février 1634. Il étoit en révolte ouverte contre son maître (Sarrasin, Hist. de la conspirat. de Walsteim). Tel est en général le sort qui attend les traîtres, mais les armées qui sont sous leurs ordres ne peuvent guère s'attendre à d'heureux succès ; surtout si elles sont de différentes nations et sous les ordres de leurs chefs nationaux. La différence du langage et de la discipline, la rivalité de commandement, l'opposition d'intérêt produisent presque toujours une mésintelligence funeste au soldat, à l'officier et au peuple. Le duc de Féria étoit un brave militaire, franc, loyal, généreux, ne cherchant que la gloire de son maître et de la défense de la bonne cause, mais il manquoit des talents de détail pour l'approvisionnement de son armée, ce qui ne contribua pas peu à sa ruine. Il avoit compté sur la coopération et sur les magasins de la Bavière, sur la récolte et sur la bonne volonté des habitants ; mais la Bavière lui manqua, et les armées ennemies, comme des sauterelles dévorantes avoient presque tout ruiné ; le peuple, las de la guerre, quoique bien éloignée de sa fin, cachoit ses fourrages en meule dans les plus affreuses forêts et enterroit ses grains et ses légumes en racine, dans des terrains secs, pendant les ténèbres de la nuit, se défiant également d'amis et d'ennemis. Belfort cependant souffrit moins dans ce siége que dans le premier ; et les vivres qui lui arrivèrent

---

(1) Belfort se serait rendu le 8 novembre (n. sty.), le 29 octobre (v. sty.) suivant la chronique de Montbéliard de Hugues Bois-de-Chesne.

ensuite de la Franche-Comté, à la demande du duc, ne contribuèrent pas peu à ravitailler la place et le voisinage. Ce général peut être compté parmi les bienfaiteurs de la ville et du pays ; il n'y fit aucune réquisition qui ne fut nécessitée par la loi d'une défense légitime. Il donna même dans quelques églises des vasés sacrés pour remplacer ceux que les religionnaires avaient enlevés : exemple touchant qui fut imité par Louis XIV lorsqu'il se vit maître paisible de l'Alsace et de la Franche-Comté. Nous avons encore vu plus d'un siècle après dans de pauvres campagnes de ces deux provinces des calices d'argent aux armes de ce grand prince qui les avoit fait distribuer après les calamités de la guerre.

Siége de Belfort par le Rhingrave Otton-Louis en mars 1634

Soit que le duc de Féria en quittant Belfort qu'il affectionnoit eut compté sur le dévouement et la fidélité des bourgeois de cette ville, dont il connaissoit les bons principes, soit que la garnison qu'il y laissoit, du moins au château, lui parut suffisante pour une bonne défense, il est certain que lorsque le 7 mars 1634, c'est-à-dire environ 4 mois après la retraite du duc de Féria, le Rhingrave Otton-Louis se présenta de nouveau devant Belfort avec une armée d'abord peu nombreuse, mais insensiblement grossie par les prisonniers qu'il faisoit dans sa marche, comme on va le voir ; il ne trouva dans la place aucune résistance, les portes de la ville lui furent ouvertes, malgré le souvenir encore récent des incendies, lors du premier siége et des vexations qui avoient suivi la reddition de la ville et du château (Laguille ibid page 120 col. 2, Griffet Hist. de Louis XIII, Puffendorf liv. VI § 26). On se contenta de ne donner aucun signe de joie, plusieurs bourgeois se tinrent renfermés chez eux pendant plusieurs jours et ne sortirent que lorsqu'il fallut prêter le serment de fidélité au dominateur, non individuellement, mais par chef de famille, chacun répondant pour ses enfants et ses domestiques, une chose remarquable, c'est qu'il ne se trouva que 32 chefs de ménage pour ce serment, les autres sans doute étant abrités dans les deux bourgs sous la couleuvrine du château ou dans le donjon même, ou tués ou fugitifs. Le Rhingrave, général actif et connaisseur en artillerie pour le temps ne tarda pas à dresser ses batteries contre le château qui faisoit mine de résistance (Merc. de France tom. 20), ce n'étoit guère la peine de faire cette

levée de boucliers pour la capitulation qui suivit. Après quelques décharges insignifiantes, le donjon arbora le drapeau blanc et demanda à capituler. Autrefois, dit le P. Daniel (Hist. de la milice françoise Tom. I liv. 8 chap. 2) les capitulations étoient une chose sacrée chez les militaires. Les guerres civiles et de religion en France ou en Allemagne les ont souvent fait enfreindre, parce que la haine détruit l'honenur. Or la capitulation du château fut reçue le 11 mars (1) aux conditions suivantes (Puffendorf liv. VI § 26) :

1° Que les officiers, autrichiens pour la plupart seroient prisonniers de guerre mais détenus dans une prison honnête, honnesta custodiâ (Puffendorf ibid).

2° Que les soldats allemands d'origine (c'étoit le grand nombre) serviroient dans les troupes suédoises, sans en excepter les catholiques, ce qui étoit le comble de la dégradation.

3° Que le reste de la garnison seroit libre de se retirer où bon lui sembleroit. Du reste, nulle mention d'honneurs de la guerre, ni de sureté pour les bagages (Laguille ibid liv. 12).

Quand la garnison sortit du château, il s'y trouva sept capitaines *centuriones* (Puffendorf ibid) ce qui équivaut à un bataillon.

Les lâches, ne pouvaient-ils pas faire une trouée vers la Franche-Comté, supposé qu'ils fussent sans munitions de guerre et de bouche ? Craignoient-ils d'être pendus aux saules de la rivière comme la mode commençoit à s'en introduire ? Ignoroient-ils qu'un brave guerrier qui défend les intérêts de son souverain légitime les armes à la main est respectable chez toutes les nations quand même il seroit malheureux ?... Les protestans ont reproché à un pape (Alexandre VI) d'avoir tracé des limites aux Espagnols et aux Portugais pour leurs conquêtes dans le nouveau monde. Les Suédois alloient plus loin : ils assignoient à leurs généraux un terme jusqu'où ils pouvoient étendre leur domination au préjudice de leurs alliés. Ainsi, ils avoient autorisé le Rhingrave Otton-Louis, lors de son invasion de Belfort de porter ses armes jusqu'à l'importante et riche abbaye de Lure, à la ville de ce nom et au château de Passavant (2) qui en étoit une dépendance et ce général entreprenant se mit en devoir de profiter de cette singulière concession ; mais heureusement pour ce pays et le voisinage, les François étoient à Remiremont sous le colonel Hébron, Ecossois d'origine,

---

(1) D'après la chronique de Hugues Bois-de-Chesne, la capitulation aurait eu lieu le 13 mars (v. sty), 23 mars (n. sty).

(2) Le château de Passavant dont il ne reste que quelques ruines, était situé entre Champagney et Plancher-Bas.

mais attaché à la France qu'il servoit fidèlement dans le rang de maréchal de camp. Il n'eut pas plutôt appris la prétention du Rhingrave qu'il reconnut l'abbaye sous la protection de la France, força le général suédois de renoncer à cette acquisition et de lui abandonner le château de Passavant. Ainsi ce furent les François, alliés des Suédois, qui bornèrent de ce côté le succès de ces religionnaires. Le général Hébron fut tué en 1636 au siége de Saverne, d'un coup de mousquet (Laguille ibid liv. 13 page 133) ; il étoit fort considéré du ministère français, il avoit du talent, du courage et de la discipline (Daniel, Hist. de la milice française).

Le Rhingrave Otton-Louis, trop avide et trop impatient pour rester longtemps dans l'inaction, quitta la Haute-Alsace, courut de grands dangers dans dfférents endroits et périt le 6 octobre 1634, d'une manière qui n'est pas trop bien constatée par l'histoire : les uns disent à Spire, les autres à Worms. Le parti protestant perdit en lui un général aussi heureux qu'entreprenant qui, par ses succès, avoit obtenu les éloges même de ses ennemis, mais que ses cruautés envers les catholiques avoit rangé parmi les persécuteurs de la vraie religion. Il étoit de la branche de Mœrchingen ou Morhange, seigneurie près de Marsal dans le ci-devant domaine de l'évèché de Metz ; il avoit commencé par être général de la cavalerie suédoise.

Siége de Belfort en janvier 1635

On trouve dans une note particulière : le siége de Belfort levé le 30 janvier 1635. Cette note ne dit pas par qui, ni comment. On s'est contenté de la rapporter ici, comme indication. Ce siége ne fut vraisemblablement qu'une espèce de blocus par l'armée du duc de Rohan qui, avec 15.000 hommes, après avoir traversé la Lorraine, alloit attaquer le duc Charles IV vers Brisach. L'armée du duc de Rohan campa près de Belfort sur la fin de janvier. Il se rendit de là à Altkich où les impériaux avoient des magasins, l'emporta par escalade en plein midi et l'abandonna au pillage du soldat. Si Belfort n'eut pas le mème sort, est-ce que le duc de Rohan crut qu'il n'y avoit rien de bon à gagner ?... D. Calmet d'après les manuscrits de Forget, médecin du duc Charles qu'il suivoit alors à l'armée dit (Hist. de Lorraine, liv. 37 nº 18) que ce prince, après la prise de Philisbourg, par le général autrichien Galas ayant appris que le

duc de Rohan étoit entré en Alsace à la tête de 8.000 hommes de pied et 2.000 chevaux et étoit allé mettre le siége devant Belfort que les François avoient abandonné lorsque l'armée impériale s'approchoit de Strasbourg, monta aussitôt à cheval et marcha pour délivrer Belfort. Quoique cette place parut alors de *peu de conséquence*, que la saison fut rigoureuse et les troupes extrêmement fatiguées ayant été en campagne pendant tout l'hiver, son altesse n'hésita pas à se mettre à la tête de sa petite armée, composée de son régiment, de celui de Bitche et des troupes nouvellement levées avec lesquels il passa le Rhin. Au bruit de sa marche, le duc de Rohan leva le siége (1) et se retira assez à temps pour ne pouvoir être entamé.

Ce fut sans doute au printemps suivant que le maréchal de la Force, averti que Charles assembloit près de Belfort une armée de nouveaux régimens, marcha contre lui. Le combat eut lieu à Fèche, près de Montbéliard, après lequel Charles jetta la Verne avec son régimen à Pourrentru ; Saint-Baslemont à Montjoie avec le sien. Pour lui, il se retira à Belfort, puis à Brisac (Le village de Fèche, lieu du combat, ne doit pas s'appeller *Fresche*, ni *Fressque*, malgré D. Calmet). Le colonel Saint-Balmont étoit sans doute l'époux de dame Albert Barbe d'Ernécourt, connue sous le nom de Madame de Saint-Balmont, célèbre héroïne du Verdunois qui suivoit le parti de la France, tout en repoussant les maraudeurs françois ; tandis que son mari avoit un régiment sous les ordres de Charles IV, si maltraité par la France. Madame de Saint-Balmont mourut en 1660. Sa vie fut imprimée à Paris en 1678 sous le nom de l'*Amazone chrétienne* par le P. Jean-Marie, religieux du Tiers-ordre de Saint-François. Le savant P. Desbillons, jésuite, en a donné en 1773 une histoire mieux rédigée, mais tirée, quant aux principaux traits, de la première. Celle-là a pour titre : Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de Madame de Saint-Balmont, Liége in-8°. Cette héroïne joignoit, en effet, aux vertus militaires, à l'activité et à la bravoure, toutes les vertus chrétiennes et de son sexe ; et ses exemples seroient une intéressante instruction pour un grand nombre de personnes qui suivent la dangereuse profession des armes en oubliant les principes religieux qui l'ennoblissent. Le 18 février 1635, le marquis de Bourbonne, l'un des ma-

---

(1) Le 8 février, le duc de Rohan se trouvait encore à Roppe occupé au siége de Belfort, (Lettre du duc au roi, datée du camp de Roppach 8 février, Cf. *Des Robert, campagnes de Charles IV.*)

réchaux de camp du duc de Rohan s'en retournoit dans son gouvernement de Montbéliard avec 30 cavaliers de sa garnison et passoit par un village situé à 2 ou 3 lieues de Belfort. Le gouverneur de cette place en sortit avec 100 mousquetaires pour l'enlever ; il en fut averti dans sa marche, mais au lieu de retourner sur ses pas il se met en bataille, marche fièrement aux cent mousquetaires, les charge, l'épée à la main avec ses trente cavaliers qui font des prodiges de valeur. Quarante mousquetaires restent sur la place, dix sont prisonniers avec le gouverneur, le reste prend la fuite (Griffet, Hist. de Louis XIII). Il est fâcheux que cet historien ne nomme pas ce gouverneur de Belfort. Etoit-il un des colonels de Charles IV ?... En 1635, plus de 32.000 impériaux logèrent 7 semaines aux environs de Belfort, au printemps et y causèrent une très grande cherté.

Siège de Belfort en 1636 par Gaspard de Champagne comte de la Suze

---

De grands évènements cependant se préparoient en Alsace. Le cardinal ministre de Louis XIII qui n'avoit ménagé l'alliance de la France avec la Suède qu'en vue d'affoiblir insensiblement dans l'Empire la puissance colossale de la maison d'Autriche, trop fréquent ombrage aux François, avoit porté les armes de son maître dans toute la Lorraine. En 1633, tout le Barrois étoit occupé : la Lorraine le fut en 1634 et les châteaux de Pont-à-Mousson, Remiremont, Neufchâteau, Châtel-sur-Moselle, Blamont, Sarbourg, St-Dié, Lunéville.... rasés dès la fin de Novembre (Griffet ibid Tom. 2 page 536, Merc. de France Tom. XX). Il paroît qu'en cela, la France cherchoit moins à s'emparer du domaine légitime d'une ancienne maison souveraine qu'à se mettre en mesure d'arrêter les Suédois, dont les succès lui donnoient plus d'un sujet d'alarmes. D'un autre côté, les François menaçoient la Franche-Comté vers Gray, Dôle et le couchant où ils avoient des partisans. Les suédois, avec rasoin, commençoient à les regarder comme leur rivaux, plutôt que comme leurs alliés et ils agissoient en conséquence avec cette circonspection que dicte la prudence à des généraux qui se sont trop avancés. Il ne paroît pas que le Rhingrave Otton-Louis, en s'éloignant de Belfort, l'ait laissé sans garnison. Ce voisinage des François à Remiremont, Lure et Passavant, leur entrée à Porrentrui en mars

1634 et à Montbéliard vers le mème temps, devoient lui inspirer une grande défiance sur cette clef de l'Alsace, d'autant plus qu'il devoit être instruit par la correspondance de ses chefs que le ministère françois cherchoit plutôt des prétextes que des raisons pour éluder la lettre des traités, sans en détruire entièrement l'esprit, en supposant que cet habile général eût laissé bonne garnison ès ville et château de Belfort; il peut se faire qu'après la bataille de Nordlingue gagnée par les impériaux le 27 Août 1634, les Suédois, obligés d'évacuer plusieurs petites places pour concentrer leurs forces, ayant rappelé la garnison de Belfort et que cette ville livrée à elle-mème se soit remise de nouveau et spontanément au pouvoir des Autrichiens qui, alors favorisoient en tout la religion catholique.L'amour de cette religion, l'attachement naturel à leur souverain légitime et crainte des François dont le grand nombre professoient le calvinisme dans les armées, rendent cette opinion vraisemblable. Elle est en quelque sorte démontrée par le silence de l'histoire qui,entre la retraite du Rhingrave en 1634 et le siège par les François en 1636 ne rapporte aucune agression. Ce ne pouvoient être que des Autrichiens qui eussent occupé cette place par la retraite de la garnison suédoise ou pour d'autres raisons qu'on ne trouve pas dans l'histoire. Cela est si vrai, qu'après la prise de Philipsbourg en hyver 1635, le duc de Lorraine qui étoit à la droite du Rhin ayant appris que le duc de Rohan étoit entré en Alsace, avec 200 chevaux et 800 fantassins et avoit assiégé Belfort abandonné par les François (ou les Suédois leurs alliés) lorsque l'armée impériale s'approcha de Strasbourg, Charles IV marcha contre lui, à la tète de son régiment, de celui de Bitsche et de troupes nouvellement levées, quoique la saison fût rigoureuse, son armée très fatiguée et la place réputée alors de *peu de conséquence* (D. Calmet), au bruit de sa marche, le duc de Rohan leva le siège et se retira dans les montagnes où il ne fut pas possible de l'atteindre (Hist. de Lorraine liv. 37 col. 173). Le mème Charles IV avoit eu contre les François en 1634, un combat assez désavantageux après lequel il s'étoit retiré à Belfort. Le champ de bataille étoit près de Fesche. Soit que le marquis de Bourbonne ait suivi le duc de Rohan dans son ambassade en Suisse et son expédition vers les Grisons contre la Valteline, soit pour quelqu'autre raison ; il est certain qu'au printemps 1636, il n'étoit plus gouverneur de Montbéliord et que Gaspard de Champagne, comte de la Suze commandoit dans cette place pour le Roi. Ce fut lui qui, à cette époque, alla acsiéger Belfort sur les Autrichiens, au nom de son maître. Cette opération ne pouvoit se faire dans des

circonstances plus favorables. Charles de la Porte, marquis, depuis duc de la Meilleraye, cousin du cardinal ministre, étoit depuis deux ans grand maître de l'artillerie et il avoit, dit St-Evremont une *ardeur fort propre à presser un siège* (Griffet Tom. 2 in4° page 567) rempli d'ailleurs de grandes connoissances en ce genre. Il joignit l'autorité du premier ministre à ses propres projets. Ainsi tous les préparatifs du siège arrivèrent à point nommé de Remiremont, Lure, Porrentrui et Montbéliard. C'étoit une belle artillerie plus forte qu'on n'en eut encore vu dans le pays : il y avoit entr'autres des mortiers et des bombes avec des carcasses. Rien n'y manquoit, et Belfort autrichien n'avoit pas l'air de s'en douter. Aussi fut-il dupe et obligé de se rendre à des conditions peu favorables le 29 Juin 1636. (1)

Le P. Laguille (ibid page 134) dit que le comte assiégea ensuite Delle que le Rhingrave avoit prise auparavant, qu'elle se rendit à des conditions favorables pour les bourgeois le 25 Juin 1636. Cela veut dire, pour observer l'ordre chronologique, qu'aussitôt après la circonvallation de Belfort et tandis qu'on faisoit des dispositions pour les premières attaques, le comte de la Suze, en vue d'assurer ses derrières, avoit fait attaquer la petite ville de Delle ou plùtot son château où quelques bourgeois s'étoient retirés, crainte du pillage. Pour se conserver une libre communication avec Montbéliard et Porrentrui où il commandoit, il offrit à ces bourgeois, sans coup férir, des conditions favorables qui furent acceptées le 25, ce qui ne contribua pas peu à déconcerter la garnison de Belfort, qui n'avoit à portée aucune place amie. Elle étoit d'ailleurs environnée d'une artillerie formidable, de lignes profondes creusées par les paysans du voisinage en réquisition ; car on commençoit alors à faire les sièges à la *hollandoise*, c'est-à-dire en *cheminant à la sape pié à pié*, en quoi cependant les François n'étoient pas encore fort habiles comme on le vit dans le même temps au siège de Dôle, par le prince de Condé (Griffet ibid, Boivin siège de Dôle in4°). Un autre évènement, mais d'une plus grande conséquence, contribua encore davantage à affaiblir le courage de la garnison de Belfort. Les Francs-Comtois, quoique sujets du roi d'espagne, avoient conclu en 1610 un traité de neutralité avec la France qui fut signé le 1er Janvier 1611 et dont les louables cantons suisses s'étoient rendus garans. On ne crut pas, en conséquence, pouvoir porter la guerre dans cette

---

(1) Huges Bois-de-Chesne, dans sa chronique de Montbéliard, donne la date du 18 juin (v. sty.) ce qui correspond au 28 juin (n. sty.)

province, sans exposer au public les raisons que l'on avoit de rompre la neutralité, c'est ce qui détermina le Roi à faire publier une déclaration datée du 7 mai 1636, dans laquelle il accusoit « les Comtois d'avoir violé les premiers les traités de 1611 par des infractions qu'il ne pouvoit dissimuler, sans manquer à ce qu'il devoit à ses sujets et à l'honneur de sa couronne » (Griffet Tom. 2 page 709). Ces griefs étoient constatés par des informations juridiques faites dans les villages de Fay-billot, de Foucherans, etc. Mais plusieurs demeurèrent persuadés que ce n'étoient que des prétextes. D'autant plus que les Francs-Comtois répondirent à la déclaration d'une manière victorieuse. Il se mirent en état de défense, ce qui n'empêcha pas le prince de Condé de partir d'Auxonne pour investir Dôle le 27 mai 1636 avec 30 pièces de canon et une armée formidable, tout en promettant aux Comtois la conservation de leurs privilèges. Les Comtois cependant avoient invoqué la garantie des Suieses qui l'esquivèrent moyennant la somme de 200.000 livres que la France leur fit compter aussitôt ; déloyauté que l'apologiste des Suisses n'a pas connue ou qu'il n'a pas cru pouvoir excuser. (Apol. des Suisse, Bâle, Tourneysen 1796 in8°). Ainsi la Franche-Comté devenue en proie à toutes sortes d'horreurs ne pouvoit plus être un point d'appui pour les Autrichiens de Belfort. La Meilleraye grand'maître de l'artillerie française étoit au siège de Dôle et comme cette arme est décisive contre les forteresses, on craignoit que de Lure ou de Remiremont il ne fit passer contre Belfort de nouvelles bouches à feu propres à en faire un tas de mines. D'un autre côté, le Barrois et la Lorraine étoient envahis par les François, quoique le duc Charles IV, avec sa petite armée les harcelât sans cesse, de même que les Suédois. Enfin le duc Bernard de Saxe Weimar, général suédois, ennnemi juré des Autrichiens, avoit fait avec Louis XIII un traité pour l'entretien de son armée qui la mettoit à la disposition de la France en Alsace et dans les pays voisins. Il ne faut donc pas être surpris de la prompte reddition de Belfort, mais elle ne fut pas antérieure à celle de Delle comme le P. Laguille semble le penser. Il n'est pas fait mention de la capitulation de Belfort, le Comte de la Suze en ménagea cependant les habitants. Il étoit brave, mais humain, généreux même, et il se proposoit même de faire de Belfort et Delle une seigneurie importante qui le dédomageât des fatigues de la guerre. Ces deux terres avec leurs dépendances lui furent données par le Roi, sous simple Brevet en 1636 et il en jouit jusqu'à 1654 que le roit le fit assiéger dans Belfort par le maréchal la Ferté pour avoir pris le parti du prince de Condé dans la guerre

de la Fronde encore subsistante alors (Manuscr. de l'avoc. génér. le Laboureur Biblio. publ. de Strasbourg) La comtesse de la Suze, de son côté, contribuoit à attacher le peuple à son mari, quoique celui-ci révoquât en doute sa fidélité conjugale. Souvent elle donnoit des fêtes dans les petites villes où il commandoit et il n'étoit pas le dernier à y soupçonner du mystère. Les bourgeois cependant et les bourgeoises de Belfort, Montbéliard et Delle y étoient admis comme les militaires. Pour les parties de promenades et les déjeûners champêtres, elle préféroit la fontaine de Bermont, entre ces trois villes et elle avoit foit graver sur la coquille du rocher qui la surplombe ces vers que son mari fit effacer quand il en eut connoissance :

Vous ne m'attirez point par vos attraits charmans
Beaux lieux où tant d'heureux amans
Trouvent de douces aventures,
Ah ! je ne songe point à chercher des plaisirs
Et je veux seulement sous vos ombres obscures,
Entretenir ma peine et cacher mes soupirs.

(Œuvres de la comtesse de la Suze Tom. 2 in 12°, pag. 166-167).

Les fréquents voyages qu'y faisoit la comtesse firent donner son nom à cette belle source et elle le retient de nos jours. C'est une émanation de la rivière voisine (la Savoureuse) qui sort en gros volume et à gros bouillons du rocher de Bermont qui la couronne en quelque sorte et l'environne presque en fer à cheval au bord d'une prairie riante et coupée de mille canaux. Avant la Révolution c'étoit un des plus beaux coups d'œil du pays, mais le propriétaire actuel a tout dégradé pour y bâtir un moulin. On attribue à la comtesse de la Suze le tour de galanterie qui a régné, dit-on, pendant longtemps parmi le beau sexe de Belfort. J'ignore sur quoi cela est fondé, ce que je puis assurer, c'est qu'ayant vécu bien des années à Belfort, plus d'un siècle après les aventures de cette dame bel-esprit, je n'ai rien vu que d'honnête et de décent chez les dames de la bonne compagnie et encore mieux chez les bourgeoises qui étoient en général des modèles de piété. Je n'en dirois pas autant du ton qui y règne, depuis la Révolution. Le comte de la Suze, donataire de par le roi des terres et seigneuries de Belfort et Delle chercha à s'y fortifier contre les évènemens. Il gagna aisément par la douceur de son gouvernement, sa justice et sa popularité, l'affection d'un peuple naturellement bon et confiant. Il rétablit l'exercice des foires et marchés longtemps suspendus, fit réparer les ponts et les grands chemins, rendit un cours plus libre aux rivières stagnantes, pour

dessécher des marais et assainir l'atmosphère et purgea les campagnes et les forêts des vagabonds qui les infestoient, mais il donna surtout ses soins et ses plans aux fortifications de Belfort : ville et château. Il ne crut pas que la bicoque de Delle valut la peine d'être réparée et on attribue généralement à son administration la ruine de son château et de ses murs qui furent démantelés de son temps, malgré le bel éloge que fait de ses habitans le bon P. Laguille qui ne les connoissoit pas. Pour ce qui est de Belfort, le comte de la Suze se borna à réparer ce qu'il y avoit de plus caduc dans les murs d'enceinte, les portes, les tours et les créneaux et à entretenir dans la bourgeoisie, aux termes de son affranchissement le service militaire, c'est-à-dire *guet et garde* ou *patrouille*, mais il donna de plus grands soins au château qui domine toute la place à une grande hauteur en mettant en bon état tout ce qui avoit besoin de réparation, il ajouta de nouveaux ouvrages aux anciens savoir des cassemattes en plusieurs lieux, un chemin couvert et un glacis sur tout le front de fortifications et en particulier un *bastion* sur la courtine, entre le donjon et la chapelle moderne ; ou si l'on veut entre les deux portes, celle du *secours* et celle du *bourg* ; c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été construit à Belfort quoique l'usage en fût connu ailleurs depuis plus de deux siècles. Il est vrai que le plan préféré par le comte de Suze pour ce bastion pouvoit être mieux choisi ; il adopta le tracé du chevalier Antoine de Ville, bon ingénieur pour son temps, mais fort au-dessous du comte de Pagan qu'on peut regarder comme le père du grand Vauban. Quelle qu'ait été l'erreur du comte de la Suze en *tracé* de fortification, ce fut cependant avec ces moyens qu'il fit au château de Belfort la belle défense dont on va parler et qu'on ne peut attribuer à sa valeur seule ; les talens y eurent aussi quelque part. La vérité de l'histoire exige donc que l'on rende justice à ce guerrier intelligent et qu'on le regarde comme un des bienfaiteurs du pays ; quoiqu'il y ait amené, puis attiré le fléau de la guerre, le plus terrible pour les peuples, puisque celui-ci est suivi pour l'ordinaire de tous les autres. On ne parlera plus ici des torts qu'on suppose à sa femme, puisqu'il les désapprouva hautement dès qu'il les connut. Pour avoir une juste idée de ce héros, il suffit de le comparer à deux généraux suédois du même temps et qui firent la guerre en Alsace avec de grands succès parce qu'ils avoient de grands moyens. Le maréchal Horn et le duc Bernard de Saxe Weymar. Celui-ci, dit le marquis de Feuquières étoit un prince de grand cœur, mais d'un esprit médiocre, très vaillant et d'une ambition sans bornes, sa naissance, sa

valeur et sa libéralité (du bien d'autrui) lui avoient donné un grand crédit parmi les gens de guerre (Relation du marq. de Feuquières. Recu. d'Auberg. Tom. I page 417) ses biens, dit Griffet, ne consistoient que dans sa bonne fortune et dans le duché de Franconie que la couronne de Suède lui avoit donné (Griffet ibid. Tom. II page 388) ; il mourut en 1639. Il étoit un cadet de la branche aînée de Saxe dépossédée par l'empereur Charles-Quint. Le maréchal Gustave Horn, qui, dès 1631 avoit pris tant de places en Alsace étoit un général habile, actif, infatigable, mais plus propre à prendre les villes qu'à les conserver, à ruiner les campagnes qu'à inspirer de la confiance à leurs cultivateurs qui sont cependant les nouriciers des armées. C'étoit un terrent dévastateur qui ne laissoit après lui que des traces semblables à celles d'un violent incendie (Bougeant, Hist. des guerres de Wesphalie). Le comte de la Suze, au contraire, étoit un conservateur. S'il négligea Delle, c'est qu'il ne la crut pas défendable. Il entretint les fortifications de Montbéliard, qui ne fut démantelé que longtemps après, c'est-à-dire en 1674, par ordre de Louis XIV. Quoiqu'il professât la religigion prétendue réformée, il eut pour les catholiques du pays la même balance que pour les protestans, presque ses coreligionnaires, qualité bien rare dans un calviniste, la plus atroces de toutes les sectes. Ainsi, tandis que la France-Comté, la Lorraine, les deux Alsaces, les villes forestières, la Souabe, la Franconie, la Champagne et la Bourgogne je dirois volontiers une grande partie de l'Europe étoient en proie à toutes les horreurs d'une guerre de religion, également désolées par les alliés et les ennemis, le bon comte de la Suze eut l'excellent esprit et le talent inappréciable de maintenir en paix et en bonne harmonie les villes de son gouvernement ; il est vrai que les campagnes environnantes étoient sujettes au passage et au logement des guerres, et à toutes les réquisitions usitées en pareil cas. Si c'étoient des amis, le comte savoit tempérer leur avidité et protéger l'habitant contre leurs violences, si c'étoient des ennemis l'habile général prenoit les moyens les plus efficaces pour débarrasser promptement le pays de ces hôtes incommodes et plusieurs de leurs arrière-gardes n'eurent pas à se louer de trop de lenteur dans leur passage. Pour avoir une juste idée des services qu'il rendit dans ce petit pays de Belfort à Porrentru, c'est-à-dire entre les Hautes-Vosges méridionales et la naissance du Jura, de la source de l'Ougnon à celle de la Byrse, il faudrait tracer l'histoire de la guerre de XXX ans et de celle de la Fronde en ces cantons, mais outre que cette entreprise mèneroit trop loin, il suffiit de rappeller les noms des

Horn, des Rhingrave, des Jean de Werth, des Saxe-Weymar, des Charles IV, duc de Lorraine et de tant d'autres guerriers qui, tour à tour, ont désolé ce pays. Il étoit presque entièrement dépeuplé comme la Lorraine, dont huit cens mille habitans émigrèrent alors en conséquence de ces malheurs, ou des folies de leur infortuné duc quelquefois battu, souvent battant, jamais déconcerté, disoit de lui Louis XIV. Dans ces temps calamiteux, l'humain comte de la Suze, donnoit asile dans les villes et les campagnes de son gouvernement à tous les fugitifs qui avoient quelque moyen de subsistance, métier, industrie, savoir faire ; et il les protégeoit ouvertement lorsque leur conduite étoit irréprochable. Par cette humanité, il contribua à repeupler un pays désolé qui ne demandoit que des habitans, pour reprendre son ancienne vigueur. On remarque en lui comme un trait de sagesse qu'il ne permit pas aux religionnaires de s'établir dans un village catholique, tant il avoit à cœur la bonne harmonie dans le pays. On attribue pour l'ordinaire, au temps de son gouvernement, le grand nombre de noms de famille allemands qui se sont naturalisés dès ce temps-là dans les environs de Belfort et qui n'y étoient pas connus auparavant d'après les registres, nouvelle preuve de la sagesse de son administration. On regrette amèrement qu'il faille effacer des pages de son histoire son attachement au parti des princes, révoltés contre leur roi.... Pour avoir une idée des malheurs des pays voisins à cette époque, il ne faut pas oublier qu'en été 1637, le duc Weymar traversa toute la Franche-Comté, avec une armée formidable pour s'opposer à Jean de Werth qui s'evançoit vers le Rhin. Après Gys, il se rendit maître du château de Saint-Loup-les-Gray dont il fit pendre le gouverneur pour avoir voulu défendre une si mauvaise place contre une puissante armée (Griffet ibid Ton. III page 76). L'année précédente, le prince de Condé étoit venu faire le siège de Dôle avec toutes les ressources de la puissance et du génie et le duc de Lorraine Charles IV après le lui avoir fait lever, avoit ajouté aux calamités du pays, par un long séjour, des combats particuliers et des réquisitions exhorbitantes. Enfin la justice du Dieu des armées avoit envoyé sur ces trois provinces le terrible fléau de la peste qui moissonna ceux que le glaive avoit épargnés. Des tombes de pierre éparses dans les forêts sous le millésime de 1636 et années voisines en sont les témoins.

D.-R.

SOBRIQUETS

donnés autrefois à certaines personnes de Belfort

Le bulletin d'une Société d'Emulation ne doit pas avoir pour but unique de donner des articles sur diverses questions de sciences ; il doit avoir aussi, je crois, pour but essentiel de donner des articles concernant l'histoire d'une ville, ses mœurs, ses usages, les coutumes d'un âge passé, articles que peuvent consulter avec quelque intérêt les personnes qui prennent à tâche d'écrire l'histoire de cette ville. C'est à ce titre que je consacre un article sur les sobriquets que l'on donnait jadis à certaines personnes de Belfort.

Ces sobriquets avaient presque toujours pour origine un défaut, une manie, un tic, une infirmité qu'on découvrait chez tel ou tel individu, homme ou femme. C'est ainsi qu'un individu, fort mauvaise langue, du reste, affligé d'une aukylose du genou droit avec flexion de la jambe, était connu sous le nom de septante-sept, parceque la cadence de sa marche se traduisait très bien par ces mots : septante-sept, septante sept ; un autre malheureux s'appelait Tourniquet, parceque à la suite d'une peur, il lui était survenu un état nerveux particulier qui le forçait à faire presque toutes les cinq minutes un tour complet sur lui-même.

Cependant quelques sobriquets étaient créés de toute pièce, sans qu'on put y trouver une raison d'être, sinon un jet spontané lancé dans un moment de joyeuseté, comme, par exemple, Breutieusse, Laguingue, Den'quès, qui n'ont aucun sens.

Les personnes les plus honorables, les personnages le plus en relief subissaient les conséquences de l'habitude qu'on avait de donner des sobriquets. Nul ne se fâchait, nul n'en prenait ombrage, C'est qu'alors les mœurs étaient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Tout le monde, à Belfort, se connaissait ; la vie était simple, sans luxe ; l'ouvrier était modeste, humble, serviable, il ne croyait pas, comme l'ouvrier exigeant, hargneux d'aujourd'hui, qu'il nourrissait le riche de sa sueur, sublime bêtise qui reviendrait à admettre avec raison que le cordonnier qui fournit une paire de souliers à un ferblantier nourrit de sa sueur ce dernier, lequel pourrait en dire antant du cordonnier auquel il fournit un morceau de

fer-blanc plus ou moins bien façonné. Tous les habitants, les pauvres à côté des riches, passaient, en été, leurs soirées sur des bancs placés à demeure devant presque toutes les maisons. Parmi ces sièges, il s'en trouvait un ayant une certaine célébrité, c'était celui de la pharmacie Parisot, place d'Armes. Il était connu sous le nom de banc de *craquovie*, parce que c'était-là que se réunissaient tous les matins certains habitués, hommes d'esprit, vieux farceurs qui fabriquaient des nouvelles que venaient chercher les naïfs qui colportaient alors par toute la ville comme nouvelles sérieuses, ces craques faisant néanmoins le bonheur de la population, d'où le nom de banc de *craquovie*.

L'abbé Tové, curé défroqué, dit la Grenouille, était un des familiers de ce fameux banc. C'était un sujet assez peu recommandable, parait-il, qui fut enterré civilement et auquel, néanmoins, ses anciens élèves, car il donnait des leçons pour vivre, élevèrent, par souscription, un modeste mausolée au cimetière de Brasse.

Aujourd'hui que la ville de Belfort a pris de l'extension ; qu'elle a la prétention d'être ou de devenir une quasi grande ville ; que le luxe, il ne faut pas se le dissimuler, a remplacé la simplicité ; que, par le suffrage universel, les citoyens se croient tous égaux — plus ou moins par exemple — au point qu'on a presque le droit de dire que, par ce temps d'égalité, il suffit d'être si peu de chose pour être quelque chose, qu'on a le droit de se croire quelque chose quand on n'est rien. L'habitude de donner des sobriquets a disparu ou à peu près. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? je n'en sais rien. Ce que je sais c'est que les sobriquets n'ont certainement plus leur raison d'être à Belfort dont les éléments sont bien différents de ceux qu'ils étaient jadis, les sobriquets ne se donnant que dans une localité restreinte où tout le monde se connaît, témoins les villages où certains habitants ne sont connus que sous leurs sobriquets.

Liste des sobriquets que j'ai recueillis

Batio. — Béquillard. — Breutieusse. — Bolo. — Bécasse. — Boutiou. — Boucatte. — Botte-molle. — Babeloche. — Becfigue. — Beurlu. — Blancblanc. — Boubatte. — Broubrou. — Bitou. — Baco. — Brise-raison. — Bacatte. — Brochet. — Bobèche.

Chaton. — Chalot. — Chat-maigre. — Cachacha. — Croquet. Cratu. — Cabou. — Chato. — Chichi. — Croto. — Cassation. —

Camarade. — Caporal. — Cazo. — Cascandrouille. — Cartouche. — Charlix. — Creuillon. — Charles dix. — Chambord. — Chico. — Cabrera.

Den'quès. — Dédie. — Doniasse. —Daudet.

Frérot. — Fricot. — Fanfinet. — Faifai. — Finette. — Fanfan. — Fiozo. — Franc'li.

Gros-joujou. — Gridou. — Guesch'tot. — Groscu. — Golbiche. — Gniestre. — Gniaffe. — Grosse-tête.

Joujou. — Joseli. — Jauqui. — Jauzette. — Jakoff. — Jacqueli.

Katz. — Knœpflen.

Labonne. — Le beuf. — Loulou. — La minette. — L'ogeai. — La gayesse. — Le rouge. — Le sourd. — L'Anglais. — Le Portugais. — Le prince. — La loupe. — Le hussard. — Lala. — Lili. — Lailai. — La coite. — La grébeusse. — La guingue. — La grenouille. — Lizette. — La mère la tuile. — La drouille. — L'amidonné. — L'image. — Le Parisien. — Le noirot. — La porte de fer.

Maroco. — Marmotte. — Mon tchappet. — Machemech. — Mamie. — Mouton blanc. — Mayeux.

Nini. — Nanquès. — Nez-en-moins. — Nienniotte.

Pancrace. — Poupette. — Pichegru. — Piperlin. — Peuta. — Pierre'li. — Pioupiou. — Patenaille. — Poupoule. — Ponponne. — Popo. — Poulotte.

Quate-quate.

Ratchi. — Riche-en-gueule. — Rostopchine.

Septante-sept. — Soizotte. — Seurette. — Soulouque.

Tintin. — Titisse. — Taurus. — Tabac. — Tartare. — Tourniquet. — Toto. — Tord-gueule. — Tratra. — Tourne-vis. — Tutupanpan. — Trou d' souris.

Vava. — Vinaigre. — Vidocq.

Youya.

Zaza. — Zozo.

Dr Corbis.

LES ENFANTS DE LA PIERRE DE EA MIOTTE

Chanson

Cette chanson qui a fait vibrer bien des cœurs belfortains ; qui, loin de la Pierre de la Miotte, ce palladium du vrai Miottain, faisait verser des larmes à ceux qui la chantaient loin de Belfort, ne se chante plus. Elle est oubliée. Les conscrits ne se rendent plus, comme jadis, au tirage de la conscription en faisant entendre dans les rues ce chant patriotique que tous les habitants écoutaient avec émotion et qui rappelait son jeune âge au père accompagnant son fils. En un mot les Enfants de la Pierre de la Miotte est complètement oubliée, ou à peu près ; c'est, il faut bien le reconnaître, la conséquence des changements qui se sont opérés depuis quelque temps dans les mœurs de la ville agrandie : *sic transit gloria mundi*.

Je crois que c'est un devoir de reproduire dans le *Bulletin de la Société d'Emulation*, et pour ne point la laisser perdre, cette chanson due à un Belfortain et cela quoiqu'elle laisse peut-être un peu à désirer au point de vue de la poésie.

La chanson des Enfants de la Pierre de la Miotte a été composée vers la Restauration par un nommé Lemonnier, fils d'un serrurier de Belfort.

Les Enfants de la Pierre de la Miotte

1er Couplet

O monument d'une antique mémoire,
Des Belfortains à jamais vénéré,
Tu fus témoin de plus d'une victoire
Et du dieu Mars et du dieu Cythéré.
Tous nos aïeux, même avant Hérodote,
Se sont unis dans ces riants vallons.
Nous sommes donc de la Pierre de la Miotte,
Les petits rejetons, les petits rejetons.

2e Couplet

Ces lieux chéris, cette paisible ville,
De l'étranger charment tous les loisirs ;
Car la fillette, bien douce et bien gentille,
N'est pas toujours ennemie des plaisirs.
Tous les printemps le chant de la linotte
Répète encore aux amis, aux tendrons,
Vivent à jamais de la Pierre de la Miotte
Les petits rejetons, les petits rejetons.

3e Couplet

Brave aux armées, digne de la victoire,
Le Belfortain brille dans les combats :
Il fut souvent couronné par la gloire,
Pour le pays arma toujours son bras.
C'est de Henri le vrai compatriote ;
L'honneur français s'annoblit de son nom,
C'est qu'il est bien de la Pierre de la Miotte
Le noble rejeton, le noble rejeton.

4e Couplet

Compatissant, secourant la misère,
Aux étrangers prodiguant des secours,
Son tendre cœur comme celui d'un père
A l'indigent il donne tous les jours ;
A l'infortune il donnerait sa cotte,
Pour le tirer des cachots, des prisons ;
Ce sont bien là de la Pierre de la Miotte
Les nobles rejetons, les nobles rejetons.

5e Couplet

Quand l'étranger vint envahir la France,
Par trahison et non point par valeur,
Lecourbe sût, non loin de l'Espérance,
De l'ennemi ôter le peu d'honneur ;
En l'arrêtant avec sa seule escorte,
Il le battit assez près d'Offemont.
Il était là, sous la Pierre de la Miotte,
Avec nos rejetons, avec nos rejetons.

Dr Corbis.

UN RECENSEMENT DE BELFORT EN 1790

Rien de ce qui concerne notre vieille cité ne saurait être indifférent à nos concitoyens ; c'est à ce titre que nous avons cru devoir reproduire ici *in extenso* un dénombrement original des habitants de notre ville remontant à plus d'un siècle et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Beck, bibliothécaire-archiviste.

Dans ce relevé, la commune est partagée en cinq cantons; pour tous ceux qui connaissent notre localité, il sera facile de voir que les faubourg des Ancêtres et de Montbéliard qui ne sont pas dénommés s'y trouvent certainement confondus avec le Magasin et le faubourg de France dont le nombre des maisons (131) serait trop élevé sans cette adjonction. La particulartié qui distingue ce document, c'est que la population, outre les distinctions de sexe, d'état et de condition, est divisée en deux catégories d'une différence bien tranchée : celle des honnêtes gens et celle des gens suspects et sans aveu. On comprend que ce tableau contient de curieuses indications sur l'état moral officiel de Belfort à cette époque troublée de notre histoire.

Il est fâcheux que les recensements actuels ne soient plus établis sur les mêmes bases, car il eut été intéressant d'en faire à cet égard des comparaisons instructives à plus d'un titre.

M. K.

RÉSUMÉ

DE

POPULATION DES VILLE, FAUBOU

au 1er Janvier de

DÉNOMINATION des CANTONS	NOMBRE EFFECTIF DE			
	Maisons	Feux ou ménages	Bourgeois et bourgeoises	Habitants
Ville de Belfort	275	545	231	314
Faub. de Brisach, Croix d'Espérance et le Château. . .	22	24	6	18
Le Magasin et le faubourg de France	131	163	49	115
Le Fourneau	63	81	23	58
La Forge	28	58	7	47
TOTAUX.	519	871	316	552

Nota que le produit de ces quatre colonnes n'est pas compris dans l'énumération des âmes ci-contre.

GÉNÉRAL

LA

RGS ET BANLIEUE DE BELFORT

l'an 2 de la Liberté

Classe des propriét. et locataires réputés honnêtes							Classe des gens suspects, doutteux et sans aveu							TOTALITÉ d'âmes	
Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Pensionnaires et ouvriers	DOMESTICATION valets	DOMESTICATION servantes	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Pensionnaires et ouvriers	Valets	Servantes		
426	506	507	571	98	37	196	8	42	25	45	2	»	»	2463	
22	25	27	24	5	1	4	»	»	»	2	»	»	»	110	
160	166	180	187	35	30	40	34	36	33	38	»	13	15	967	1681
70	78	63	79	10	5	8	9	13	11	10	»	»	»	356	
43	51	66	61	5	1	3	3	5	2	8	»	»	»	248	
721	826	843	922	153	74	251	54	96	71	103	2	13	15	4144	

Noël Chardoillet.

Fécit

1790

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Comité et liste des membres de la Société III
Sociétés correspondantes XVII
Réunion générale du 26 août 1891 XVIII
Souvenirs d'un montagnard d'aprè le manuscrit de Georges Simon, par *D.-R.*, préface d'*Arsène Zeller*. 1
Sur une Tourbière disparue de Froidefontaine par *MM. Bleicher et E. Meyer*. 74
Dates de découverte des Grottes de Cravanche par le *Dr Corbis* 78
Complainte de la Conspiration de Belfort par *Henri Bardy* 81
Les Sièges de Belfort pendant la guerre de trente ans par *D.-R.* 108
Sobriquets donnés autrefois à certaines personnes de Belfort par le *Dr Corbis*. 128
Les Enfants de la Pierre de la Miotte par le *Dr Corbis* . . 131
Un recensement à Belfort en 1790 par *M. K.* 133

Vog. Club.